

Il N'est Jamais Trop Tard

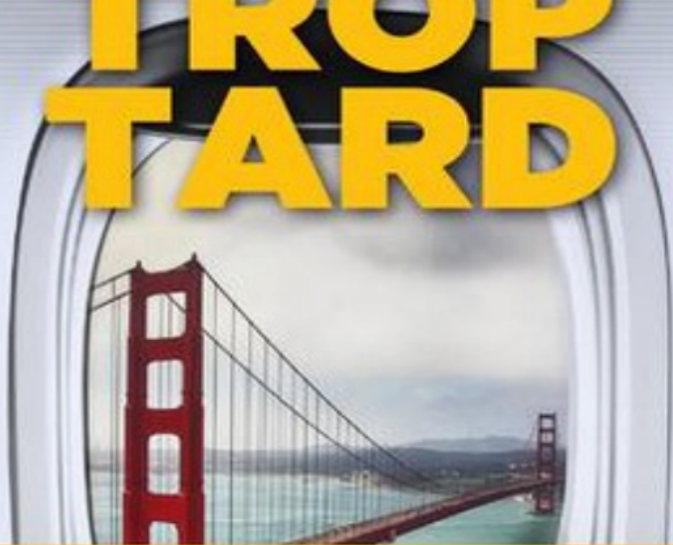
Chris Costantini

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

CHRIS COSTANTINI

IL N'EST JAMAIS TROP TARD



**PAR L'AUTEUR DE "LA NOTE NOIRE"
PRIX DU PREMIER ROMAN POLICIER
DU FESTIVAL DE BEAUNE**

Versilio

Chris COSTANTINI

IL N'EST JAMAIS
TROP TARD

Versilio

La tolérance est la fille du doute.
Erich Maria Remarque

À cette Afrique tant aimée.

À Guylaine.

Temps béni où les digues n'avaient pas encore cédé.

Je flottais, plongé dans un demi-sommeil. L'impression qu'une seringue diffusait du lounge pâteux dans mes veines. Sur le qui-vive, néanmoins.

La moiteur des draps témoignait de ma fièvre. Le genre de crève qui met sept jours à disparaître avec des médocs, et une semaine sans.

La sonnerie soudaine déchira l'obscurité de mon loft de Pioneer Street, à Brooklyn. Je maugréai – il y a longtemps que je ne sursautais plus – et enfournai ma tête hirsute sous l'oreiller. Peine perdue.

Mon cerveau scanna en accéléré mes affaires en cours de détective privé. Déjà qu'il n'y en avait pas pléthore, pas une ne justifiait qu'on vienne troubler ma nuit.

Mais d'anciens policiers du NYDP, dont je faisais partie, avaient laissé leurs coordonnées, histoire d'être réquisitionnés au cas où. Sans se l'avouer, le pays vivait dans une angoisse post-11-Septembre. Symptôme d'un colosse aux pieds d'argile. Ébranlé par le passage de Sandy, la tornade d'Oklahoma City, les attentats de Boston, la tuerie de Newtown.

Et maintenant, le crash inexpliqué d'un avion sur la côte Ouest, survenu trois jours auparavant. Incident ? Bombe ? On se perdait en conjectures. En ces temps de tensions géopolitiques au Moyen-Orient, la présence à bord du consul d'Israël n'arrangeait pas les choses. Pour une raison toujours inexpliquée, le Boeing AU1148 d'Atlantic s'était abîmé cinq minutes après son décollage de San Francisco, en tournoyant sur lui-même, avant de sombrer, pile au large du Golden Gate, vers South Bay. L'horreur absolue.

La tension était remontée d'un cran sur le territoire. Sur les dents, les garants de la sécurité publique tentaient par des messages apaisants – mais souvent contradictoires – de calmer le stress qui avait envahi la population. Deux cent cinquante personnes étaient mortes sous le regard de deux vidéos amateurs aux réflexes rapides, postés, selon la connaissance des lieux de mon enfance, entre le Golden Gate Park et les côtes acérées de Bonita Cove.

Le son strident remplissait désormais tout l'espace, ricochant dans les moindres recoins, fouettant en dominatrice mes chairs engourdis. 2 h 28 du matin sur les bâtonnets de plus en plus lisibles. J'attrapai le portable au jugé, le cœur cognant.

Assis sur le lit, j'allumai fébrilement une Lucky froissée tout en écoutant la voix abrasive comme du papier de verre. Une voix que je ne pouvais oublier, même des années après.

Flanagan, un ex-collègue du temps où j'étais flic à San Francisco, la ville qui m'avait vu naître et grandir. Je n'aimais pas l'animal. Un couard et un tordu, qui était monté en grade sur fond de musique des *Dents de la mer*. Une fois, alors que c'est contraire aux lois du milieu, il n'avait pas hésité à sacrifier, dans mon dos, l'un de mes indics, un petit dealer, pour une sombre histoire de trafic. Au total, une saisie dérisoire et la disparition mystérieuse du type qui m'avait accordé toute sa confiance.

La nouvelle, qu'il me distilla alors aussi sûrement que du poison, serra le fatras de mes viscères.

— Ok. Surtout, qu'on ne touche pas au corps, j'arrive dès que je peux, réussis-je à articuler.

Une boule chargée d'acide récura mon œsophage. Soudain sans force, je me levai difficilement, rallumai une tige au bout incandescent de la précédente, puis m'approchai de la paroi vitrée. Je demeurai là, perdu, à labourer le vaste jardin des souvenirs. Mes yeux bleus exhâlèrent la résignation et la lassitude, peut-être plus violemment que le chagrin.

De San Francisco, Flanagan venait de m'annoncer un décès qui m'anéantissait. Et en prime, comme si ça ne suffisait pas, l'enfoiré s'était payé d'un énigmatique « Et prépare-toi à avoir une putain de surprise quand tu te pointeras. La surprise de ta vie ! », avant de raccrocher brutalement.

Les gens réagissent différemment face au chagrin : monastère ou bordel. Pour ma part, j'attendais d'être face au corps. Il fallait que je le constate de mes propres yeux. Mon salut passerait peut-être alors par ce qu'il me restait dans le ventre, où se digéraient depuis tant d'années mes rages et mes blessures.

Devant mon regard désespéré s'étendait Big Apple « on the rocks », découpé au fusain. Les gratte-ciels aux racines enneigées, gainés d'acier, élevaient leurs arêtes luisantes sous la lune, comme la tranche d'un couteau. Étouffé par la neige, le crissement des ferrailles des gigantesques ponts et des métros aériens me parvint jusque sur la peau.

M'arrachant aux flots mêlés de rage et de tristesse, la vitre se mit à claquer sous une rafale soudaine, décrochant le gel en longues rayures verticales. Comme si les spectres, là, dehors, venaient d'apercevoir ma silhouette et tentaient de m'extirper de mon linceul de fortune.

Venez, bande de salopards, venez me chercher, grognai-je à voix haute en exhalant le tabac qui glissa le long des griffes invisibles.

Je vous attends.

Newark et La Guardia étaient fermés à cause des intempéries. J'arrachai tant bien que mal sur Internet un vol pour San Francisco

qui ne décollait qu'en début d'après-midi, de JFK.

Délaissant ma barbe de quatre jours, je pris une longue douche et m'habillai chaudement. Deux aspirines engloutis avec un café passé dans le filtre de la veille firent office de cataplasme salvateur. En fond sonore, la radio diffusait un message de notre président, appelant au calme.

Je décidai de sortir, sans but précis. Une gifle glaciale emplît mes poumons de stalagmites, et figea des larmes qui avaient du mal à s'épancher. Le ciel d'un désert bleu laiteux immaculé dévoilait les premières lueurs.

7 heures.

Groggy, je m'accordai quelques minutes avant de prendre une direction. Heureusement restaient Doumé et son bar. Mon antre. J'expédiai la clope d'une chiquenaude, relevai le col du blouson bien que ma gorge fût entraînée à se tendre devant les guillotines morales, et je soufflai dans mes doigts repliés.

Doumé libérait les arômes de café, au moment où mon mètre quatre-vingt-deux apparut. D'habitude je faisais la fermeture, rarement l'ouverture, mais il ne posa aucune question devant cette incongruité. Il n'en posait du reste jamais : une plaque de téflon, tellement les événements n'avaient prise sur lui. Il avait ainsi la confiance des gars du milieu et des truands du temps où je les poursuivais. J'avais eu parfois droit – extrême sollicitude – à un discret hochement de tête en guise d'indication, lorsque mes enquêtes patinaient. Mais comme dans les saloons, la règle commandait de déposer ses flingues à l'entrée.

Mes pas craquèrent sur des cosses de cacahuètes. Une fois l'an, il distribuait des kilos d'arachides, et tout ce que devait faire la clientèle, c'était de jeter les gousses vides par terre. En marchant dessus, on libérait une huile qui lubrifiait le parquet brun.

Je l'aidai machinalement à remettre les chaises sous les regards qu'il me lançait à la dérobee. Ma peine sembla le toucher ; il revint de la cuisine avec des œufs au bacon et un sandwich au chorizo à la tête de murène. Le tout accompagné d'une bourrade amicale, arrosé d'un café fort et d'un confident retors nommé Old Crow.

Puis Doumé mit CNN sans le son, et régla une fréquence jazz sur sa stéréo. « Soul eyes » par Mal Waldron, Dianne Reeves et sa voix de velours rauque. Il savait que ça me calmait.

Je levai la tête. Faute d'autres actualités majeures, le crash survenu sur San Francisco balayait toujours l'écran en un carnaval sordide d'images dissociées qui bouillonnaient dans tous les esprits : remorqueurs soulevant des fragments, débris et corps flottants, interviews d'experts, familles incrédules et en larmes, sirènes. L'hypothèse d'un attentat revenait en boucle. Maudite culture de

l'instantané. Le monde devait tout savoir, surtout quand ça pissait le sang chez les autres. Twitter, Facebook, Internet, théâtres des temps modernes. Mi-peep-show, mi-arènes antiques. L'avidité de l'excitation en esclave affranchi. Tout, tout de suite. Même les filles se déshabillaient trop vite avant de faire l'amour.

J'absorbai avidement les infos, soulagé de cette anesthésie bienveillante. On distinguait clairement la chute de la section avant retournée sous la carlingue principale, les ailes arrachées en leurs extrémités, suivie de la dérive cisailée en un tronçon. Sous le regard du monde entier désormais, tant les vidéos faisaient le buzz.

Je frissonnai : jamais deux avions ne s'étaient écrasés au même endroit, et c'est là-bas que je devais me rendre.

Mon regard se détourna, puis je feuilletai le cahier sports du *Newsday*. Mais la terrible nouvelle de Flanagan et son avertissement revenaient en boucle.

Qu'avait voulu dire ce connard ?

J'observai le téléphone, hésitant à appeler la maison familiale. Je ne voulais pas y croire. Ce taré m'avait fait une sale blague. Ce n'était pas possible autrement.

Va te faire foutre, Flanagan !

Quatre heures encore avant de décoller. Je me dirigeai vers mon bureau de détective, au cinquième étage du 278 Pearl Street à l'angle de Beekman, pointe sud de Manhattan.

Mes doigts de pied commençaient à s'engourdir. Downtown, les pelleteuses charriaient la poudreuse en jets désordonnés. Les fumées des aérations stagnaient en génies grisâtres suspendus. Je m'arrêtai au passage dans une église pour me recueillir.

L'ambiance du bureau que j'atteignis une demi-heure plus tard m'enveloppa comme un bain bien chaud. Mon passeport et une poignée de cash cessèrent de dormir au fond du coffre.

Je déposai un mot à mon associée Carol, couchai le cadre d'une photo ancienne de ma famille réunie au complet, et m'enfonçai dans les tripes béantes du métro pour rejoindre JFK.

Face à moi, ballotté par le chuintement de la rame, un SDF en guenilles psalmodiait en boucle, les yeux extatiques levés vers le ciel, la même imprécation : *« le soleil se levait sur la terre quand Lot entra dans le Tsoar. Alors l'Éternel fit tomber sur Sodome et Gomorrhe une pluie de souffre et de feu »*.

Attendre l'inéluctable, c'est en ce sens que je faisais corps avec ma ville.

« Et prépare-toi à avoir la surprise de ta vie ! »

J'eus soudain envie que le métro accélère.

La dépouille mortelle de mon père avait assez attendu.

Une foule agitée et anxieuse s'éparpillait dans les halls, assise et allongée de manière erratique : retards, annulations, correspondances ratées, dus aux conditions climatiques et aux contrôles de sécurité accrus. Les annonces se succédaient, incohérentes, arrachant des commentaires véhéments, devant un ballet d'hôtesse et de pilotes au sourire figé. Je jetais un regard circulaire : une centaine de faciès, au moins, aurait pu se trimballer avec une bombe.

Les écrans indiquaient quarante-cinq minutes de retard pour San Francisco. Dehors, une voûte glaciaire coiffait les pistes et les tours de contrôle.

Je déambulai, sans but précis. La manie de m'occuper l'esprit pour noyer ma peine me reprit. J'avisai une librairie. Je me frayai un chemin vers un rayon de thrillers, puis choisis un bon vieux polar à la couverture glauque. Le type de lecture que j'affectionnais – l'ex-flic en moi y relevait peu d'incohérences. Une intrigue de mafia russe et de meurtres dans des cabanes de pêche de Coney Island, qui me happa le temps du long passage à la sécurité et du vol. Tellement bien écrit, qu'en le refermant, et alors que le pilote annonçait notre atterrissage proche, mes doigts sentaient le poisson et la brise de mer.

Le regroupement de camionnettes mobiles de télévision, qui relayaient le tragique événement depuis l'aéroport de San Francisco, encombra la sortie. Il faisait bien six à huit degrés de plus qu'à Big Apple. Une profonde inspiration tenta de noyer l'angoisse de ce que j'allais découvrir à la maison.

Alors que je m'apprêtais à héler un taxi, mon œil fut attiré par un amoncellement de micros et les flashes des caméras, tendus vers une silhouette en costume de coupe sombre, bien mis, recouvert d'un blouson bleu, marqué des lettres NTSB orange, le service des enquêtes aériennes. L'allure d'un coton tige, avec son corps fin et sa tête recouverte de cheveux blancs.

Le gars ne m'était pas inconnu. Je m'approchai et vérifiai, au travers de la salve de questions qui lui étaient posées, l'acuité de ma mémoire.

« Commandant Tonnot, a-t-on une idée de la cause du crash ? »

« A-t-on retrouvé les boîtes noires ? »

« Commandant, comment êtes-vous certain qu'il ne s'agisse pas d'un attentat ? »

« Commandant, il est de votre devoir d'informer la presse. Ne nous répondez pas que vous n'avez toujours rien depuis cinq jours ! »

Il coupa court aux rafales en larguant quelques banalités – il faut

bien avoir des cacahuètes quand le cirque arrive en ville – puis, d’une main ferme, repoussa la horde pour se frayer un passage. Je l’interpellai.

— Ricky !

Il tourna le visage.

— Hey Thel ! Ce bon vieux Thelonious !

Ricky Tonnot. Un pote d’enfance du temps de l’université de Berkeley. On s’embrassa avec effusion. Un chic type. Nous avons fait les quatre cents coups à l’adolescence.

Tandis que je poursuivais mon droit et le cursus d’inspecteur, Ricky était parti obtenir sa licence de pilote de ligne du côté de San Diego. Nous avons le même âge et, malgré la cinquantaine bien amortie, il avait toujours sa gueule de cowboy : la peau burinée et ridée de quelqu’un qui passe sa vie au soleil, des yeux noirs insondables sous des paupières lourdes comme des sacs.

Je l’entrepris, après lui avoir expliqué ce qui m’aidait à payer quotidiennement les factures.

— T’as pas l’air très en forme, vieux, remarqua-t-il.

La raison de ma visite le fit tressaillir.

— Mon père vient de mourir, Ricky. On me l’a annoncé hier soir.

Il tapota, gêné, le blouson d’aviateur de la guerre de Corée, en cuir de chèvre, col en mouton, tigre peint sur la naissance de l’épaule, que je ne quittais que rarement.

— Euh, oh, je suis navré Thel... J’avais appris pour ta mère à l’époque... Toutes mes condoléances. Ton père était un type bien, voilà ce dont je me souviens.

Pourquoi fallait-il toujours attendre la mort de quelqu’un pour l’encenser ? Aucune référence à ma grande sœur Laura, dont il avait pourtant suivi le tragique destin. Elle avait été assassinée de quatre coups de couteau par un type, Howard Kendrick, que tout accusait, mais qui, après un procès tronqué, avait fini innocenté, à mon grand dam. Mais le décès remontait à tellement loin... plus de quarante ans déjà.

— Et toi, que fais-tu là ? demandais-je, devinant quelque peu la réponse.

Basé à Washington où il était devenu chef de la division enquête accident au NTSB, le conseil national de la sécurité des transports, il m’annonça être responsable de l’enquête. Arrivé le lendemain du crash, il décollait dans une heure pour Chicago, le siège de Boeing. Les réunions de crise se succédaient depuis l’accident.

Je n’osai lui demander une explication, tablant sur un entourage qui avait dû lui poser mille fois la question depuis cinq jours.

— Tu connaissais l’équipage ?

— Un peu. Le commandant de bord était un pote de promo.

Francesco Grangier. Tu ne te souviens pas de lui ? Il était à la fac, avec nous. Son père était le patron de la marina.

Ma mémoire fouilla désespérément ses recoins.

— Un excellent pilote. Incompréhensible. Comme tu vois, les journalistes sont sur les dents.

— Ils ne semblent pas être les seuls, remarquai-je en indiquant du menton deux types en costume sombre, vers lesquels la meute avait fondu. FBI.

— Oui, ils sont également sur le coup. Israël a aussi envoyé trois agents du Mossad. Tu es au courant que leur consul était à bord ? Le type était un héros là-bas, ancien commando pendant les guerres du Golfe, etc. Il avait pris des positions très dures contre l'Iran et les islamistes de tout bord. L'avion a brusquement disparu de l'écran radar, sans émettre un seul signal de détresse. Certains témoins affirment avoir vu une flammèche se diriger vers lui.

Me revint alors en mémoire le vol 800 de la TWA en 1996, qui avait subi le même sort. La thèse de l'attentat, ou d'un tir erroné de missile militaire, avait pollué l'enquête pendant des années. Ricky n'était pas au bout de ses peines.

Nous changeâmes de sujet. Il m'annonça vivre avec une jeune hôtesse, avoir divorcé deux fois et être père de deux enfants. Ainsi vont les discussions masculines. À quatre ans on compare ses jouets, à quinze sa bistouquette, à vingt ses premières copines, à trente la vue depuis son bureau, et passé la quarantaine, le montant de ses pensions alimentaires et l'état de sa prostate.

Ricky m'apprit qu'il résidait le temps de l'enquête chez les siens, à Berkeley. Après échange de numéros, nous nous promîmes de nous voir dès qu'il aurait, selon des termes bien choisis, « atterri ».

Je hélai un taxi. L'odeur et la lumière revenaient, familières, à mesure que nous approchions de Berkeley. Les images de l'enfance, soulevées par nos retrouvailles, défilèrent. Temps béni où les digues n'avaient pas encore cédé. Les yeux fermés, je vérifiai que les cent trente joints du bitume du Bay Bridge existaient toujours.

Je n'y étais pas venu depuis trois mois. Mon père et moi avions l'habitude de nous retrouver quatre à cinq fois par an, parfois au domicile familial de San Francisco, mais aussi à New York, où il aimait bien me rejoindre. Je tâchai de me souvenir du dernier moment que nous avions passé ensemble. Il me semblait que c'était à Noël, qu'il était venu passer à Big Apple. Nous l'avions fêté « en famille », si je puis dire. Doux euphémisme, il ne restait que nous.

Mon père n'abordait que rarement les décès de ma mère et de ma sœur. Peut-être par pudeur vis-à-vis du fait que je portais déjà la pierre tombale de mon fils Tom. Mais quand on se voyait, seule sa

peine m'importait. Beaucoup plus que la mienne, ancrée quelque part sans que je ne sache exactement où. Un altruisme qui, au fond, m'arrangeait.

Ma mère avait certes eu un rôle important, mais mon père avait été mon tuteur, mon exemple. L'aimant qui redressait l'aiguille de ma vie quand elle s'affolait.

Le chauffeur me déposa quinze minutes après devant la maison familiale, en bois typique, baignée dans un air stagnant et diaphane. La sirène d'une camionnette Peaceway, agence funéraire, tournoyait dans le soleil couchant.

J'opinaï du chef devant deux gars postés là, en costume bleu clair et cravate puis, raidissant mes muscles et ma conscience, m'engouffrai sous le porche.

Un petit bout de bonne femme m'accueillit dans le couloir, les traits déformés par le chagrin. Dolores, la femme de ménage mexicaine, tout juste immigrée, et qui officiait depuis peu chez mon père.

Je me présentai.

— Ah, Señor... Là-haut, miaula-t-elle. Il est là-haut, précisa-t-elle dans un mauvais anglais.

Les marches, qui résonnaient encore de mes dégringolades d'enfance, avalèrent mes pas. Je gagnai la chambre du fond, en faisant craquer le parquet de lattes brunes.

L'odeur âcre me saisit à la gorge à l'ouverture de sa porte. J'approchai du corps. De quoi contredire l'idée d'une éventuelle vie après la mort. Mon père, vêtu d'un pull et d'un pantalon en velours côtelé, gisait sur un lit double, à multiples positions. Une lampe de chevet éclairait ses traits figés. Mon atavisme de flic revint au galop. Je posai une sourdine sur l'émotion qui m'étreignait et scrutai son corps. Du sang séché filtrait de ses oreilles. La commissure des lèvres dessinait un sourire chagriné. Aucune trace marbrée ou de piqûres.

Je réfrénaï mes larmes et posai les mains aux endroits stratégiques. La rigidité cadavérique le statufiait. Mort naturelle, sans aucun doute, conclus-je. Je me dirigeai ensuite vers la fenêtre aux rideaux fermés. Des rayons mordorés envahirent la pièce, et enveloppèrent sa silhouette dans une dernière tendresse.

Regarde le dernier coucher de soleil, papa.

La dénommée Dolores m'avait rejoint dans la salle de bains attenante dans laquelle je me lavais les mains, et réussit à m'expliquer du mieux qu'elle pouvait qu'elle l'avait découvert ainsi en venant officier à son habitude le lundi matin, après l'avoir laissé fringant le vendredi soir. Elle faisait le ménage, la cuisine, soit les tâches que n'accomplissait plus un veuf de quatre-vingt-cinq ans passés qui avait toute sa tête. N'ayant pas trouvé mes coordonnées, elle avait alors appelé le commissariat voisin.

— Le coroner est passé. Il est décédé samedi soir. Aux alentours de 21 heures. Hémorragie soudaine. Il n'a pas souffert.

La voix de Rupert Flanagan. La même qui m'avait annoncé la nouvelle au téléphone. Je ne l'avais pas entendu monter. Il se tenait dans l'encoignure de la porte, au bec un cure-dent qu'il actionnait comme des essuie-glaces. Fringué avec autant de fantaisie qu'un membre des services secrets. Il semblait s'être tassé avec le temps, à en juger par la longueur de ses fripes. Comme exutoire, il tombait pile.

Je plantai mon regard dans ses yeux chassieux.

— Alors inspecteur, tu viens de sortir de taule ?

Ma remarque le fit sursauter.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Rien, juste tes fringues. Démodées.

Il se jaugea de pied en cap, mais parut satisfait.

— Et je suis lieutenant, mec. N'oublie pas.

J'enrageai qu'il fut celui qui avait découvert le corps. L'enfoiré avait dû prendre son pied, avant de m'annoncer la nouvelle. Il était là, humant ma peine, à tournoyer en charognard autour de la dépouille.

— Hé mec ! grommela-t-il en entrant dans la pièce. Je crois pas que ça soit le moment de mettre de l'huile sur le feu. J'étais de garde. J'ai chopé l'appel de la femme de ménage et je suis venu. Point barre. J'ai même demandé au coroner et aux croque-morts de se pointer.

Aucune référence à la « surprise de ma vie ». Je ne voulais pas lui laisser l'avantage en lui quémendant la teneur, et j'adoptai la posture du gars mené 6/0 6/0 5/0 qui profitait du changement de côté pour reprendre ses esprits.

— Ok, Ok. Maintenant, laisse-moi seul, je te prie.

Ma voix était calme. Je m'approchai afin de l'éconduire. L'envie de lui marcher sur les pieds, la seule partie non encore écrasée du personnage, me taraudait.

— Ça t'arracherait la gueule de me dire merci, vitupéra-t-il.

Nos regards se jaugèrent.

— Aussi sûrement que si je pouvais enfourner la tienne dans un presse-purée.

Flanagan fit demi-tour, puis s'arrêta à la deuxième marche, un rictus narquois dans une bouche en forme de tirelire. Sorte de calamar prêt à déguerpir, sans avoir largué au préalable son encre nauséabonde.

— Ah, au fait, mec. Je t'avais parlé de la surprise de ta vie...

Mes muscles se contractèrent.

— ... Tu sais le type qu'on soupçonnait d'avoir assassiné ta sœur, il y a quarante ans. Le fameux Kendrick, qui a été relaxé dans des circonstances bizarres. Celui que tu rêvais depuis des années de foutre en taule... Et bien...

Sa main balaya son torse en une sorte de révérence

d'autosatisfaction.

— ... je l'ai coffré hier ! Il a tué une jeune fille, il y a quatre jours. Une certaine Stacy Chapman. Chopé par mes soins en un rien de temps. La totale : homicide et vol avec préméditation. Hé ouais ! mec. Ça te la coupe, hein ?

Les veines de ses tempes palpaient.

— Et va falloir que tu pioches dans tes archives, mec. On va avoir besoin du dossier sur le meurtre de ta sœur que vous conservez depuis. Et comme c'est moi qui m'occupe de l'affaire...

Puis l'escalier l'avalait.

Mon père, ancien pilote de guerre en Corée, puis grand reporter reconverti journaliste au *San Francisco Chronicle*, était un expert en affaires judiciaires. Il comptait de nombreux copains à la police et, après la relaxe de Kendrick que pourtant tout accusait, il avait fait des pieds et des mains pour récupérer le dossier d'enquête sur le meurtre de ma sœur Laura. Il avait exceptionnellement fini par obtenir gain de cause, et les fameux rapports avaient atterri à notre domicile.

Une fois mon diplôme de flic obtenu, je les avais rouverts, m'usant les yeux jusqu'aux nerfs afin d'y trouver, vainement, la faille qui mettrait Howard Kendrick au trou. Depuis, ils croupissaient quelque part, à la cave.

Cependant, il n'y avait pas prescription pour les meurtres au premier degré. L'affaire judiciaire de Laura pouvait servir la nouvelle accusation, même après tout ce temps. Mon cœur frôla la syncope à l'évocation que Flanagan récupère de plein droit le dossier de l'assassinat de ma sœur. C'était mon histoire, à la texture si intime que personne ne devait y pénétrer.

Je me ressaisis, puis fis signe aux deux croque-morts. Solennels, ils entrèrent en file indienne. J'enlevai délicatement de la dépouille le chrono en or et la médaille. Ils chargèrent précautionneusement mon père sur une civière qu'ils firent rouler jusqu'à la camionnette. Je signai une décharge et les avertis qu'il serait probablement incinéré.

J'avisai Dolores de m'appeler à l'avenir sur mon numéro quoi qu'il arrivât. Après son départ, la maison sombra alors dans un silence étourdissant.

Soudain plié de douleur, je m'effondrai à genoux et hurlai avec la force d'une meute de coyotes, étonné qu'aucune larme ne s'épanche.

Le calme finit par me gagner. J'ingurgitai une grande rasade de son meilleur bourbon et aërai les lieux. Il était près de 21 heures. N'ayant aucune envie de rester, je me décidai pour Yoshi's, une boîte de jazz à Oakland que je fréquentais naguère.

Une demi-heure après, gorge sèche et yeux rougis, je m'installai au bar, vite rejoint par une bouteille à fort degré d'alcool et un hamburger. Des photos de jazzmen célèbres trônaient contre les murs de brique.

Un bon jazzman est un jazzman mort. Dans le sens où les Duke, Bird, Armstrong, Getz, Baker, Coltrane, Monk – dont le prénom Thelonious me fut affublé en hommage, blanchissaient de leurs os les différents cimetières du pays.

Il n'y avait pas foule, mais l'air était dense de musique. Sur scène, accompagné d'une fournaise cuivrée, un clone plutôt réussi de Dee Dee Bridgewater, susurrant du blues avec l'énergie de quelqu'un qui ne connaîtrait pas de lendemain.

Je me resservis à plusieurs reprises, jugeant l'Old Crow plus glamour que des antidépresseurs. Et puis, ça permettait de rester sur la brèche, de prendre l'élan que procure un profond sentiment d'insatisfaction. Si Colomb avait pris du Prozac, il n'aurait jamais découvert les Amériques.

Les premières rasades me renvoyèrent des images de mon père. Puis, faisant tourner le liquide ambré qui maculait le verre, j'analysai au ralenti le passing gagnant de Rupert Flanagan.

Howard Kendrick, relaxé à tort il y a plus de quarante ans dans l'assassinat de ma sœur Laura, venait d'être arrêté.

Pour un nouveau meurtre.

Et par ce nain de Flanagan, qui se payait le luxe de me réclamer le dossier de l'enquête.

Pour couronner le tout, mon père venait de la rejoindre.

Un sourire dépité traversa ma mâchoire, la sensation d'être de trop sur la Terre. Bien loin de mes rêves de gosse, qui m'imaginaient à la fois en Steve McQueen, Coltrane, McEnroe, Gandhi. Où je dansais avec la fille d'Ipanema, que j'emmenais ensuite à Valparaíso, avant de revenir à Montréal dans un grand Boeing bleu de mer. Cramé, voilà ce que j'étais, en dernier survivant d'un arbre généalogique, choisi par la foudre.

Je sortis griller une clope, puis, dans un appel à l'aide silencieux, je restai de longues minutes à contempler le ciel poussiéreux.

Mon téléphone sonna.

— Ça va ?

Depuis New York, la voix suave de Patricia, avec laquelle je partageais depuis six mois une relation sur courant alternatif, de mon fait. Dans le jazz, il arrive toujours un moment où une femme sort de l'ordinaire et fait basculer votre destin : la « Baronness » de Monk, la « Countess » d'Ellington,... Séduit par sa prestance naturelle, fruit de la génétique ou forgé par des cours de danse, peut-être des deux, Patricia incarnait à mes yeux la « Princesse ».

Un mètre soixante-dix-huit de femme séduisante, architecte d'intérieur, bourrée d'humour. Toute droite sortie d'une œuvre de Jack Vettriano. Je l'avais rencontrée à un vernissage et lui avais fait la cour comme un collégien, me prenant à plusieurs reprises les pieds dans le tapis par une succession de maladresses. À chaque fois, une mimique amusée au coin des lèvres que soulignait un gracieux repli de peau, m'avait encouragé à m'accrocher.

J'avais alors été agréablement surpris par la découverte d'un talent genre feu sous la glace, qu'elle cachait par une forme de distanciation. Pas par snobisme – la relation à l'autre l'intéressait au plus haut point et il m'arrivait d'être assailli de questions, mais plutôt la résultante d'une éducation tout en pudeur et en discrétion. Tout le monde aimait Patricia. À défaut, il lui suffisait de sourire pour se mettre les récalcitrants dans la poche.

Elle avait dix ans de moins que moi. Divorcée, mère de deux grands enfants avec lesquels j'entretenais de bons contacts, elle me pressait de refaire ma vie avec elle. Elle avait tout pour me rendre heureux, et je ne comprenais toujours pas pourquoi je ne me lançais pas à corps perdu dans cette liaison.

Des gens restent bien des heures devant un tableau qu'ils aiment, sans pouvoir dire pourquoi. J'étais de ceux-là, à me nourrir d'expectatives. Peut-être attendais-je un signe, un truc qui me dirait « Vas-y sans crainte, installe-toi avec elle », et je me prenais à envier mes potes et leurs confidences « Dès que je l'ai vue, j'ai su que c'était elle ».

Patricia me manquait quand elle n'était pas là, mais je n'avais pas l'énergie de le lui dire. Il me fallait d'abord chasser les fantômes. Les fantômes qui dormaient à mes côtés, et qui prenaient tout le lit.

— Non, pas vraiment. Je... je suis à San Francisco.

Sa moue de désapprobation se fit sentir.

— Tu aurais pu me prévenir, Thelonious ! On est attendu demain chez mes parents.

Un dîner de présentation officielle. Elle y attachait beaucoup d'importance. Je me raclai la gorge.

— Princesse, mon père est mort...

Les feux follets se projetèrent sur la côte Est, à la vitesse de l'éclair.

— Thelonious, je... je suis... Qu'est-ce qui est arrivé ?

— Je n'ai pas vraiment envie d'en parler. Je te rappellerai quand ça ira mieux.

En raccrochant, mes lèvres brûlaient d'envie de lui demander de me rejoindre.

J'observai le quart restant de la bouteille, en me demandant comment elle avait fait pour se vider toute seule. Je rentrai à pied. Un vent triste fouettait mes cornées humides, déversoirs de ma peine et du trop-plein d'alcool.

Un silence de cathédrale baignait le salon. Son style contemporain, malgré l'âge de mon père, me frappa. Je n'y avais jamais porté une attention particulière. Une belle tapisserie moderne côtoyait une collection de masques africains. La bibliothèque en bois et métal regorgeait d'ouvrages, mélange d'œuvres politiques, de livres d'art, et d'anciennes reliures. Dans un tiroir, ses carnets dans lesquels il peignait les paysages où le menaient ses reportages, qu'il agrémentait de réflexions philosophiques. Mes doigts glissèrent le long de son vieux Revox. Des images de lui sélectionnant ses bandes magnétiques fétiches, classique ou jazz, et revenant s'asseoir à son bureau pour parfaire ses écrits, m'occupèrent alors l'esprit.

Au-delà de la baie vitrée, la nuit dessinait une chambre noire qui fixait de son révélateur le scintillement de Coit Tower et du Golden Gate. Hallucination ou overdose de bourbon, il me semblait voir les fanaux de l'USS Kentucky, le navire hôpital dépêché sur les lieux du crash.

Je n'avais pas sommeil. Une longue douche brûlante me dégrisa quelque peu, et lava la première écume d'émotion. Une fois habillé, je me parai de la médaille et de la montre de mon père, m'aspergeai de son eau de toilette, puis ingurgitai deux aspirines. Tout en fumant une cigarette, les derniers événements défilèrent.

Le dossier du meurtre de Laura revenait sur le devant de la scène. Aller l'exhumer une énième fois ne me posait pas de problème particulier. Mais ce qui me rendait fébrile, c'était ce que m'avait avoué ma mère avant de trépasser d'une maladie, il y a deux ans : de nouveaux détails jugés choquants, et qui m'avaient été sciemment cachés dans le souci de me préserver, y figuraient depuis.

Je m'étais surpris à ne pas me précipiter dessus, sitôt après son enterrement. Mélange d'oubli et de crainte qu'on ne s'avoue pas, lâchement placé sur le dos de la frénésie de New York où j'étais reparti, et qui l'avait finalement emporté.

Mais, surtout, je le « sentais », le Kendrick. Même à des milliers de kilomètres. Un lien énergétique invisible nous reliait. Du type tenon-

mortaise. Il avait beau se planquer, je savais au fond de moi que j'allais un jour mettre la main sur une faille, qui l'enverrait ad patres. La conviction que le temps jardinait la grande rue de la scène finale, pour le dernier duel sur fond de soleil couchant.

Nous y étions. Et personne cette fois ne m'empêcherait de rendre ma justice.

Je descendis au garage qui faisait aussi office de cave. L'odeur âcre, mélange d'essence, d'huiles de vidange, de graisse moteur et de cartons humides me saisit à la gorge, ravivant des images qui s'amplifièrent à la lumière des néons s'allumant un par un dans un grésillement sporadique.

Sa vieille Mustang GTO 250, cabriolet bleu à bandes blanches, présentait sa calandre dans une moue compatissante.

Je la contournai après lui avoir présenté mes condoléances à haute voix, puis me dirigeai vers un vieux meuble vertical en bois qui jouxtait un appentis. Dans l'étau, une pièce métallique qu'il devait être en train de réparer, en bricoleur de génie qu'il était.

J'agrippai une lampe torche. Je balayai trois étagères de classeurs et de cartons annotés. Factures, feuilles de paie, bulletins médicaux et scolaires, notices d'entretien. Mais aucune trace du dossier de ma sœur Laura.

Mes yeux scrutèrent d'autres recoins. En vain.

Ce n'est qu'une bonne demi-heure plus tard que je mis finalement la main dessus. Il hibernait sous le lit de mon père. Je m'en emparai, le cœur serré. Une boîte métallique grise marquée « Laura » au feutre épais, aux coins renforcés, munie de deux serrures carrées. Je demeurai là, quelques minutes, ne sachant que faire. Je n'étais pas encore prêt.

Assis au bureau de mon père, je consultai le carnet d'adresses et composai à regret le numéro de Paul Kerkorian, son ami avocat en charge de ses intérêts. C'était son plus vieux copain. Ils avaient collaboré ensemble de nombreuses années au *Chronicle*, Paul étant en charge des affaires juridiques. Ancien avocat passé par Harvard, il s'était spontanément proposé pour défendre nos intérêts dans le meurtre de Laura, et, quelque part au fond de moi, je lui en voulais toujours toutes ces années après d'avoir laissé filer Kendrick.

Son bâillement me fit prendre conscience de l'heure tardive et je m'excusai, encore en plein jet lag. Passé les hommages appuyés d'usage, il accepta de s'occuper de la succession, de la cérémonie funéraire et de la crémation. Mon père souhaitait que ses cendres fussent jetées du Golden Gate, comme nous l'avions fait pour ma mère.

Mais rien ne pressait.

Je ne tenais pas à les voir se joindre aux âmes malheureuses du vol Atlantic.

Un café fort et quelques toasts tapissèrent mes entrailles en onguent salvateur. La nuit s'était écoulée avec la lenteur d'une chenille.

J'avais peu dormi. De la baie vitrée, la mer présentait un lino feutré sur lequel glissaient les premiers voiliers.

Une belle journée s'annonçait, sur fond de deux nouvelles que les infos de 7 heures rabâchaient : l'une des deux boîtes noires venait d'être repérée. L'espoir d'une cruciale avancée dans l'enquête. Elles enregistraient les paramètres de vol, les sons dans le cockpit, et permettraient peut-être de comprendre les origines du drame. J'appris à cette occasion deux détails : la boîte noire était en fait orange, et elle devait être transportée dans le milieu dans lequel elle avait séjourné – eau de mer en l'occurrence – afin qu'un labo neutralise progressivement les effets extérieurs qui pourraient s'avérer nuisibles pour les composants. Comme une amphore, dont on oublie souvent qu'elle se désintègre, une fois repêchée et exposée à l'air libre.

Une épine de moins pour Ricky.

En revanche, une source avançait la possible implication d'un groupe islamiste à la mouvance inconnue jusque-là. CNN avait reçu une lettre anonyme revendiquant la mort du consul israélien et l'attentat du Boeing.

L'odeur de la mort s'était atténuée au contact du sillage des nombreuses cigarettes. Je changeai le message du répondeur, puis effectuai un tri sélectif des habits de mon père. Pas de costume, mais quelques chemises et cashmeres de belle facture. Le reste fut réparti dans quatre sacs-poubelles, afin d'en gratifier des bonnes œuvres.

J'empochai quarante-trois dollars qui traînaient au fond d'un tiroir, puis regroupai ses chéquiers et papiers d'identité dans une pochette. L'idée de compiler ses carnets de dessins pour les descendants me traversa l'esprit, vite balayée au regard de ma situation personnelle. Mais je décidai de les prendre, dans l'espoir qu'il me viendrait un jour le courage de les découvrir.

Le besoin de m'éloigner de la maison, de trouver du calme pour étudier les nouveaux éléments se fit sentir. Je me souvins alors d'un lodge dans la région de Calistoga, au nord, où nous avions l'habitude d'aller en famille certains week-ends. Les origines italiennes de mon père retrouvaient leurs repères dans une trattoria où il avait ses habitudes, et il n'était pas rare de le voir partir en cuisine, donner un coup de main aux chefs. Je l'avais plusieurs fois suivi, pour découvrir, entre autres, le secret du risotto réussi.

Je chaussai ses vieilles Ray Ban, enfilai le blouson puis disposai le

dossier de Laura et les carnets dans le coffre. Le V8 de la Mustang vrombit – elle en avait encore dans le creux des reins – et je m’engageai vers la 80. Cap sur Calistoga et sa quiétude, pour une journée et une nuit.

La circulation était fluide pour un mardi matin. J’y allai à une allure raisonnable, bien décidé à ne pas me soumettre devant l’horizon. Passé Richmond, j’enjambai le Carquinez Bridge, puis la 29, direction Vallejo. Ma huitième cigarette se consuma au moment de bifurquer vers Petaluna.

Un soleil exceptionnel pour la saison mordait mes épaules, l’énergie paternelle me coiffait d’un halo protecteur, ma chevelure claquait comme une gorgone sous les larges doigts d’un vent clément, la voiture ronflait, les chercheurs de la Monash University venaient de mettre au point le Tefina – le viagra féminin. Bref, tout allait presque pour le mieux... Jusqu’à ce que KCSM Jazz diffuse « Laura » de Charlie Parker.

Elle était mon aînée de trois ans. Brune aux yeux bleus, élancée. Une fille au tempérament de feu, bien plantée sur de longues jambes, un minois faisant naître le sourire chez les autres, mais rarement chez elle. Toujours en quête d’un bonheur idéal, selon ses termes. Pour conséquence, la fuite du présent, l’insatisfaction permanente, les difficultés relationnelles et une curiosité malsaine envers la mort : la « bile noire », déjà bien connue des Romains.

Mes parents réagirent en lui faisant suivre une thérapie. Jusqu’au jour où le psychiatre décida d’utiliser du LSD en dose étudiée, pour atteindre un niveau de conscience modifié. Pratique usuelle à l’époque. Les résultats initiaux furent probants, au point qu’elle revécut lors d’une catharsis la mort in utero de ce qui était son jumeau. Ma mère portait en effet deux enfants, mais l’un deux s’était malheureusement décroché aux premiers jours. Terrible secret jalousement gardé, mais dont Laura avait porté, dans son inconscient, le poids de la culpabilité.

Elle sembla un temps libérée, mais, in fine, la thérapie s’avéra être un fiasco. Pas pour tout le monde, tant la graine des paradis artificiels procurés par le LSD s’était ancrée.

Les échecs scolaires s’accumulèrent. Elle commença à beaucoup sortir à l’adolescence, et à se droguer avec tout type de substances légères. Disputes et fugues se succédèrent, et j’étais bien le seul à trouver grâce à ses yeux. Nous nous étions toujours bien entendus, et je la chérissais. Son allure rebelle, mâtinée d’une générosité sans limite, me fascinait.

Jusqu’au jour où elle rencontra Howard Kendrick, plus âgé de six ans, qui l’entraîna dans les Diggers. L’un des mouvements

contestataires et son fameux *Flower power*, ayant pris naissance dans les années 60 à San Francisco, plus exactement à la fac de Berkeley. Il y avait matière à : racisme, libération des femmes et Vietnam.

Les images de Laura, tenue hippie et joints au coin de la bouche, défilèrent.

Kendrick était le diable incarné, des mèches dans les yeux directement plongées dans le fiel de ses ventricules. Beau gosse – le genre je t’embobine d’une voix testostéronée – de l’assurance vendue comme des aspirateurs, et deux doigts d’humour appris à la sauvette. Cultivé, il aimait prononcer à l’envi de longues phrases poétiques qui charmaient la gent féminine. Mais il était surtout un aficionado des drogues dures – pas égoïste sur ce point tant il aimait partager ses adjuvants.

Sa roulette vivait des jetons de son père – un magnat excentrique aux côtés duquel feu John Ross Ewing dit « J.R » faisait figure d’Inca face à l’armada espagnole – avec des mises prédominantes sur le noir tracé par de la poudre blanche. Le rouge serait malheureusement le numéro final.

Laura passait son temps avec Kendrick à Haight-Ashbury, quartier célèbre en 1960, devenu depuis, attraction touristique. Les deux vivaient à Berkeley, dans un petit appartement tapissé de soies indiennes et de tableaux psychédéliques, témoin de discussions enfiévrées et d’orgies, où joints et verres n’étaient pas les seuls à passer de main en main.

Les événements se gâtèrent peu après leur mariage, en cachette, à Vegas. Les lignes d’héro longues comme des serpents s’enchaînèrent. Stone la plupart du temps, Kendrick la frappait. Le toboggan dégringolant de mon adolescence fut stoppé net par les marques de dope et de violence, que ma sœur camouflait tant bien que mal, et j’enrageais de ne pouvoir rien faire du haut de mes quinze ans.

Mes parents tentèrent vainement de l’extraire de ce borborygme. Jusqu’à la date fatidique du 10 janvier 1969, où la police retrouva son corps poignardé de quatre coups de couteau au pied de leur studio.

L’évocation me faisait toujours frémir. Mes mains serrèrent le volant, jusqu’à en blanchir les jointures. Je réalisai alors que j’avais dépassé l’embranchement pour le Calistoga Ranch.

La brume fit son apparition. Je quittai la grande balafre autoroutière et m’engageai sur des routes de campagne cabossées. Seul au beau milieu d’un brouillard désormais dense, de quoi s’imaginer dans un épisode des « Envahisseurs », une soucoupe pouvant se poser là, ni vu ni connu, et libérer sa horde d’envahisseurs devant mes yeux ébahis.

Le panneau du Resort apparut enfin. Une architecture contemporaine, savant mélange de bois et de verre, qui aurait pu

inspirer la nature.

Je capotai la voiture pour la nuit, sortis le dossier et pris possession du lodge privatif. Je commandai une belle bouteille de vin et m'allongeai sur la terrasse, les documents à mes côtés. Une légère fragrance flottait dans l'air. Des images de mon père refirent surface. Je le voyais, installé là, dans une posture analogue, un bon verre de vin en main, nous raconter ses histoires de grand reporter. Il avait le don de se mettre dans des situations inextricables, dont il s'extirpait toujours, tel un chat.

Puis j'eus une pensée pour Patricia. À vrai dire, je ne comprenais pas vraiment ce qu'elle me trouvait. Nous n'étions pas du même milieu, et je n'appréciais que modérément l'univers de nantis dont elle était issue. Mais elle était différente. Elle savait se montrer simple, directe, généreuse, et je ne m'attardais pas sur ses difficultés à m'appeler « chéri » ou « mon cœur » : le monde dont elle était issue abhorrait ce genre de familiarités.

Cette digression ne m'occupa pas longtemps. La face B de ma vie revenait sans cesse.

Ahuri par la relaxe de Kendrick, je me revoyais, jeune flic, passer mon temps libre à le filer, à lui mettre la pression, dans l'espoir qu'il se trahisse. Tous ses faits et gestes m'étaient connus. Il s'était remis à la colle avec une junkie et vivotait de petits boulots. J'étais constamment sur le dos des indics, mais le gars était trop malin et il m'avait été impossible de le prendre en train de franchir la ligne jaune.

Jusqu'au jour où son père lui conseilla de déposer plainte pour harcèlement, avec demande de dommages et intérêts. Plus exactement par le biais de Maud Delamare, le genre à avoir deux ans d'avance en tout, jeune et brillante juriste dans un puissant cabinet proche de la municipalité, qui avait été l'avocate de Kendrick lors du procès pour le meurtre de ma sœur. J'ignorais encore que la démocratie n'était qu'un placebo face à la toute-puissance de la finance. Il faut dire qu'à l'époque, le père Kendrick graissait la patte de tout le monde.

Je fus convoqué par mon chef d'alors, Dereck Clinton, un type sage, pas très courageux, qui m'avait à la bonne. Il usa d'arguments, me demandant de lever le pied, en échange de quoi il arrangeait l'affaire.

Mon père, proche de Clinton par ses activités journalistiques, finit par me convaincre que la vie n'était pas un cent mètres, mais bien une course de fond. Que je demeurais son dernier enfant, et qu'il n'avait nullement envie de voir Kendrick gagner sur toute la ligne. Le bon conseil, qu'il m'avait été bien difficile à accepter.

J'avais obéi, comme souvent. D'abord son autorité naturelle en imposait, et je n'étais pas enclin à me rebeller contre mes parents, comme souvent à l'adolescence, trop soucieux de préserver l'équilibre

familial. Peut-être aussi que l'exemple de ma sœur ne m'inclinait pas à en rajouter une couche.

Les choses se calmèrent. Je passai ainsi quelques années à exercer le métier, plutôt brillamment. Jusqu'au jour où, une vingtaine d'années plus tôt, Kendrick croisa ma route par hasard, devant le centre commercial de Goldsboro.

Du haut de sa mascarade d'impunité, l'enfoiré m'avait harangué. Mon sang n'avait fait qu'un tour mais, au moment où j'allais lui asséner une droite, me revinrent en écho les conseils paternels. Je me revis alors maîtriser mes nerfs, inspirer un grand coup, tapoter son blouson pour le remettre d'équerre, puis le laisser dans son jus, dédaigneux face à ses quolibets.

Rentré au bureau, Clinton eut droit à ma demande de mutation immédiate. Un mois après, le cuir et le laiton d'une plaque du NYPD déformaient mes poches.

J'allumai une cigarette, ça m'aidait à réfléchir, et sortis les pochettes cartonnées. La brume des souvenirs se leva peu à peu, au fur et à mesure que je mettais les mains dans les documents. La plupart des éléments m'étaient connus par cœur, tant ils avaient été labourés pendant des années.

Quarante ans de passé. Une éternité quand on pense que quatre-vingts pour cent des homicides se résolvent en quelques heures.

Les dossiers d'enquête de l'époque avaient de l'épaisseur. Multitude de fines feuilles blanches et jaunies, tapées avec des machines qui transperçaient la trame, reliées les unes aux autres par des agrafes et des épingles. Il s'en dégagait une solennité qui n'existe plus dans les rapports actuels, loin du tout informatique. La sensation palpable que l'atmosphère des événements y demeurerait inscrite à jamais. Autres particularités : pas de traçabilité ni d'écoute de portable, et encore moins d'analyse ADN.

Afin d'aller à l'essentiel, à savoir les éléments rajoutés à mon insu, je superposai déjà dans l'ordre tous ceux que je maîtrisais : le casier judiciaire de Kendrick – escroqueries, vols de voitures. Venaient ensuite le bilan des perquisitions, le rapport d'autopsie, le jeu d'empreintes et de photos anthropométriques, les emplois du temps, les comptes rendus d'interrogatoires, le chef d'accusation – meurtre au premier degré, les minutes du procès et l'ordonnance de relaxe prononcée par le juge.

Le service des homicides avait pourtant mis le paquet, le procureur et le lieutenant pensaient avoir réuni les éléments nécessaires. Paul Kerkorian, le copain de mon père et défenseur de nos intérêts, ne s'était pas franchement montré à la hauteur des débats. Il faut avouer qu'il n'avait pas été aidé par la disparition inexplicable de preuves sur

les addictions de Kendrick. J'avais suggéré, voire insisté, qu'on le changeât pour quelqu'un de plus teigneux devant l'iniquité de la situation, mais mon père, l'amitié chevillée au corps, n'avait pas bronché.

Kendrick avait dû son salut aux accointances de son géniteur, alors à l'apogée de son pouvoir. La défense, dirigée de main de maître par Maud Delamare, tout juste diplômée d'Harvard et épaulée par un as du barreau, avait sorti les colts : facteur important pour l'époque, l'arme du crime – un couteau de vingt centimètres de long aux dires du coroner, n'avait jamais été retrouvée. Laura, quant à elle, avait été présentée comme une toxico, à la vie dissolue, et ce, bien avant de rencontrer Kendrick.

Mais surtout, l'hallali arriva sous forme d'un témoignage présenté au dernier moment, à l'impact désastreux sur les jurés : une certaine Rose Cadwell, qui affirma avoir passé la nuit avec Kendrick au moment des faits.

Diffusé en boucle sur l'unique canal de mon existence, le film du procès repassa une énième fois.

« *Le jury a-t-il délibéré ?* » demandait, sentencieux, le juge.

Les faciès des douze jurés avaient alors évité nos regards du deuxième rang. Il fallait croire que Satan en personne avait tiré les ficelles du dénouement.

« *Oui, Votre Honneur. Nous considérons Howard Timothy Kendrick non coupable du meurtre de Laura Kendrick.* »

Et le marteau tomba en un bruit sourd que je ne devais jamais oublier. Un gong, qui au lieu de me laisser respirer, me précipita dans le chaos. Je me revoyais scruter le visage de ma mère, déchiré par les larmes, en contraste avec l'impassibilité de celui de mon père.

Je revins au présent et continuai la fouille, les tympan encore endoloris. Mes doigts accrochèrent une pochette jaune que je n'avais jamais vue auparavant. Sur la couverture, « Pour Thel » au feutre épais.

En premier, un papier à en-tête de notre maison. Je reconnus alors l'écriture de ma mère. J'humai la feuille, pur réflexe. Un léger parfum de lilas, à moins que ce ne fut le fruit de mon imagination. Mains tremblantes, je parcourus les lignes calligraphiées.

« *Thel chéri,*

En te cachant certaines pièces, nous avons voulu à l'époque, ton père et moi, te préserver et je te prie de ne pas nous en vouloir. Avec ton tempérament, tu aurais tué Kendrick, et nous ne voulions pas perdre notre dernier enfant.

Rien ne fera revenir Laura, ni ton fils Tom que nous aimions

tellement, mais ils demeurent tous les jours dans nos prières et nos pensées.

Sentant mes forces me quitter, il me semble normal de te laisser désormais les éléments manquants. Tu trouveras les photos du drame – insoutenables – et le témoignage qui disculpe Kendrick, dont la véracité m’a toujours paru douteuse.

Non pas pour que tu retournes à la bagarre, mais au contraire, fort de ces années de recul, pour que la sagesse qui est en toi comprenne que la vraie force de l’être humain réside dans le pardon.

Je vais bientôt avoir le bonheur de rejoindre ma fille et ton fils.

Quoi que tu décides, tu sentiras notre soutien indéfectible.

Prends bien soin de ton père.

Ta maman qui t’aime. »

Je reculai sur le fauteuil, l’horizon soudain brouillé.

Une autre cigarette se colla obstinément au coin de mes lèvres, au moment où je palpai trois feuilles glacées : des clichés noir et blanc. Je clignai des yeux, puis engageai le schuss vertigineux.

La première dévoilait la silhouette intégrale de Laura baignant dans son sang, le visage barré d’un rictus de douleur, les paupières closes sur ses yeux bleus, les cheveux bruns étalés vers l’arrière, le reste du corps comme désarticulé qu’amplifiait une robe fluide à motifs indiens. Le flash accentuait l’aspect porcelaine de sa peau. Le sol – un béton grisâtre – m’était familier pour l’avoir foulé plusieurs fois. Je glissai le pouce sur le pelliculage, espérant au travers du grain argentique, effleurer celui de ma sœur.

La deuxième, lumière blafarde du scialytique, drap blanc replié, avait été prise à la morgue. Impossible de se tromper, tant les découpes de sashimis ensanglantés avaient fait partie de mon quotidien de flic. Les quatre entrées mortelles, encadrant le cœur, y figuraient. Sorte de branchies de squala aux rebords purulents et déchiquetés, pointé de flèches annotées au feutre blanc épais : angle de pénétration, épaisseur, ordre chronologique de perforation, détails d’enfoncement des côtes.

Un plan serré de Laura, de dos, apparaissait sur la troisième, toujours pris à la morgue. Les cheveux avaient été relevés. Subsistait un léger duvet brun le long du cou gracieux.

L’arrivée de la cavalerie pour Kendrick se présentait sous forme d’une simple feuille manuscrite signée Rose Cadwell, vingt-deux ans à l’époque, qui certifiait qu’elle était avec lui au moment du crime. Accolés, sa carte d’identité – une jolie métisse tout sourire – et le compte rendu tapé de sa déclaration au poste de police.

Il me fallut un peu de temps afin de digérer la masse de nouvelles infos. Une seule certitude, bien qu'il eût été disculpé : ce dossier, ajouté à celui du meurtre pour lequel venait de le coffrer Rupert Flanagan, n'arrangerait pas les affaires de Kendrick. Les photos surtout. Il faut avoir passé du temps dans les tribunaux pour mesurer leur pouvoir sur un jury. Et si le procureur insistait sur les similitudes entre les deux meurtres, Kendrick marcherait vers l'aiguille.

Je reposai l'ensemble et me mis à relire le conseil de ma mère. Mon crâne se mit alors à marteler que ce n'était pas possible.

Non, maman, ce n'était pas possible de transmettre, sans lutter, le dossier à Flanagan. Aucun autre que moi n'était mieux placé pour résoudre cette enquête qui touchait directement ma famille, mon sang. Je ne pouvais laisser en suspens le meurtre de ma sœur, comme un miasme qui me poursuivrait toute ma vie. Un Everest, sans sherpa, ni oxygène, qui hanterait mes nuits à jamais.

Pas possible que personne n'ait rien remarqué, rien entendu ce soir-là, il y a plus de quarante ans. Un poivrot, un junkie, un fêtard qui finissait sa nuit, un ramasseur d'ordures. Que sais-je ? Dans la boîte de Pétri où grouillait le monde, il y avait forcément quelqu'un. Qui avait vu. Ou qui savait.

Pas possible enfin de ne pas me projeter corps et âme dans cette enquête qui agirait comme un placebo, certes dérisoire mais nécessaire, sur la douleur que provoquait la mort de mon père.

Je fermai mentalement le dossier.

La justice avait de lentes mâchoires.

Ça tombait bien. Moi aussi.

Je me réveillai à une heure tardive, entre breakfast et déjeuner. Sur la messagerie, un appel matinal affolé de Dolores. Je rangeai mes affaires à toute vitesse, réglai les lieux, puis sautai dans la Mustang.

Pied dedans, j'avalai le macadam, au max du V8 qui hurlait. Un tempo dans le tempo. La mobilité de la Mustang et la mienne propre, à grands mouvements d'avant-arrière du haut du corps, comme si ça pouvait aider la voiture à aller plus vite.

Un bras à moitié dehors, l'autre résolument collé contre le klaxon, je me frayai tant bien que mal un passage au milieu de l'intense circulation.

Dolores m'attendait devant le perron, fébrile. Devant mes rétines ébahies, se présentait une vision apocalyptique. L'anarchie. Meubles renversés, tiroirs éventrés, papiers épars... Ordinateur et tableaux par terre. J'avalai quatre à quatre l'escalier, pour me retrouver face aux lits retournés et aux effets personnels éparpillés au sol. Un copier-coller m'attendait au garage.

La nervosité me gagna. Je tournai en rond, ne sachant que faire. Je redescendis pour vérifier les serrures, sans me souvenir si j'avais bien fermé la maison avant de partir.

Les explications de Dolores me parvenaient, inaudibles. Je lui conseillai de rentrer chez elle, et de revenir avec du monde pour tout remettre en place.

Le sang affluait au cerveau, faisant palpiter mon crâne. Une colère sourde montait, comme une rivière charriant des gravats. Quelqu'un avait pénétré notre intimité. En toute impunité, profitant de mon absence. Vraisemblablement hier soir. Un voleur avait foulé mon enfance, fouillé nos affaires, retourné le lit encore tiède du corps de mon père, et ça me faisait blêmir. Un charognard qui ne respectait rien, massacrant ma peine. Venu ici tout mettre sens dessus dessous. Pour quoi ? Il n'y avait pas d'argent et les bijoux dormaient au fond d'un coffre de la Coldwell Bank. Après vérification, il manquait la pochette contenant le chéquier et les papiers d'identité.

Je ressortis m'oxygéner le cerveau. Pas la peine d'aller interviewer la bande de voisins atrabilaires. Rien vu, rien remarqué. Autant vivre dans le désert. Que foutait tout ce beau monde, prompt à s'épier les uns les autres, apte au procès pour une antenne mal placée ou une haie mal taillée. Pourquoi n'étaient-ils jamais là lorsqu'on avait besoin d'eux ?

Je me mis à hurler à la cantonade, de la rage plein la gorge : « Quelqu'un a-t-il vu le salopard qui est venu ici ? Et celui qui a

assassiné ma sœur ? ! Allez, bande de couards, sortez de vos trous à rats ! »

Pour toute réponse, une gorgée d'air poisseux arrivée tout droit de la baie, et l'abolement d'un chien qui se répercuta au loin.

Je me calmai peu à peu, puis demeurai là, adossé à la calandre de la Mustang, bras croisés, à ruminer sous une pluie fine.

C'est alors que je réalisai que j'avais fait la même chose dans mon boulot. Je m'étais introduit chez des gens, souvent illégalement. À chercher de la came, des flingues, des preuves. Moi aussi j'avais tout mis sens dessus dessous. Devant des familles entières. Des gosses apeurés. J'avais passé les menottes à leurs géniteurs en les projetant violemment au sol. Pris par l'adrénaline, la peur, la révolte. Moi aussi, j'avais usé du langage du fureteur, jusqu'aux recoins les plus intimes.

Un crissement de pneus attira mon attention. Dereck Clinton. Mon ancien chef de l'époque, lorsque j'étais policier sous ses ordres, au BPD, le département de police de Berkeley. Celui qui avait calmé les choses dans ma dernière altercation avec Kendrick, provoquant ma mutation au NYPD. Il se pointait dans une voiture rutilante de la maison, moi qui le pensais retraité. Ça ne devait pas tenir à beaucoup. On avait dû lui demander de faire du rab.

Il extirpa maladroitement sa masse graisseuse comme un éléphant du ventre de sa mère, et me rejoignit d'un pas lourd. Il arborait une rutilante quincaille. On se donna l'accolade. Toujours cette fragrance de lavande entêtante qui émergeait de son cou flasque. Les cheveux courts, régulièrement hachés par la tondeuse, dévoilaient un crâne irrégulier. Des bajoues de trompettiste encadraient une bouche aux lèvres épaisses.

— Tu dois être malheureusement le trois cent cinquante-deuxième cambriolé depuis le début de l'année.

— Ça me fait une belle jambe, Boss.

J'avais conservé l'habitude de l'appeler ainsi.

— Ta femme de ménage a appelé le poste ce matin. Elle n'arrivait pas à te joindre, elle t'a laissé un message, je crois. Flanagan m'a dit que tu étais dans le coin. J'ai pensé que ça te ferait plaisir de me voir, que ce serait la bonne occasion pour te transmettre mes condoléances, et qu'on pourrait discuter le bout de gras, en souvenir du bon vieux temps. Je suis désolé pour ton père. Un type bien. Tu me préviendras pour l'enterrement ?

— Faudra que t'apprennes à voler. J'ai l'intention de jeter ses cendres du Golden Gate.

Une messe allait être donnée, dans la plus stricte intimité, organisée par Paul Kerkorian, à qui j'avais transmis un calepin de mon père rempli d'adresses. Mais, conservant aussi une forme de rancœur vis-à-

vis des policiers qui avaient approché le dossier de ma sœur – et Dereck, bien que jeune recrue, en avait fait partie, j'estimais que ça ne le concernait pas.

— Qu'ont-ils dérobé ?

On mettait toujours un pluriel à « voleurs ».

— Pas grand-chose, à part les papiers et le chéquier de mon père.

— Faut que tu déposes plainte. Enfin, c'est pas à toi que je vais apprendre ça.

À quoi bon ? pensai-je.

— Alors, Boss, pas encore à la retraite ?

Il sortit un mouchoir et s'épongea le front.

— Ils m'ont demandé de prolonger au-delà de la limite. Je n'allais pas refuser... Mais j'en ai marre, là. Quarante-deux jours, plus que quarante-deux putains de jours avant de fermer définitivement le couvercle, et de tirer la chasse.

— Flanagan n'est pas biodégradable.

Il ricana pour la forme, puis leva ses yeux marron globuleux.

— Tu l'aimes pas, hein ? C'est en tout cas l'un des plus faciles que j'ai eu à gérer.

L'allusion m'effleura à peine.

— Dis-moi, à ce propos, il t'a dit que nous avions coffré Kendrick ?

— À ce qu'il paraît, répliquai-je. Que s'est-il passé exactement ?

— Un meurtre. Il y a quatre jours, sur une fille de vingt-deux ans. Stacy Chapman. Retrouvée poignardée, au domicile de Lassiter, sur Claremont. Cassandra Lassiter, la productrice de cinéma, qui a ses studios sur Kearny Street, derrière Embarcadero. Tu sais, *Indestructibles*, *Cop Story*.

— La société Frame ?

Patricia aimait bien organiser des dîners, des sorties, et ce n'était pas pour me déplaire. Nous allions beaucoup au théâtre et au cinéma, et j'étais fier d'être à son bras. Frame. Un beau logo, avec des flammes stylisées sortant rageusement d'un objectif, bien visible sur chaque film produit.

— Oui. Tout ça, c'est elle. Kendrick s'était mis en ménage depuis trois ans avec elle. Je te vois venir... Et oui, mon gars, le monde est plein de femmes qui s'acoquinent avec la vermine. Va comprendre ce qu'elle lui trouvait... En tout cas les éléments à charge sont suffisants. Le coffre du domicile a été forcé et un bon paquet de fric s'est envolé. Les analyses de sang prouvent qu'il était chargé à bloc au moment des faits et on a retrouvé son ADN sur Stacy Chapman.

— Il y a eu viol ?

— Pas que je sache, on a juste un cheveu. Pour l'instant, il est accusé de meurtre au premier degré, avec circonstances aggravantes. Cette Stacy Chapman, d'origine latino, était une sorte de fille au pair :

mais au lieu de s'occuper d'enfants, elle faisait le ménage, les courses, etc., en échange de quoi elle prenait des cours de comédie.

— Pas de libération conditionnelle ?

— Flanagan et le proc ont fait le boulot. C'est John Queenan qui est sur le coup.

Le procureur de district du comté d'Alameda. Je l'avais croisé de loin, il y a trois ans, sur une enquête. Un tenace.

— Et le juge ?

— Son « excellence » Consuella Javier ! Elle a eu la main lourde et a refusé toute libération. L'avocat de la défense...

Dereck Clinton parut soudain gêné.

— Qui est-ce ?

Je m'exclamai alors, prenant soudainement conscience que le passé vous rattrapait toujours.

— Ne me dis pas que c'est encore Maud Delamare !

— Bingo ! Elle s'est mise à crier au complot. Comme quoi la victime et Javier étant d'origine sud-américaine, celle-ci avait été partielle. Ah ! on est loin de l'époque où le père Kendrick graissait la patte de tout le monde.

La burette était malheureusement pleine il y a quarante ans. Peut-être qu'à force...

— Il vit toujours ?

Sa voix se chargea de basses. Il était comme bip-bip avec le coyote. Une fois lancé, il ne pouvait s'arrêter.

— Il a pas loin de quatre-vingt-dix ans. Il a eu une attaque à la moelle épinière, il y a une dizaine d'années de cela. Il est en fauteuil roulant. Mais c'est une plante du Mojave, mon gars. Indestructible dans le grand désert blanc où la lumière aveugle. Qui résiste à la fournaise, aux scorpions et aux chiures de chameaux, si tu vois ce que je veux dire. À la tête de son empire qu'il tient toujours d'une main de fer, des lubies à la Howard Hughes, selon les rumeurs. On raconte qu'il est totalement mégalo.

— Il me semblait qu'il était marié ?

— Sa femme est morte, à peu près à la même époque que ta sœur, si je dis pas d'âneries. On n'a jamais vraiment su ce qui s'était passé. Ce qui est sûr, c'est qu'il vit depuis reclus dans sa villa. Seul, avec ses gardes. Un bunker, à ce qu'il paraît, où il ferait des expériences scientifiques. Mais, crois bien qu'il fera tout pour sortir son rejeton qui croupit à Saint Quentin en attendant le procès. Voilà, ta sœur va être vengée. Elle pourrait du reste l'être encore plus...

Nous y étions.

— Tu viens me demander le dossier ? C'est ça ?

Clinton parut chagriné tout d'un coup.

— Il n'y a pas prescription, Thel. Et on aimerait tous voir cet enfoiré

dans le couloir de la mort. Même s'il a été relaxé dans le temps, on peut appuyer sur la récidive. De mémoire, il y a dedans des éléments à charge. Tu l'as toujours ? Oui, bien sûr que tu l'as toujours.

Ma réponse fut spontanée, avec l'aplomb d'un arracheur de dents, tout en mesurant qu'elle m'entraînerait loin.

— Je n'en sais rien, Boss. Mes parents m'avaient caché certaines pièces. Des trucs insoutenables. Mais pas sûr que j'arrive à mettre la main dessus. J'ignore où mon père l'a mis. Mais comment se fait-il que vous n'ayez pas de double ? Vous avez normalement des archives.

Il remonta sa ceinture sous son abdomen qui pendait comme un cache-sexe, et croisa les mains derrière le dos.

— Une parole, mon gars. Faites à l'époque à ton père. Qui ne tenait pas à ce qu'il y ait des traces où ta sœur était, disons... en mauvaise posture. Eu égard aux nombreux services qu'il nous avait rendus par ses prises de position en notre faveur, on lui a tout donné. Mais je me souviens très bien de la description du meurtre... quatre coups de couteau, en croix. Donnés par un gaucher. Il se trouve qu'on a aussi une arme blanche pour Stacy Chapman. Un couteau japonais, un Miyabi selon le coroner. Faut dire que la scientifique a fait de sacrés progrès depuis. Si ça se trouve, c'est le même type d'arme utilisé dans le meurtre de ta sœur...

— Va savoir... Mais, normalement, toutes les plaidoiries sont consignées chez le juge de l'époque. Il doit tout avoir en double.

Il écarta les bras en geste d'impuissance.

— Il est mort il y a plus de dix ans. Et puis... on a rien retrouvé. La famille Kendrick a dû passer par là pour récupérer toute trace compromettante.

Un ange passa, les ailes chargées de dollars.

— Je vais chercher, soufflai-je.

— Vaudrait mieux que tu le trouves. Putain, Thel, redescends sur terre ! Tu l'as ou pas ce putain de dossier ? Tu tenais tellement à le coffrer. Tu te souviens toutes ces fois où tu m'as fait chier pour qu'on le suive. Toutes ces putains de fois où je t'ai arrêté juste avant que tu fasses une grosse connerie. Et ton départ pour New York ?

Il jouait sur la corde sensible du bon flic que j'avais été, respectueux de la hiérarchie, et qui savait renvoyer l'ascenseur. Je ne pouvais lui en vouloir. En apparence, tel un iceberg, j'étais un légaliste. Le genre à aller au bout de l'engagement. Mais en même temps, sous la surface, grondait mon refus de l'injustice. Réussir à me trahir sans me quitter, conscient que jouer des deux facilitait mes mises en abîme. Une marche du risque, sur des lignes de crête, de ravins, à laquelle je m'étais entraîné depuis toujours, et que je pouvais encore poursuivre longtemps.

Non, Boss, pensais-je en moi-même, je n'ai pas envie de te les

transmettre ces éléments. Surtout pour vous refaire bananer comme il y a quarante ans par Delamare. Libre à toi d'imaginer s'ils sont en ma possession. Cette affaire est la mienne, et c'est moi qui planterai l'aiguille dans le bras de cet enfoiré.

À l'instinct, je décidai de gagner du temps.

— Laisse-moi voir, et on en reparle.

Dereck Clinton devint cramoisi. Il se pencha vers moi, comme si nous étions pris dans un confessionnal.

— Thel, ça urge. Ne viens pas me chier dans les bottes sur ce coup-là ! Cette affaire Kendrick, c'est mon bâton de maréchal, mon gars. Alors, ne m'oblige pas à te faire envoyer une sommation. Je veux ce dossier. Je compte sur toi.

Et il s'éloigna d'un pas chancelant.

Bonne nouvelle, j'étais redevenu une source d'emmerdements.

Il me fallut trois jours pour tout remettre en ordre. Enveloppé d'une pluie fine et d'un épais brouillard dominical, le Golden Gate jouait au monstre du Loch Ness.

Il n'y avait rien de tangible concernant l'accident d'avion, mais les rumeurs les plus folles circulaient sur la mouvance ayant revendiqué l'attentat. Sur les écrans, défilaient des images de contrôles aux frontières et des reportages depuis les points chauds du globe où nous étions présents.

Paul Kerkorian avait organisé la messe en mémoire de mon père. Des vitraux de l'église, aux murs de chaux blanche, épurée sous une solide charpente de bois clair, se diffusait une lumière sépia appropriée. Le taux de participation avait été correct, et le prêtre pas trop mièvre. Son sermon, selon lequel on ne pouvait que se féliciter de voir une âme rappelée, aurait presque fait sauter de joie l'assistance. J'avoue que j'avais toujours du mal avec la contradiction que Dieu nous aimait tellement qu'il préférerait nous avoir à ses côtés.

Je m'étais aussi fendu d'un discours, renforçant les principales qualités que je lui avais enviées, et tout ce beau monde s'était retrouvé autour d'un cocktail. Ça allait du mécano de sa Mustang à une poignée de notables, son boucher, le rédacteur en chef du *Chronicle* qui avait rédigé une belle nécro, et quelques vétérans encore valides aux médailles rutilantes. Tous les milieux sociaux, en somme.

Mon associée, Carol Segreue, avait fait le déplacement. Tout juste remise du terrible accident qui avait failli lui coûter la vie, du côté de Kiel, en Allemagne, lors d'une précédente enquête. Elle avait démissionné du NYPD, une paire d'années auparavant, pour me rejoindre dans le cabinet de détective. Informée de mes intentions, elle m'avait proposé de m'aider, j'avais décliné son offre. C'était ma croisade, et elle me connaissait trop bien pour ne pas insister.

Je m'étais isolé un instant avec Paul Kerkorian. Après cinq paraphes, un compte, un coffre, la maison et la Mustang changeaient de propriétaire. Il me sembla alors qu'il fuyait mon regard, comme gêné. Il est vrai que je m'étais plusieurs fois ouvert à mon père sur sa défense que j'avais jugé bien pâle face à l'armada du père Kendrick, et ça avait dû lui revenir aux oreilles. À moins qu'il ait tout simplement senti ma défiance tapie dans un coin de mon œil. Mais c'était le dernier lien avec mon père. Je décidai alors de rentrer ma rancœur, et lui proposai de venir le voir au *Chronicle* où il officiait toujours, à un poste honorifique.

Patricia était venue, sublime dans un manteau noir de grand

couturier. Aimante, douce. Mais ne trouvant pas les mots que j'attendais, moi qui avais été élevé par une femme attentionnée, parfois à l'excès. Et je me pris à reconnaître que c'était aussi ça qui m'attirait chez elle, cette faculté à être présente tout en gardant une distance.

Notre nuit avait été fiévreuse. Je lui avais fait l'amour jusqu'à l'abandon.

Elle ne pouvait rester plus longtemps. La faute à ses enfants et des rendez-vous importants. Je l'avais déposée à l'aéroport ce matin, le cœur gros.

Tandis que je rangeais les dernières affaires, un scénario de ce qu'il convenait de faire se mit en place. J'appelai Dereck Clinton et lui fixai rendez-vous au commissariat, pour le milieu de la semaine.

La voiture m'emmena pour de vieilles retrouvailles, que j'avais organisées après le petit déjeuner. La radio annonçait une bonne nouvelle : la boîte noire venait d'être repêchée. La voix de Ricky répondant aux journalistes emplissait l'habitacle, suivie par celle d'un expert de la sécurité intérieure.

Après des photocopies vite effectuées en chemin, le jus caractéristique de San Francisco me frappa les narines. Une ville d'intellectuels et d'artistes, une fascination pour le « totalement autre ». Menacée par une géologie sournoise, qui soufflerait un jour la ménagerie de verre, d'acier et de bois.

Les rues se transformaient à la vitesse de l'éclair. Les boutiques changeaient de main, remplacées par de la fringue bon marché, de la téléphonie ou des cafés internet aseptisés. Loin des refrains d'autrefois qui instituaient un mode insouciant, une incitation à la romance. Exit la trattoria Théo et son ballet de victuailles odorantes, qui me replongeait dans mes origines. Adieu Jo Mulligan, et ses barbaques du Texas.

Du gras. Pas celui enveloppant une population d'obèses de plus en plus nombreuse. Du bon gras. Voilà ce qui manquait désormais dans le pays. La crise, la junk food imbibaient chaque ruelle jusqu'au sommet des cages métalliques où siégeaient les équarisseurs de la finance.

Je laissai la Mustang à l'angle de Turk et Hyde Street. Pile sur les vestiges du Blackhawk, le club de jazz de mon adolescence. L'autre mythique de Charlie Parker et de Jack Kerouac, qui avait fini en vulgaire parking ouvert, délimité par deux murs pisseux.

Mamma's était à deux blocs, le meilleur cappuccino dans mes souvenirs. Et un brunch justement bardé de bon cholestérol.

J'entrai dans la trattoria, et avançai sur la mosaïque inégale de carreaux noirs et blancs. Toujours cette fragrance qui nappait un mobilier simple, mais de bon goût.

Cliff Cops était déjà là. Jeans, santiags en python, chemise à carreaux sous une veste indienne en peau garnie de perles. Juif par son sang apache – les sept tribus ne s'étaient pas disséminées qu'en Europe, Afrique ou Chine, mais aussi via le détroit de Behring – Cliff aurait pu tout aussi bien s'appeler Don Diego de la Vega ou Hiroshi Sakamoto. Le genre à avoir tellement de gènes différents que je n'aurais pas voulu être à sa place au moment des hymnes. Il m'avait un jour avoué que son nom apache signifiait « plume agile dans le vent ». Ça m'impressionnait toujours, les civilisations qui accordaient une importance égale à l'être et à sa place dans un environnement en mouvement. En Occident, le « Moi Je » l'emportait trop souvent sur la dynamique du changement qui nous entourait.

Cliff, avec qui j'avais souvent collaboré, incarnait la crème des enquêteurs et il méritait bien son patronyme – Cops – tant il préférait apporter ses scalps au service des flics, des attorneys, plutôt qu'aux avocats véreux. La cinquantaine, malin comme un singe, capable de dénicher l'information la plus improbable. Un type attachant mais paraissant sans attache, qui aimait le sirop de la rue, avec cette capacité de vous faire croire qu'il ne dormait que d'un œil. Deux grandes rides comme des arroyos barraient un faciès cuivré au cuir épais d'où perçait un regard tacheté d'or, sous une chevelure frisée et gominée. Par ailleurs, un corps tout en muscles et en nerfs, résultante d'une longue pratique des sports de combat. Ceinture noire de karaté, il officiait encore parfois sur les tatamis de la région.

La serveuse déposa des scones, deux jus de carotte relevés de gingembre, des œufs frits au jambon de San Daniele, et les fameux cafés.

Nous échangeâmes un clin d'œil complice.

— Au fait, attaqua-t-il d'entrée, je suis vachement désolé pour ton père. Et je n'ai vraiment pas pu venir aux obsèques. Dis-toi qu'il est dans la plaine, là-haut, qui fleurit tous les jours.

Cela me conforta dans l'idée que j'avais de lui, cette attitude affectueuse qu'il témoignait.

— Merci. Merci beaucoup. Et le boulot, Cliff ?

— Ça gaze. Mais j'ai comme dans l'idée que si tu as demandé à me voir en urgence, je ferais mieux de remettre à plus tard ma lune de miel.

Je lui décochai un regard reconnaissant. Il n'avait pas un seul instant hésité lorsque je lui avais demandé ce matin s'il était disponible les dix prochains jours. Cliff n'était pas un simple ami. Je n'en avais pas, du reste, au sens relation qui remonte à l'époque du collège, où les femmes deviennent copines, les hommes parrainent les enfants qui seront par la suite eux-mêmes copains, et dont les phrases convenues se perdent dans la fumée des barbecues ou devant des

matchs retransmis à la télé.

Cliff était mieux que ça. Il incarnait à mes yeux ce que devait être l'amitié : un rapport pudique, fraternel, de confiance, où la fréquence des rencontres n'est pas nécessairement un gage de qualité. Quand il avait été à mes côtés, nous avions échangé plus que des mots, et j'avais pu mesurer à quel point il ne laissait pas son cœur dans la poitrine. Nous avions gravé au cours du temps une musique sans dissonance, qui dormait quelque part. En me tendant la main, il avait reposé le diamant sur la cire.

— C'est ton deuxième mariage, non ? Et ce n'est pas la bonne saison à Acapulco, souriais-je.

— On avait prévu d'aller à Hawaïi...

— Pas la bonne saison non plus... Que dirais-tu d'un motel du côté de Berkeley, avec vue sur l'autoroute et buffet campagnard...

Un sourire entendu actionna ses pattes d'oie.

— Mr Kendrick, *I presume* ? ajouta-t-il.

— Je vois que toute la ville est déjà au courant...

— Oh, rien que le bureau et ce con de Flanagan. Qui goberge comme quoi t'allais le faire chier pour le procès, pour une histoire de dossier que tu détiendrais. Il m'avait demandé de bosser pour lui sur l'enquête. J'ai refusé. C'est Butler qui s'y est collé. Ils sont sur les dents. Le District Attorney Queenan, surtout. Il joue sa réélection.

— Comment se fait-il qu'il ne mange pas dans la main des Kendrick, lui aussi ?

— T'es plus vraiment au courant de ce qui se trame ici. C'est mort, le temps où Kendrick senior faisait la loi. Il vit seul dans une grande baraque, au sud d'ici paraît-il. Entouré de gardes du corps. Et puis, il a pris un sacré coup derrière la caboche avec la mort de sa femme. Le maire a changé, les sénateurs aussi. Tous ses appuis sont enterrés. Il lui reste encore la puissance de son blé. Le gars est dingue, à ce qu'on raconte. Il se serait mis dans le crâne de vivre éternellement. Et puis, te bile pas, le proc Queenan a les dents qui rayent le parquet. Il me semble même que le père lui avait cherché des noises par le passé. Alors, obtenir le scalp de Kendrick, avec un beau procès et une belle condamnation... Le dossier de ta sœur les intéresse sacrément. Mais, gaffe. Il se raconte que Delamare détiendrait un témoignage en faveur de Kendrick dans le meurtre de la fille au pair.

Il n'y avait aucun cadeau à attendre de leur part.

— Tu as retrouvé le dossier ? osa-t-il.

La question de confiance.

— Finissons de déjeuner.

On attaqua le brunch. Cliff mastiquait posément. J'étais plutôt du genre glouton. Une fois repu, je fis glisser une pile devant lui.

— En voici une copie. Il n'a jamais été perdu. Tu dois m'assurer que

personne ne sera informé que tu l'as.

— Tu ne veux pas le transmettre à Flanagan ?

Il pigeait vite.

— Pas vraiment Cliff, c'est ma guerre. Ils ont merdé une première fois... Je ne veux pas que ça se reproduise.

Il hocha la tête. Je précisai la manière dont il avait atterri chez mes parents.

— Tu peux me faire confiance, opina-t-il.

Je bus une gorgée de café. Décidément, il méritait toujours son titre de meilleur cappuccino. Puis, il eut droit à un portrait aussi précis que possible d'Howard Kendrick et de ses addictions.

— J'ai ratissé ces pages pendant des années, Cliff, sans rien y trouver. Jette toujours un œil, on ne sait jamais. Mais mes parents m'avaient caché des choses. Les photos du crime et le témoignage disculpant Kendrick. Une certaine Rose Cadwell. Va savoir si elle est encore en vie... Tout est là-dedans, dis-je en lui tendant une enveloppe kraft.

Cliff s'en saisit et détacha précautionneusement le rabat. Il plongea son attention sur les éléments, puis fit glisser les clichés devant ses yeux. J'en profitai pour passer commande de deux autres cafés.

Une poignée de minutes s'écoulèrent.

— Franchement... quarante ans après, pfff... En revanche...

Je tressaillis légèrement.

— Je peux bosser sur les coordonnées de cette Rose Cadwell, si elle vit encore. Il y aurait peut-être une piste à flairer.

Ses yeux s'illuminèrent. Je croisais les bras et me penchai vers lui, tout ouïe.

— D'après ce que tu m'as dit, ton Kendrick était un sacré junkie, non ? Le mec a dû s'en foutre plein le nez et les veines, s'il ne continue pas encore.

— Je t'arrête tout de suite. L'accusation n'a rien trouvé à l'époque. Et, je peux te dire qu'il était très prudent après sa relaxe. Crois-moi. Je suis bien placé pour le savoir.

Il balaya l'argument d'un revers de main.

— Bah... J'ai bossé un long moment avec la DEA. Ils se font tous avoir un jour ou l'autre, et plusieurs fois. Et puis, va savoir si le proc et l'inspecteur ont fait le job à fond ? S'ils n'ont pas reçu de pression ?

Le doute s'insinua. Je m'agaçai.

— Il s'était fait choper pour un vol de voiture et des petites escroqueries, mais rien n'est mentionné dans son dossier sur ses addictions. Putain, Cliff, j'avais quinze ans à l'époque ! Comment voulais-tu que je me rende compte si l'enquête était bien menée ou non ? Je faisais confiance au système. Jamais je n'aurais pu imaginer qu'on fasse disparaître les preuves de ses propensions à se droguer.

Cliff repoussa son assiette.

— Elles ne se sont peut-être pas volatilisées pour tout le monde. Il faut suivre la fumée, Thel.

La certitude qu'il dégageait m'interpella.

— Imagine, poursuivit-il, qu'il se soit fait serrer, qu'il y ait eu récidive. Des gens mal intentionnés font disparaître les rapports. Ok. Mais le juge, lui ?

— Quel juge ?

Il plissa les yeux.

— Quand un type se fait gauler plusieurs fois pour drogue, un juge ordonne une injonction thérapeutique.

Cliff soulevait le point que la justice – et c'était très fréquent à l'époque – avait pu obliger Kendrick à rencontrer un psychiatre dans le but de se faire soigner.

Je le poussai dans ses retranchements, tout en sentant qu'il tirait un bon fil.

— Admettons. Comment pourrions-nous récupérer une telle information ?

— Avec un père friqué, Howard avait forcément une mutuelle privée. Et s'il a eu une injonction un jour, elle doit figurer dans leur dossier. Le psy a une obligation de les informer. Peut-être même qu'un rapport existe. Les autres n'y ont pas forcément pensé, et c'est plus dur à effacer.

L'étau se desserra dans ma poitrine.

— Mais, comment ferais-tu ?

— C'est mon job ! Je connais peut-être des mecs qui y bossent... va savoir. Tu sais, à force de labourer la plaine comme un bison, on finit par être pote avec du monde... Et si tu veux connaître le fond de ma pensée, imagine que Kendrick se soit confié à lui. Ce serait bien le genre.

Je l'observai, admiratif.

— Tu es en train de me dire qu'on pourrait éventuellement rencontrer ce psy, et tenter de lui arracher son sentiment ? Surtout si c'étaient des éléments à charge...

— Eh ! t'emballe pas. C'est à prendre au conditionnel. Les traces ne sont plus très fraîches. D'abord, il faudrait que le psy s'en souvienne. Ensuite, s'il y a eu une injonction thérapeutique, il y a de fortes chances qu'on mette la main dessus de façon... border line, donc pas très exploitable juridiquement.

— Sauf que le témoignage du psy, quarante ans après, c'est jouable et exploitable.

— Tu les connais... Faudra que tu uses des charmes d'une squaw... Et que tu réussisses à fumer le calumet avec lui.

Je jouai de ma cuillère, puis fixai mon regard sur le fond de la tasse,

comme si j'avais pu lire dans le marc. Cliff venait de proposer une solution astucieuse.

— Bien vu. Tu m'enverras ta note d'honoraires.

Il se racla la gorge.

— Laisse tomber. Je sais combien l'affaire te mitraille le cœur. En souvenir de ce que tu as fait pour moi.

Dans le passé, Cliff avait cogné un promoteur qui tentait d'exproprier sa tribu d'origine de ses terres. L'affaire avait retourné le bureau. Alors que tout le monde le lâchait, j'avais suivi en douce sa victime pour me rendre compte que le gars déposait régulièrement de grosses enveloppes en liquide aux huiles de la région, afin d'obtenir ses permis de construire. Après une longue filature, je l'avais pris la main dans le sac, et il avait fini par abandonner ses poursuites contre Cliff.

Un trafic dense au niveau de la marina m'enveloppa, et je bifurquai vers la fac de Berkeley. Une place plutôt large se libéra sur Fulton. Je marchai jusqu'au croisement de Blake Street, au milieu de maisons typiques griffées de câbles enchevêtrés.

Des lumières témoignaient d'une quiétude nocturne.

Le 2 152.

Toujours les quatre immeubles blanchâtres de bas étages, reliés par des passerelles métalliques. Cargo urbain lézardé, échoué là par la disgrâce d'un architecte. Le type de construction érigée à la va-vite, comme tant d'autres, sans tenir compte des critères sismiques.

Je cherchai la minuterie de la cour arrière.

Le 3A apparut, sous une lumière jaunâtre.

Le bâtiment du fond, à gauche. Au pied de l'escalier. Un recoin blafard, non visible de la rue. Un cul de sac.

J'avancaï, fébrile. Mes pas résonnèrent sur le béton. Je donnai de la tête, à droite et à gauche.

Le sang, les rubans de police, la craie découpant la silhouette de Laura. Tout avait été effacé depuis longtemps.

Sauf sur le frigo de ma mémoire, où la scène se collait en magnet indétachable.

Ma tête se leva, vers ce qui avait été leur studio.

La cour plongeait dans l'obscurité. Je demeurai là un long moment, tapi dans le noir, à griller mon paquet.

Soudain des pas résonnèrent.

Mes muscles se raidirent.

Fausse alerte. Un habitant du coin.

L'assassin ne revient jamais sur les lieux du crime, et pour cause.

L'horizon avait été lavé par la pluie nocturne, et le soleil s'accrochait tant bien que mal à sa pâle apparition. CNN abattait ses cartes planétaires matinales. Le carré gagnant – ouragan, attentat, famine, chômage – se transformait en quinte flush : un plan montrait la dérive de l'avion suspendue à un palan, sorte de chicot arraché de la mâchoire de la baie.

Je mis le son. Le groupuscule revendiquant l'attentat n'avait toujours pas été identifié et, pour des raisons que je ne m'expliquais pas, on en parlait de moins en moins dans les médias. En revanche, les témoignages, souvent contradictoires au sujet de la flammèche que certains avaient cru voir fondre sur l'avion, tournaient en boucle. L'amiral Shapiro – chef des armées – démentait fermement la thèse d'un tir de missile envoyé par erreur.

L'enquête s'organisait. Interviewées les unes après les autres, les parties concernées – assurances, compagnie aérienne, contrôleurs, associations de victimes, le patron de la FAA, le secrétaire d'État aux Transports américains, et le patron de Boeing Aviation Commerciale. Ils exigeaient de Ricky Tonnot une communication rapide de toutes les données de vol récupérées sur la boîte noire, afin de pouvoir effectuer des rapports sur des versions qui les disculperaient – appelés « submissions » –, si l'attentat n'en restait qu'au stade de l'hypothèse. Ainsi fait, ils les lui transmettraient afin qu'il puisse, au nom du NTSB, produire ce qu'ils appelaient dans leur jargon le « blue book », la synthèse de l'ensemble.

Parmi les restes se trouvaient les vestiges d'un fromage convenable sur lesquels je jetais mon dévolu. Le café dégorgeait son arôme, au rythme de Sonny Stitt sur la platine. « There will never be another you ». À prendre au pluriel, dans mon cas.

Question jazz, j'étais plutôt années 50. Où on jouait et on formulait des phrases tendres. On ne joue plus l'amour.

J'allais sortir du four mon semblant de croque-madame quand mon portable sonna. Une voix féminine, sensuelle, pour une proposition de rendez-vous qui me laissa incrédule.

Je capotai la Mustang, puis démarrai sous une lumière qui s'effilochait, tandis que les trottoirs mouillés se couvraient de bleu.

Le cabriolet trouva sa place parmi les ombres du couchant, puis je me rendis chez Pappy's, sur Telegraph Avenue. Un grill & sports sympa, avec écrans géants, salle de billard et un bar embarrassé de fanions et d'objets dérivés de marques alcoolisées du plus mauvais

goût. Je me frayai un chemin parmi la clientèle bon enfant, jusqu'à une table libre, accolée à un mur de briques brunes. La serveuse fut assez prompte. Deux minutes après, ma langue se fourrait dans la mousse d'une bière rousse.

L'avocate Maud Delamare fit son apparition à ma quatrième gorgée. Elle faisait bien dix ans de moins que son âge, mais je l'aurais reconnue quoi qu'il arrivât, tant son regard était gravé à jamais dans ma mémoire.

Malgré ses soixante-cinq ans passés, elle affichait une plastique irréprochable probablement due à un as du bistouri, des traits fins et un teint clair, presque crémeux, sous une chevelure abondante d'un blond artificiel. Son menton volontaire soulignait une bouche charnue, au rose très pâle. Au crépuscule d'une forme de beauté qui avait encore de beaux couchers de soleil devant elle. Elle approcha sa grande silhouette en cliquetant des talons, de l'assurance dans le balancement de ses hanches.

Je l'abordai, l'air nonchalant, alors que ça cognait dans ma poitrine, au rythme des images d'elle qui s'enchaînaient, à la barre au procès, et lors de sa plainte qui avait finalement abouti à mon transfert à New York.

— Laissez-moi vous offrir un verre, proposa-t-elle d'entrée.

Je n'allais pas lui refuser ça. Elle continua.

— Merci d'avoir accepté cette rencontre. Je ne l'aurais pas imaginé en vous appelant ce matin.

Elle me toisa.

— Je ne vous aurais pas reconnu, fit-elle surprise. Ça fait si longtemps... quarante ans, je crois. Quel âge aviez-vous déjà ?

Delamare avait un accent rauque et n'était pas à proprement parler jolie. Et néanmoins, je ne pouvais en détacher les yeux.

— Quelques printemps de moins que vous. Mais tout ça, vous le savez...

Ma voix déraillait. Je me ressaisis. Le temps des préliminaires était fini.

— Qu'est-ce que ça fait de se retrouver devant le frère d'une femme dont vous avez innocenté l'assassin.

Maud Delamare ne cilla pas.

— Pour la loi, Kendrick a été reconnu innocent.

— Pour la loi, oui. Mais, pour vous ?

— Thelonious, vous permettez que je vous appelle ainsi. Le juré l'a jugé non coupable, et...

Je m'emballai avec des accents guévaristes.

— Une justice de riches ! Vous savez très bien que le vieux Kendrick a fait ce qu'il fallait avec son argent. Le jury, le juge, vous...

Ses lèvres se pincèrent.

— On a travaillé comme des pros. Rien n'a été laissé au hasard.
Je me renfrognai, conscient que le monde des prétoires n'était pas le Buena Vista Social Club.

— Écoutez, renchérit-elle, on avait bâti un beau dossier. C'était de bonne guerre. Et puis, Kendrick avait un alibi, Rose Cadwell.

— Certainement achetée elle aussi !

Delamare balaya la remarque d'un mouvement gracieux de la main, puis continua, toujours sur le même ton calme.

— Thelonious, vous n'avez pas le recul nécessaire, si je puis me permettre. Ce qui, entre nous soit dit, me semble des plus légitimes. Et puis, votre ex-carrière n'aide pas.

Au moins un point sur lequel nous étions d'accord. Être policier, c'est suspecter à vie tout le monde. Sans distinction. Parfois jusqu'à l'excès. Surtout quand l'instinct prend le dessus.

— Je comprends votre colère mais, reconnaissez que votre sœur... enfin... avait un passé plutôt... trouble. Cela n'a pas joué en faveur du dossier, avoua-t-elle d'une moue contrite.

Elle recula sur sa chaise.

— Ok, et que ceci demeure confidentiel, je vous concède qu'Howard Kendrick a une vie... disons... plutôt dissolue. Mais je ne le pense pas coupable du meurtre de votre sœur, comme je ne crois pas non plus qu'il soit l'auteur de l'homicide de la jeune fille au pair.

Un silence gêné s'installa. Je l'observai un long moment. L'envie me traversa de la prendre là, maintenant, afin d'expurger bestialement quarante années de remords, de chagrin et de haine.

Je me calmai. Elle avait la réputation d'être une pro, assoiffée de succès. Prête à tout pour gagner son procès. Il fallait que je me maîtrise.

— Pourquoi avez-vous tenu à me voir ?

Elle soupira, avala une gorgée du verre de vin qui venait d'être posé, puis s'essuya délicatement les lèvres.

— Le père Kendrick m'a pas mal aidée en me faisant travailler sur de nombreux dossiers. J'avais levé un peu le pied ces derniers temps, mais il vient de me confier la défense de son fils dans l'affaire du meurtre de Stacy Chapman et le vol. Je lui devais bien ça.

Je jouais toujours celui qui n'avait pas l'intention de mener la croisade.

— Je ne vois pas en quoi ça me concerne, répliquai-je, l'air détaché. J'avalai d'un trait le reste du verre, et repris.

— Mais, dites-moi, vous ne trouvez pas ça bizarre ? Un mec que vous avez innocenté, et qui récidive.

— Ce n'est pas encore prouvé. Quarante ans se sont écoulés... C'est long... Je vous rappelle la présomption d'innocence, et le dossier est plaidable.

Mon regard se planta dans le sien. Des tâches mordorées ponctuaient ses iris. Inutile de finasser.

— Et il le devient moins si on ressort le dossier de ma sœur, n'est-ce pas ?

Elle baissa la tête, tout en jouant de ses doigts sur le verre.

— Vous l'avez ? glissa-t-elle du bout des lèvres.

— Allez savoir... Mais, vous avez le vôtre, d'exemplaire. Ça devrait vous suffire, appréciai-je d'une moue moqueuse.

— Vous savez très bien ce que je veux dire...

J'enfonçai le clou.

— C'est le père Kendrick qui vous charge des basses besognes ?

Son visage s'empourpra.

— Absolument pas !

Les téléviseurs retentissaient d'acclamations sportives. Il me semblait que les ovations dans mon dos saluaient un match de football.

— À ce qu'on dit, il vit ses dernières heures reclus dans un bunker.

Elle leva les yeux vers le ciel.

— Il est dans la lignée de ces tycoons qui ont marqué l'histoire de notre pays. Mais ne vous y trompez pas. Même à quatre-vingt-dix ans, il a encore toute sa tête. Et vous pensez bien que l'idée de disparaître en sachant son fils condamné à mort lui est tout simplement insupportable.

Je contrai d'une remarque acerbe.

— Sa superbe a disparu, sinon il aurait obtenu de la juge qu'elle le libère sous caution.

Delamare rejeta l'argument d'une mimique agacée.

— Pfff... Cette Consuella Javier et sa solidarité hispanique... Mais ne vous y fiez pas. Quand Kendrick a mordu dans un bout de viande, il ne lâche jamais.

Vu son âge avancé, je ne demandai pas avec quelles dents.

— Il paraît que depuis la mort de sa femme, ce n'est plus le même.

— Détrompez-vous. Il tient encore solidement le manche.

Maud Delamare adopta alors un ton sentencieux.

— Écoutez Thelonious. Jouons cartes sur table. Vos exploits de policier et de détective privé sont arrivés jusqu'ici. On dit que vous êtes un type bourru, mais droit. J'aime voir mes ennemis en face, même si je ne vous considère pas comme tel.

Gonflée, appréciai-je. Elle précisa.

— Je suis certaine que vous avez le dossier d'enquête de l'assassinat de votre sœur. Je tenais juste à mesurer si vous aviez l'intention de le donner au procureur et à cet enquêteur. Je crois savoir que ce n'est pas trop votre copain, ce flic. Il vous a même fait quelques sales coups dans le passé. Encore une fois, je vous le demande par honnêteté

intellectuelle. J'aime bien savoir à qui j'ai affaire.

Vraiment finaude. Elle jouait de mon inimitié avec Flanagan.

— Vous devriez être sereine. Il paraît que vous détenez une pièce qui va servir Kendrick. Encore une qui sort du chapeau au dernier moment ? Ça devient une habitude...

— Ne soyez pas sarcastique. Oui, nous conservons un témoignage important.

— Alors, pourquoi vous ne l'utilisez pas maintenant pour faire sortir votre client ?

— J'aviserais en fonction de votre position.

— Avant de vous faire part de mes intentions, dites-moi qui vous avez en face. Je veux dire en plus du procureur Queenan. Histoire de mesurer les forces en présence.

Elle se mordit la lèvre inférieure.

— Le cabinet d'Art Thornthorn défend la famille de Stacy Chapman.

Un bulldog qui s'était fait une spécialité dans les sans grades pour empocher de gros pourcentages. Célèbre pour avoir défendu une hôtesse abusée sexuellement par une star du foot.

Je vidai le verre d'un trait, et elle commanda d'autorité une nouvelle tournée.

— Beau match en perspective, assurai-je, l'air détaché.

Elle balaya une mèche de cheveux blonds qui lui mangeait la moitié du visage.

— Ce n'est pas lui que je crains le plus.

— Il y a un autre avocat ? demandai-je étonné.

— Bien sûr, celui de la famille de Cassandra Lassiter. Un coriace.

— Pour le coffre volé ? L'atteinte à son image ?

— Les parents Lassiter ne pouvaient pas sentir Howard Kendrick. Ils voyaient d'un mauvais œil cette relation avec leur fille. La douleur les rend incohérents. En plus, ils sont très âgés... Ils veulent lui faire payer, et cher. Ils sont révoltés que Kendrick ait, soi-disant, tué la jeune fille au pair, mais surtout qu'il ait dévalisé le coffre dans ces circonstances.

Encore un milieu où l'argent l'emportait sur les sentiments.

— La douleur... Les circonstances... Je ne comprends pas. Pourquoi Cassandra Lassiter n'entre-t-elle pas elle-même dans la danse ? Après tout, c'est une femme d'affaires avisée, et puis, c'était son compagnon.

Elle écarquilla les yeux. Je compris alors qu'il me manquait une pièce importante du puzzle.

— Vous... vous n'êtes pas au courant ?

La désagréable impression d'avoir franchi un miroir et de me retrouver face à un soupirail m'envahit.

— Au courant de quoi ? fis-je, un tantinet énervé.

Elle fit une pause, pour l'effet.

— Cassandra Lassiter est morte !

Je reculai sur mon fauteuil, estomaqué. Kendrick l'avait-il assassiné aussi ?

Maud Delamare mit fin au dialogue de sourds.

— Elle était passagère du vol AU1148 !

Il se déroula une poignée de minutes avant que je digère l'information.

Cassandra Lassiter était l'une des deux cent cinquante victimes du crash !

L'affaire prenait une autre tournure pour Kendrick. Assassinat et vol au domicile d'une malheureuse qui lui avait accordé sa confiance, et qui venait de périr dans des circonstances effroyables. De quoi faire pleurer dans les chaumières. L'accusation allait s'en donner à cœur joie.

— Vous êtes croyante ?

L'incongruité de ma question la désarçonna.

— Bien sûr, pourquoi ?

— Alors, allumez un cierge.

— Pour elle ?

— Non, pour le dossier !

Sur quoi, je me levai et laissai Maud Delamare en tête à tête avec l'addition.

Elle ne fit rien d'autre pour deviner mes futures intentions, ni me retenir.

La pluie fine était raccord avec le ton maussade de « Ruby my dear », version Carmen McRae, qui glissait sur le pare-brise, indifférent aux staccatos des essuie-glaces.

Le coup de fil de Cliff m'avait réveillé en sursaut. Il commença par la mauvaise nouvelle : Rose Cadwell semblait s'être évanouie. Pour l'instant, m'assura-t-il. Je tâchai de partager son optimisme. En vérité, il ne savait pas si elle était encore vivante.

Puis vint la bonne, qui coula comme une gorgée de sirop d'érable : Kendrick avait été arrêté deux ans avant le meurtre de Laura, pour récidive de conduite en état d'ivresse sous cannabis. Un juge avait effectivement décrété une injonction thérapeutique.

Pour obtenir ces infos, Cliff avait recherché la compagnie d'assurances qui couvrait Kendrick. Et il avait vu juste : il s'agissait de la Chester, groupe privé très réputé.

— Comment as-tu fait ?

— Bah... J'ai rendu service à un type dans le passé. Tu sais ce que c'est, non ?

C'était aussi ça être flic : rendre des services à l'infini, en échange d'informations potentielles. À la longue, c'était usant.

Cliff se rendait là-bas dans l'après-midi pour obtenir une copie de l'injonction, et le nom du psy. La nouvelle m'arracha un rictus de satisfaction, vite gâchée par le constat qu'à l'époque l'enquête avait bel et bien été bâclée.

La façade blanchâtre de la rotonde du commissariat, qui se découpait difficilement sous le ciel gris, apparut dans ma ligne de mire. J'effectuai un savant demi-tour, puis me garai sur l'une des places réservées. À mon côté, le dossier de ma sœur et, posés dessus, les noms des passagers du vol funeste affichés dans des quotidiens. Cassandra Lassiter y figurait, effectivement, mais l'attention était surtout focalisée sur Shlomo Cohen, consul d'Israël.

L'enquête sur l'accident suivait son cours. Rien de neuf ne filtrait au sujet d'un éventuel acte terroriste. Peu à peu, la pression se relâchait sur le pays, en proie aux vicissitudes de la crise et des tensions racistes.

Au chaud dans la Mustang, qui prenait de plus en plus des allures de bureau, j'avais étudié la vie de Lassiter, balayant sa nécro. Soixante ans, brune pulpeuse, divorcée, mère de trois enfants. Une des femmes les plus riches de l'État. Fac de droit, avant de racheter intelligemment la société Frame avec l'appui de quelques banques, suite à une

superproduction mégalomane qui a tourné au vinaigre. Une carrière cinématographique à faire pâlir les Warner. Au palmarès, trois Oscars et une Palme d'or. Femme de l'année à deux reprises pour *Forbes*, et une diversification réussie dans la production télévisuelle. Selon les informations, elle avait pris le vol funeste pour se rendre sur un tournage à Rome.

Inespéré, pour un type comme Howard Kendrick, de l'avoir rencontrée. Mais qu'avait-elle pu lui trouver ?

Patricia était sur répondeur. Je rangeai mon stylo dans ma poche intérieure, vidai le cendrier dans la poubelle du coin, puis j'agrippai tous les documents et les déposai dans le coffre, à côté des carnets de mon père.

Je pris un soin minutieux à le fermer. Tant que nous n'aurions pas trouvé de terrain d'entente avec mes ex-collègues, le dossier resterait là, entre les chiffons d'huile.

L'agent de faction fonça vers moi et, avant qu'il ne vitupère, je lui signalai mon rendez-vous avec son chef, Dereck Clinton.

Le bâtiment du BDP, le département de police de Berkeley se situait sur Martin Luther King Jr Way, au 2 100, et abritait également le département incendie de la ville.

L'entrée, claire, spacieuse, avait des airs de grand magasin, et il n'aurait pas été incongru d'entendre résonner des promos. Une sorte de joyeuse effervescence feutrée flottait dans l'air, loin des sonneries incessantes des téléphones, des cliquetis des machines à écrire et des fracas des tiroirs métalliques, qui avaient meublé le quotidien de mes débuts.

Pas même de gobelets de café qui traînaient partout, et encore moins d'amoncellements de paperasses sur lesquels se déposaient les écharpes bleutées des cigarettes.

Big Brother avait révolutionné le métier – tracking de comptes-bases de données interétats – bien qu'il reposât toujours sur les mêmes fondamentaux : l'assassin était presque toujours celui à qui bénéficiait le crime. Les putes et les dealers balançaient toujours des infos moyennant leurs doses.

Je me rendis à la division des opérations, la plus importante du département. Quatre lieutenants, une centaine de sergents et d'officiers y travaillaient. Une secrétaire me conduisit jusqu'à une porte imposante, qu'elle entrebâilla.

La chaleur de la pièce me happa d'un coup. Une salle de réunion, aveugle, aux murs gris parcourus d'une ligne zébrée marron interrompue par le rajout de cartes détaillées des environs. Plutôt minimaliste en terme de déco. Il y avait quelques meubles et une grande table centrale, parfaits exemples du mobilier municipal.

Riri, Fifi et Loulou se levèrent comme un seul homme. Comprendre le procureur du district du comté d'Alameda John Queenan, Dereck Clinton, et cet ectoplasme de Flanagan. Le rôle du méchant loup était pour ma pomme, ce qui n'était pas pour me déplaire.

Dès que Queenan me vit, et avant même qu'il se mette à parler, le sourire du pro apparut, comme si on avait appuyé sur un bouton. Dévoilant une dentition qui avait dû coûter plus cher que la Mustang.

Il me serra chaleureusement la main. J'en fis de même avec Dereck Clinton, ignorant superbement Flanagan, lequel, à en juger par sa raideur et ses épaules dressées de manière peu naturelle, était désireux d'en découdre.

Queenan était un grand échalas proche de la soixantaine, comme sculpté de la main de Giacometti. Tellement fin que son Prince-de-Galles comportait un minimum de rayures verticales. Une crinière floconneuse, sur un front ridé de trader qui assiste impuissant à la chute de ses actions. Il incarnait à la perfection l'image de sa profession.

Ses yeux très clairs, abrités derrière des doubles foyers perchés sur l'extrémité du nez, se posèrent sur moi.

— Bienvenue lieutenant.

Avant que Clinton ne se précipite pour corriger l'erreur, je précisai

— Ex-lieutenant.

— Oui, oui. Bien sûr. Ce que je voulais dire, c'est qu'on ne quitte jamais vraiment la police, n'est-ce pas ?

Le ton débordait d'une joie feinte. C'était bien vu de me réinstaller d'entrée dans la grande famille. Le fait qu'il se soit déplacé jusqu'au commissariat prouvait l'importance qu'il accordait à notre entretien.

— Café ?

Je déclinai l'offre. Il haussa les épaules, ne s'estimant pas toutefois libéré des règles d'hospitalité.

— J'aime beaucoup votre prénom. Thelonious. Le Braque du jazz... J'écoute souvent l'enregistrement avec Coltrane. Celui de 1959. Vous devez être fier de porter un nom pareil !

L'amabilité glissa sur moi aussi vite que la neige sur la pelure d'un grizzly. Pas démonté pour autant, il nous invita à nous asseoir. Mains jointes autour de sa tasse fumante, il tourna vers les deux autres un regard aiguisé et autoritaire, où baignait une bonne dose de vanité, puis il reposa ses yeux sur moi.

— Je trouve incroyable, franchement incroyable, qu'on ne vous ait jamais remis une quelconque médaille. Je crois savoir qu'au NYPD non plus. Quand on voit tous vos succès...

Il fixait Clinton.

— Dereck, il nous faut absolument corriger cette erreur. M. Avogaddro mérite amplement la médaille de la police et de la ville.

Et pourquoi pas la Purple Heart, celle du Congrès ou du pêcheur à la mouche du Nevada tant que vous y êtes, pensais-je. La tactique grossière se dessinait trop clairement. Je n'aimais pas les politiciens, et encore moins sentir leurs mottes beurrées glisser dans mon dos.

Il me fut difficile de maîtriser mon exaspération.

— Ma médaille de baptême me suffit amplement.

Il poussa un soupir, puis se pinça l'arête du nez. Dereck Clinton s'agitait sur son siège. Quant à Flanagan, son impassibilité masquait la tempête qui faisait rage dans sa tête. Queenan continua à mener le bal.

— Bon, allons droit au but. Nous sommes parfaitement conscients que l'affaire Kendrick vous touche au plus haut point. Qui ne le serait pas ?

Il reprenait les autres à témoin. Pour un peu, il aurait essuyé une larme.

— Cependant, et ça devrait vous réjouir, nous le tenons.

Il ouvrit la paume de sa main, qu'il referma brusquement dans un bruit de castagnettes.

— Grâce au formidable travail du lieutenant Flanagan, nous le tenons ! Et nous allons envoyer cet enfoiré vers la piquûre.

— En face, il y a quand même le vieux Kendrick et Delamare, rétorquai-je. Elle disposerait même d'un témoignage qui jouerait en faveur de son client.

— Bah... C'est de l'intox. Bien sûr que l'accusation fera son maximum. C'est pourquoi nous voudrions mettre toutes nos chances de notre côté. Ne tournons pas autour du pot : êtes-vous prêt à nous confier ce fameux dossier ?

Sûr de son effet, il porta à ses lèvres la tasse fumante, but un peu de café, puis reprit.

— Nous jouons dans la même équipe. Nous savons qu'il est en votre possession. Connaissant votre pugnacité sur ce sujet, on imagine mal que vous ne l'ayez pas mis au chaud. Réfléchissez... Il y a des éléments qui nous permettraient d'enfoncer un peu plus Kendrick, en jouant essentiellement sur la récidive. Vous savez comment les jurés réagissent... ils n'aiment pas ça, les récidives... Et puis, faites gaffe. En face, ce ne sont pas des enfants de chœur. Ils n'hésiteront pas. Alors... Nous apprécierions grandement que vous vous montriez coopératif. Ne nous obligez pas à vous convoquer en témoin assisté.

Il se leva brusquement, et se prit le menton.

— Vous savez... Je devais être procureur général bien avant. C'est le père Kendrick qui a freiné mon ascension. Alors, moi aussi, j'aimerais me le payer.

Ayant achevé sa tirade, Queenan se renversa au fond de son fauteuil, comme un homme soulagé après confesse. Je me voyais mal

mentir sous serment, mais ça, il n'avait pas à le savoir. Croisant les bras, je rétorquai alors.

— Il n'y avait qu'à faire le boulot à l'époque !

Ma remarque l'interloqua.

— Je n'étais pas le procureur. Mais vous avez maintenant une occasion unique de venger tout ça. Je fais appel à votre sens aigu de la justice.

La belle affaire.

— Pour être aigu, il l'est, tellement que je le sens planté en moi depuis quarante ans !

Je les laissai mariner quelques minutes.

— Vous voulez le dossier ? Ok, mais à mes conditions.

La consternation envahit la pièce. Le regard de Clinton alla se fixer sur un endroit du mur opposé. Queenan sembla sur le point de lancer une remarque acerbe, mais se ravisa. Ses doigts fins tambourinaient le dessus de la table. Flanagan, le visage empourpré par la haine, laissa échapper un ricanement de mépris.

Queenan le calma d'un geste impérieux de la main. Un petit sourire timide s'installa au coin de ses lèvres. S'il n'évoquait pas clairement un esprit de franche conciliation, il semblait indiquer qu'il n'était pas entièrement opposé à la résolution du problème.

— Je vous écoute.

Son regard se mua soudainement en celui d'un prédateur auquel rien ne résiste, et qui n'était pas arrivé dans les hautes sphères par hasard. Il avait du mal à rester assis dans le fauteuil. La tension des émotions chauffées à blanc, suintait des néons bas.

— Donnant, donnant, Queenan. Vous me filez un double du dossier d'accusation du meurtre de la fille au pair, et j'en fais de même.

La surprise se lut dans ses yeux.

— Qu'allez-vous en faire ?

— Ça me regarde.

De longues minutes s'écoulèrent. Voyant que la proposition demeurerait sans réponse, j'enchaînai.

— Qu'avez-vous à perdre ? Je ne suis plus flic.

— Va au diable, Thel !

Queenan foudroya du regard Flanagan qui n'avait pu se contenir. Il fallait en profiter. Ma voix grimpa d'une octave.

— Et ce n'est pas tout.

Queenan haussa les sourcils.

— Que vous faudrait-il d'autre ?

— Un droit de visite. Plusieurs, même. À Saint Quentin.

Il eut un hochement de tête étonné.

— Vous voulez voir Kendrick dans sa cellule ?

— C'est le deal. À prendre ou à laisser.

Il me semblait entendre le bruit de ses neurones qui moulinaient.

— Ok, finit-il par admettre.

Hormis chez Flanagan, toute l'agressivité contenue des minutes précédentes s'évapora comme une bouée qui se dégonfle.

— Votre dossier est-il en lieu sûr ?

Inutile de lui dire qu'il était à dix mètres.

— Oui, planqué dans la maison de mon père.

— C'est à moi que tu le remettras, précisa Dereck.

Nous convînmes de nous revoir deux jours plus tard pour l'échange, le temps d'obtenir les autorisations de la prison de Saint Quentin.

Queenan sortit avec moi. Avant qu'il ne s'engouffre dans la portière ouverte par son chauffeur, je l'entrepris.

— 1957.

— Quoi, 1957 ?

— L'enregistrement de Monk et Coltrane.

J'allais rejoindre ma voiture quand une voix féminine m'interpella.

— Hey, Bullit !

Il n'y en avait qu'une qui me surnommait ainsi. Je me retournai, un large sourire aux lèvres.

— Suzan !

On se serra dans nos bras, puis je reculai pour mieux la détailler. Suzan Moore avait été mon élève à la fac, une vingtaine d'années auparavant, quand je donnais des cours de criminologie aux étudiants de dernière année de droit. Elle avait été la plus assidue, au point qu'elle avait insisté pour accomplir un stage de six mois à mes côtés, lorsque j'étais policier dans la Baie. Un petit modèle d'un mètre soixante, mais toujours un corps de rêve, de ceux qui s'ébrouent dans des programmes soap en sortant de l'océan, après avoir ferraillé avec des surfeurs peroxydés.

Elle flirtait désormais avec la quarantaine avancée. Ses cheveux blonds mi-longs et son petit nez retroussé parsemé de tâches de rousseur, lui conféraient toujours un minois qui pouvait, en un quart de seconde, passer d'ingénu à espiègle. Sa grande bouche aux lèvres pâles et ourlées, faite pour le sourire, dévoilait une dentition d'un blanc parfait.

Pris par les vicissitudes de la vie, un mariage raté de mon côté et mon départ pour New York, nous nous n'étions pas revus depuis un certain temps.

Son regard noisette me toisa.

— Il paraît que tu as quitté la police.

— Ce serait trop long à t'expliquer, Suzan. Je suis détective maintenant. Et toi ?

— J'ai rejoint le FBI, il y a cinq ans. Après avoir traîné mes guêtres

dans différents commissariats de la côte Ouest. J'ai été à bonne école, souviens-toi...

Les fédéraux y avaient gagné. Elle était pro, pugnace, imaginative.

— Félicitations ! Tu enquêtes sur le crash ?

Une breaking news du matin évoquait l'hypothèse d'un attentat. Restait une question essentielle à laquelle personne ne pouvait répondre : comment, dans un aéroport très contrôlé au niveau sécurité, quelqu'un avait-il pu embarquer une bombe, même miniaturisée ?

— Pas du tout. Je suis sur la piste d'un criminel. Un serial killer. Il a déjà tué à trois reprises dans l'État. En 1991, le premier que j'ai découvert. Puis 1979 et 2003.

Mes sourcils se froncèrent.

— Sur quoi te bases-tu ?

— J'ai été sur place pour étudier les corps, établir des corrélations... On a le même mode opératoire à chaque fois. Il se déroule une dizaine d'années en moyenne, entre deux cas. Alors je tâche de voir s'il n'y en a pas d'autres en analysant des affaires enterrées depuis des lustres. Si je me souviens bien de l'un de tes premiers cours...

— Ne jamais croire aux bases de données informatiques, et vérifier les dossiers toi-même sur le terrain.

— Je ne me consacre qu'à ça depuis deux ans... Consciencieusement, à éplucher des dizaines d'homicides qui traînent au fond des cartons, trouver des corrélations. De San Diego à ici. Ça me mène au bureau du shérif de Berkeley. Il y a un paquet de cas non résolus, surtout depuis que tu es parti pour New York, pouffa-t-elle.

— Et tu vois qui ?

— J'ai rendez-vous avec un certain Flanagan.

J'éclatai de rire.

— Ne lui dis surtout pas que tu me connais !

Elle eut une mimique amusée.

— Un naze ?

— Pire, Suzan. De ceux qu'il faudrait expédier aux extraterrestres, histoire qu'ils se disent que notre espèce est trop conne et qu'ils passent leur chemin. Dis-m'en un peu plus sur tes crimes !

Un franc sourire barra son visage.

— Ah Ah ! Je vois que le naturel revient au galop ! Pour ne rien te cacher, je piétine un peu. J'ai trop la tête dedans. Ton regard extérieur me donnerait peut-être un coup de main. Ça te dirait de m'aider ? Tu pourrais venir boire un verre un soir. J'ai un petit studio de l'autre côté de la Baie. Je te montrerai les dossiers. Tu auras peut-être une idée.

Je lui décochai un sourire entendu, un tantinet provoquant.

— Ok. Note mon numéro. Appelle-moi et je te promets qu'on se voit

rapidement.

La sonnette de la maison me réveilla brusquement. Mon corps, en besoin cruel de sommeil, exprima plus que de la lassitude. Des bâillements, à m'arracher la mâchoire, s'échappaient de ma bouche pâteuse tandis que je me levais péniblement.

Je me pris alors à envier les ours. Voilà ce que j'aurais souhaité être, en l'instant présent. Un putain d'ours, en train d'hiberner au fin fond d'une grotte dans les Appalaches, une motte de terre roulée en boule à me mettre dans l'anus et mes paluches sur le museau pour limiter les échanges gazeux. Leur façon de procéder, m'avait un jour raconté Cliff.

La face cauchemardesque qui se présentait me fit croire un instant que la nuit n'était pas terminée. Noël et ses étrennes étaient pourtant passés. Un gars patibulaire, les mains épaisses peu soignées, les cheveux longs et gras repliés vers l'arrière d'une montagne de muscles planquée sous un blouson militaire. Des yeux de crotale, sous un front aux os compacts qui avaient écrasé dans leur croissance quelques connexions fondamentales.

Plus je l'observais, plus je lui trouvais la tête d'un rôle d'une série B qui ne finirait pas l'épisode vivant.

— C'est toi Thelonious Avogaddro, sucker ?

Sa voix métallique vibrait comme une scie égoïne.

— Ça dépend. À qui ai-je l'honneur ?

— M. Kendrick souhaiterait te voir.

Je marquai un arrêt. C'était fou ce qu'on m'aimait en ce moment.

— Il est en taule. Et à cette heure-ci...

Je consultai ma montre.

— ... Il doit juste finir de se faire violer. Oui, c'est ça, nous sommes jeudi. Jeudi c'est sodomie. Note que lundi, mardi, vendredi et samedi, aussi.

Sa bouche se plissa, ce qui était presque toujours le signe que mon capital sympathie était en voie d'épuisement.

— Pas lui, son vieux. C'est Monsieur Kendrick qui veut te voir. Tiens, sucker, voilà l'adresse. Il t'attend aujourd'hui pour le déjeuner.

Je pris par réflexe la feuille de papier pliée, puis mon attention se reposa sur lui.

— C'est aussi la crise chez les porte-flingues ?

Il planta un regard comme on pointe un canon de 22, puis il dézippa son blouson pour mieux exhiber le manche en os d'un calibre.

— Il t'attend à 13 heures pétantes. T'as comme qui dirait intérêt à venir, précisa-t-il.

Puis il rebroussa chemin vers un Hummer noir imposant, aux vitres fumées. Il se retourna à mi-chemin et balaya la maison du menton.

— Belle baraque, sucker, fit-il menaçant.

L'envie de lui balancer mon poing s'empara de moi, mais j'étais comme l'huile d'olive : meilleur, à froid, après la première pression.

— T'as comme qui dirait intérêt à te casser, rétorquai-je.

Il me montra son majeur et grimpa dans son tank. Je me rendis compte alors que j'étais en caleçon et tee-shirt, l'aiguille du fermoir de ma montre pour seule arme.

Cliff passa à l'improviste. On déjeuna sur le pouce. Il avait eu vent de la réunion de la veille au commissariat, mais n'avait toujours pas de nouvelles de Rose Cadwell.

Il me confia une photocopie du certificat de consultation d'Howard Kendrick. Établi par un dénommé Peter Zergan – psychiatre de son état – le 15 avril 1966.

— Alors, où vit notre disciple de Freud ?

— Y a pire, comme endroit. Il profite de sa retraite du côté de Miami Beach. Il s'est reconverti en un galeriste réputé sur Ocean Drive. Mais, il y a un petit problème. C'est mon correspondant floridien qui me l'a dit. Le gars s'apprête à partir de façon imminente pour l'Europe.

J'allais devoir fatiguer un fauteuil d'avion plus rapidement que prévu.

— Tu sais que j'ai eu droit à la visite d'un gorille de Kendrick ?

— Ah bon ? Menaces ?

— Non. Le vieux désire me voir.

— Tu veux que je t'accompagne ?

— Non. Je ne crois pas risquer grand-chose. Je te le dis juste au cas où.

— Ce serait une lourde perte pour la police, s'esclaffa-t-il.

— Fous-toi de ma gueule. Je t'enverrai un texto dès que j'en sortirai.

Patricia appela au moment où je le raccompagnais.

— On ne peut pas dire que tu donnes beaucoup de tes nouvelles !

Le genre de reproche qui avait le don de m'énerver par le passé. Mais pas là. Juste sa manière à elle d'exprimer son attachement.

— Désolé, Princesse. Mais tu as dû voir que j'ai essayé de te joindre hier. Tu sais, ce n'est pas facile avec le décalage. À ce propos, je voudrais te faire une surprise.

Elle aimait mes improvisations.

— Je suis tout ouïe, minaуда-t-elle.

— Je dois me rendre demain à Miami, précisai-je.

— Toujours pour ton enquête ?

— Oui, et je voulais te proposer que tu m’y rejoignes. On pourrait passer le week-end ensemble, au calme, à se bichonner.

— Mais, Thelonious, si tu y vas pour ton enquête, tu n’auras pas de temps à me consacrer... Je vois comment c’est, à chaque fois. Et puis, il faut que je m’organise. J’ai les enfants à caser, des rendez-vous...

— Écoute, Princesse, je comprends. J’aurais dû te prévenir avant, mais je l’ignorais il y a encore une heure. Allez, accepte. C’est un week-end...

Je raccrochai libéré, ravi de son accord.

Comme une bonne nouvelle n’arrivait jamais seule, Clinton m’annonça que l’autorisation de visite à Saint Quentin était en bonne voie. Je l’informai de mon retour après le week-end.

La Mustang filait sous un beau ciel bleu, mais froid, sur Cabrillo Highway, le long des rives escarpées de la côte Sud, en direction de Carmel. Coiffé d’un bonnet rouge – mon crâne de plus en plus dégarni servait de terrain de jeux aux rhumes de cerveau – j’appréciais l’océan qui se dévoilait entre les pins, en flashes d’un bleu cobalt des billes de mon enfance.

Je n’avais pas hésité un instant à répondre à l’invitation du vieux Kendrick. Et pourtant, il m’en coûtait. Il n’était certes pour rien dans le meurtre de Laura, mais il avait enfanté ce salopard d’Howard et manigancé pour le faire innocenter. Si je voulais aller au bout de l’histoire, il me fallait avaler de grosses couleuvres.

J’avais hésité à m’armer d’un flingue, mais je ne pensais pas risquer grand-chose : ma voiture était facilement repérable, des voisins avaient certainement vu le 4 × 4 menaçant garé devant chez moi, et Cliff était informé. Et si le vieux voulait me voir, ce n’était pas pour me tuer. Il en avait tout le loisir s’il le décidait.

Arrivé à Spindrift, je bifurquai sur la droite et m’engageai moteur au ralenti sur un chemin longeant des falaises, franchissant un monde d’avatars qui dévoilait des baraques à vous arracher les yeux. Un royaume du lourd, du très lourd, planqué en contrebas, à l’abri des regards, et où ça ne devait pas rigoler tous les jours.

J’avisai le 282, puis calmai le V8 dans l’axe de l’une des deux caméras de surveillance, perchée sur un mur menaçant en basalte. Kendrick devait se sentir à l’abri, car le système ne me semblait pas très performant. Il y avait des angles morts.

Des effluves de pins descendaient, crescendo. Il me semblait entendre ma respiration nerveuse se propager dans tout l’habitable. J’inspirai un grand coup, laissai pour un temps le passé de côté, puis m’engageai vers le portail imposant.

Avant même de sonner à l’interphone, des aboiements de molosses signalèrent ma présence. Je reculai pour m’offrir une perspective

plongeante sur le domaine. Les grandes lignes d'une architecture type maison de Catherine Tramell dans *Basic Instinct* se dévoilaient. Au point que je m'attendais à voir Sharon en personne, lorsque les battants s'ouvrirent.

En guise de sylphide, j'eus droit au néanderthalien qui était venu chez moi le matin. Son rictus menaçant dévoila des dents jaunes assorties au ton d'une chemise à fleurs du plus mauvais goût. D'une main ferme, il retenait quatre mutants tout en muscles et en sauvagerie, les babines aussi mousseuses qu'un shampoing industriel.

— Il avait dit l'heure du déjeuner, sucker, pas 16 h 30 !

Les chiens me reniflaient, haletants, prêts à bondir.

— J'espère qu'il n'avait pas fait un soufflé.

Il grommela un borborygme qui se perdit dans le bruit du ressac, en contrebas. Puis il me conduisit vers une guérite, située sur la droite de l'entrée, occupée par un garde qui me sembla peu concerné par la surveillance des écrans de sécurité et qui me fouilla négligemment.

Nous pénétrâmes ensuite dans un parc arboré, délimité côté falaise par un promontoire cerné d'un muret de colonnades, sur lequel l'océan projetait à intervalles réguliers son mur liquide dans des souffles d'animal préhistorique. Sur la gauche, surplombé par de grands pins, un vaste garage semi-ouvert abritait deux Aston Martin recouvertes de leurs housses, une Rolls Royce Silver Shadow et deux Hummers. Accolé, ce qui semblait être un bâtiment réservé aux hommes de mains. Deux gaillards armés conversaient entre eux, comme exclus de ce monde, pantins dans une atmosphère de fin de règne.

On s'engagea sur un léger layon gazonné, saupoudré d'aiguilles de pin, construit autour d'un escalier à larges marches en ardoise. Il se terminait sur une bâtisse allongée, sorte de domino avec, en partie gauche, un cube très moderne de béton et de verre dévoilant la mer en transparence, greffé à une maison ancienne de grès sombre et coiffée d'un toit de chaume.

Tandis que nous descendions, le cursus de Kendrick senior me revint en mémoire. Il avait bâti en une seule génération un empire qui, à son apogée, l'avait classé à la vingt-septième place de *Forbes*. Après des débuts modestes dans une ferme de l'Oregon, il eut l'idée géniale – qu'il breveta – de fabriquer des jetons infalsifiables, raflant ainsi le marché des casinos. Ses gains avaient été investis au bon moment dans un portefeuille diversifié. Un pied dans l'énergie via le leader mondial de plates-formes pétrolières. Puis une myriade d'autres sociétés d'avant-garde de la Silicon Valley, qui développaient des systèmes d'interfaces tactiles intelligentes. Le tout géré par un réseau de banques garanties par les différents États qui les abritaient, répartissant ainsi au mieux les risques.

Comme celle de nombreux membres de ce club très fermé des maîtres du monde, sa vie privée avait connu une réussite inversement proportionnelle. Il se voyait finir seul, son unique héritier en attente de jugement pour meurtre, des tableaux de choix pour seuls amis.

— Monsieur Avogaddro ?

Une éminence grise, qui méritait bien son appellation. Un stockfish, épais comme un magnificat, enrobé d'un halo de moiteur. La cinquantaine consommée, costume-chemise-cravate sombres, cheveux noirs gominés. Il m'attendait devant une porte imposante de la partie contemporaine.

— Je suis le secrétaire particulier de M. Kendrick. Il souhaite que je vous fasse visiter les lieux, avant de vous conduire à lui.

Il s'effaça devant moi lorsque je pénétrai dans une antichambre, probablement dessinée par un ex-décorateur à la Kommandantur. Un bloc, radin en meubles, mais s'ouvrant sur une vue à couper le souffle. Le cerbère resta sagement à l'entrée.

— Faudra lui dire qu'il rende sa chemise à Tom Selleck, précisai-je en le désignant.

L'éminence qui ne goûtait aucun humour – en tout cas pas le mien – m'enjoignit de le suivre. D'une carte magnétique, il actionna un sas sur la droite, puis me fit descendre des marches.

Je n'étais pas au bout de mes surprises. Nous arrivâmes dans un bunker. Ses explications se mêlèrent à mes interrogations, face à l'œuvre d'un fou ou d'un génie.

Au sous-sol, creusées dans la falaise, d'immenses pièces étaient distribuées par un long couloir carrelé de plaques foncées, éclairé de diodes posées au sol. L'une était emplie de nourriture lyophilisée sous vide. En face, cinq cents mètres cubes d'eau pure dans un bassin, régénérée en permanence. Dans une dépendance, un ensemble satellitaire et radio dernier cri. Une armurerie à l'arsenal complet jouxtait un immense bureau qui relayait les principales capitales sur des écrans, le plus grand affichant l'image prise d'un satellite, propriété de Kendrick.

Je continuai à avancer, avec l'étonnement d'un visiteur qui ne maîtrisait pas la quintessence d'une exposition d'art moderne. Plusieurs chambres avec tous types de vêtements, du plus léger au plus résistant. Nous arrivâmes un peu plus loin dans ce qui semblait être un laboratoire. Il appuya sur un bouton discret et une porte intégrée coulissa sur une rangée d'armoires frigorifiques.

— La guerre nucléaire ! La guerre nucléaire est pour bientôt, monsieur Avogaddro. Notre espèce va disparaître. Pfff...

Il souffla dans sa paume à plat, les yeux pris d'une fièvre de prédicateur.

— Ainsi va l'évolution. Les faibles meurent... c'est dans la logique,

n'est-ce pas ? Ici, nous serons à l'abri. Pour reconquérir le monde... Vous voyez là, sous vide et congelées, les principales graines des végétaux de notre univers. Dans celle-ci, différentes capsules d'espèces animales et végétales sont cryogénisées.

Il se planta devant un meuble métallique, à la porte blindée transparente, qui dévoilait une rangée de modules argentés. Sur le côté, des lignes d'inscriptions, en signes et plusieurs langues.

— Regardez, c'est le cœur du projet : dans ces tubes, vous avez plusieurs échantillons d'ADN de M. Kendrick et celui de son fils Howard. C'est une molécule fragile, qu'il convient de stocker à l'abri de l'eau, de l'oxygène ou du rayonnement solaire. Un procédé par disséction permet de le conserver *ad vitam aeternam*. Le compartiment qui les stocke est unique au monde. Il a fallu des années pour le mettre au point. Il résiste aux radiations, aux séismes... et il est auto-alimenté par une pile spéciale. Plus personne n'en construira d'équivalent.

Ses yeux s'émerveillèrent.

— La famille Kendrick revivra, dans un autre monde.

J'imaginai la réaction du Vatican, l'église ne croyant qu'à deux seules résurrections : Lazare par Jésus et le Christ lui-même. Vu son humour, il était tentant de lui demander si Kendrick avait aussi pensé à stocker des surgelés.

Un léger chuintement de pneumatique me fit pivoter.

— Je suis inatteignable, ah, ah !

Kendrick senior, une voix de spectre émanant d'un corps cireux. Le vieil homme se déplaçait sur une chaise électrique moderne. Un plaid en loden couvrait à moitié un pantalon de tweed, et des chaussures de smoking tellement brillantes que j'aurais pu me raser en me regardant dedans.

Ses mains parcheminées actionnèrent les commandes du véhicule, qui s'immobilisa à un demi-mètre. Son crâne lisse et tacheté luisait sous l'éclairage ambiant. Le visage ressemblait à une carte sur laquelle on pouvait déchiffrer la brutalité des hivers. Recouverts d'infimes paupières, ses yeux noirs inquisiteurs se fixèrent sur moi.

Je répondis à son regard dans lequel se nichait une détermination exceptionnelle. Il n'était pas qu'une statue de l'île de Pâques, érigée au milieu des blocs de sa propre érosion quotidienne. Il avait les pupilles acérées de l'homme derrière la scène, qui tire les tableaux à sa convenance.

Il congédia le sbire d'un petit geste vague, puis me tendis une main décharnée. Il avait encore de la poigne.

— Je suis inatteignable.

Il répéta plusieurs fois la phrase, comme un mantra.

— Un petit caporal allemand avait dit ça aussi, me semble-t-il.

Le vieil homme me tapota la main.

— C'est passé tout près, monsieur Avogaddro. Tout près. L'histoire réhabilitera Hitler pour tout ce qu'il a apporté à la recherche génétique. Je vous remercie d'être venu jusqu'à moi, et croyez bien que je mesure ce que vous devez ressentir. Mais le passé importe peu. Vous et moi sommes semblables, n'est-ce pas ?

Tout ce qui me vint à l'esprit fut un non définitif.

— Allez, suivez-moi. Vous avez vu ? Une lubie de vieux fou, à ce qu'on dit. Bah... La fin de notre civilisation est inéluctable... Mais j'ai tout prévu. Et encore, vous n'avez pas visité le laboratoire principal, un étage plus bas, qui abrite le plus grand généticien de ce monde. Et toute l'instrumentation qui permettra ce miracle.

— Ne vous prenez pas cette peine. Je suis allergique au formol.

Il ricana pour la forme.

— Nous avons de quoi tenir des années. Des centaines d'années ! Le temps que les radiations se dissipent, et après... Que ça vous plaise ou non, c'est le sens de l'histoire et de la science. Et les bassesses contemporaines n'y pourront rien. RIEN, vous m'entendez !

On passa devant le portrait d'une très belle femme brune réalisé par Andy Warhol. Quelque chose dans la photo m'interpellait, sans que je n'arrive à mettre le doigt dessus.

— Votre épouse ?

— Oui. Elle était très belle. Beaucoup d'allure. Un regard bleu magnifique.

— Je n'ai pas vu son ADN.

Il tressaillit, puis répondit sèchement.

— La pauvre femme est morte, il y a bien longtemps. Voilà, monsieur le détective. Je n'ai plus que mon fils. Envoyez-le à la piquêre si ça vous chante. Il revivra un jour et vous ne serez plus là pour l'arrêter !

L'indécence de cet homme perdu dans sa prison mentale me fit frémir. Je ne voyais toujours pas où il voulait en venir en me montrant tout ce barnum. Il fit faire un quart de tour à son fauteuil. Nous franchîmes un autre sas, puis un ascenseur nous remonta. Il me sembla alors évident que nous étions revenus dans le corps principal, le plus ancien.

Après avoir parcouru un long déambulatoire bardé de trophées de chasse, nous arrivâmes dans un salon qui n'aurait pas eu grand mal à être plus chaleureux.

Les murs, recouverts d'un tissu noble rayé de bandes inégales, présentaient des chefs-d'œuvre qui m'auraient fait pâlir en temps normal. Rothko, Picasso, Pollock... Ça m'impressionnait toujours, les tableaux de maîtres. Patricia m'emmenait souvent dans des cocktails dont les murs étaient tapissés d'œuvres d'art et où on croisait la fine

fleur de Manhattan. Et j'aimais ça, être bluffé, côtoyer les nantis qui avaient du goût, loin du quotidien macabre où je devais me précipiter. Mais pas là. Pas face à ce docteur Folamour, à qui je ne voulais pas offrir ce plaisir.

Je pris place sur un canapé festonné, confortable. Un majordome en livrée fit glisser jusqu'à moi un chariot de bois précieux, sur lequel reposait une magnifique collection de tantalus, en cristal ancien. Mon choix se porta sur un vieux rhum. Kendrick se contenta d'une eau gazeuse qui fit passer une salve de pilules.

Il me faisait face. Les reflets de l'âtre conféraient à son visage des éclats lucifériens. Il reposa son verre sur une tablette de son fauteuil.

— Alors, monsieur Avogaddro. À quoi bon. Je connais mon fils. C'est un couard et un tordu, mais c'est mon fils ! Et moi vivant, je ne supporterai pas qu'on lui fasse le moindre mal. Il est innocent du meurtre de votre sœur. Je le sais. Un père sent ces choses-là. Quant à cette fille au pair, cette...

Il cherchait le nom en frottant son menton.

— Stacy Chapman ! Voilà... Il n'y est strictement pour rien et on le prouvera, coûte que coûte. Quel intérêt aurait-il eu ? Quel mobile ?

Sa détermination m'effraya, mais je n'en laissais rien paraître. Une petite poussée sur la manette l'approcha de moi, dans un bruit d'auto-tamponneuse.

— Bon, soyons brefs. Je sais que vous détenez le vieux dossier. Nous aussi. Je sais également que vous recherchez Rose Cadwell. Ne niez pas. Toujours un coup d'avance, monsieur Avogaddro. C'est la clé de la survie. Elle est morte, figurez-vous. Vous perdez votre temps. Alors réfléchissez bien, avant... avant de commettre l'irréparable.

Je compris alors qu'il était informé de tous mes faits et gestes. Jusqu'à ma visite au commissariat. Il fallait que j'en informe Cliff.

Il balaya l'espace du menton.

— Vous pourriez bénéficier de tout ça. Je vous propose de récupérer l'ADN de votre fils et de votre sœur. Nous savons, vous et moi, où ils sont enterrés. Et le vôtre, bien sûr. Grâce à moi, vous vous retrouverez un jour au complet. Imaginez la joie... Sans compter que j'ai bien l'intention de vous donner une énorme somme d'argent. Dix millions. Là, maintenant, pour profiter à plein avant l'inéluctable. Alors ?

Il leva les yeux vers moi. Je crus y déceler une espèce de supplication. Aussi calmement que possible, je répliquai.

— Je croyais que Delamare et vous déteniez un témoignage important...

— C'est vrai. Mais on n'est jamais assez prudent vous savez... Les jurés... On ne sait pas de quel côté la pièce va tomber. Alors ma proposition ?

— J'ai trop de respect pour mon prochain, même dans des siècles,

pour lui imposer mon fichu caractère. Et puis, je ne mérite pas d'être payé comme un trader, sans être passé par Harvard de surcroît.

Il émit quelques gémissements, puis me fixa, menaçant. La colère racla ses cordes vocales.

— Il est fort dommage que vous le preniez ainsi... Je vous aurai prévenu. Je ne reculerai devant rien !

Il y avait un côté ville noire dans sa fin de partie pathétique. Le silence qui suivit parut devenir de plus en plus épais. J'aurais dû deviner qu'il se tramait quelque chose, lorsque son porte-flingue se pointa comme par enchantement. Alors, la certitude qu'ils n'étaient pas étrangers au cambriolage de ma maison me frappa. Ils cherchaient le dossier.

Je me levai brusquement, les sens aux aguets. Ils demeurèrent impassibles puis, d'un geste infime, Kendrick mit fin aux hostilités du moment. Mon regard toisa les deux hommes, puis je m'engageai vers la sortie.

Le cerbère tenta de s'interposer, mais Kendrick lui fit signe de me laisser partir. La porte blindée s'ouvrit dans un claquement.

J'effectuai toute la montée le dos raide. Ni balle, ni molosse. Juste l'embrasement du soleil qui plongeait son glaive dans l'océan.

Alors, la question de savoir ce que j'aurais pu devenir, avec un père pareil, m'effleura.

Dieu que l'enfer peut être beau, songeais-je en me retournant.

Au moment de démarrer, je me demandai si je n'avais pas rêvé.

J'arrivai très tôt à l'aéroport de San Francisco, puis garai la Mustang au parking. Je passai un coup de fil à Cops, lui relatai mon entretien avec Kendrick et lui recommandai d'assurer ses arrières. Malgré tout, il me précisa de ne pas m'inquiéter, qu'il était sur une piste. Nous convînmes alors de ne plus évoquer Rose Cadwell au téléphone. Puis, je répondis au message de Suzan Moore, en acceptant sa proposition de bosser autour d'un dîner à mon retour.

La sécurité renforcée avait failli me faire louper le décollage, mais le reste du vol fut sans histoire. Une lumière blanchâtre m'aveugla à l'arrivée. On frôlait les trente degrés. Je hélai un taxi Flamingo, cap sur Miami Beach, et me retournai plusieurs fois pour vérifier que personne ne me suivait.

Un air poisseux s'engouffrait au milieu du ciel pommelé. Devant mon horizon, une forêt de buildings, aux crêtes arides chauffées à blanc. Semblables aux vertèbres d'immenses colonnes, qui se découpaient en mirage, sur fond d'une marée de sel. À croire que les architectes avaient tous eu un lumbago, par ici.

Il régnait une atmosphère bon enfant, bien loin de la tension affichée dans le reste du pays.

Le contraste offert par Ocean Drive et son style Art déco fut le bienvenu. Je posai mes frusques à l'hôtel Sétai, et laissai un message à l'attention de Patricia pour lui préciser le numéro de la chambre et un horaire estimatif des retrouvailles.

Il était l'heure de déjeuner. La galerie de Peter Zergan devait probablement être fermée. Un restaurant proche proposait des calamars à la plancha, mon péché mignon. Je m'installai devant un bar lambrissé, qui suintait *Le Vieil Homme et la mer*. Aux murs, une impressionnante collection de carapaces de tortues. Des ventilateurs en forme d'hélices de bateau brassaient un air lourd, imprégné d'odeur de poisson frit.

Une fois repu, je me dirigeai vers la galerie, à l'angle de la 15th et d'Ocean Drive. Croisant ma route, des carrosseries rutilantes de voitures mythiques, témoins d'une époque où on appréciait les formes oblongues.

Un store fermait toujours la devanture. 14 heures 30. Je flânai alors aux alentours. Quelques scènes de *Scarface*, l'un de mes films fétiches, me revinrent en mémoire. En vedette, Al Pacino dans *Tony Montana*, le porte-flingue devenu roi de la pègre de la Floride. Le rôle de sa vie, comme De Niro dans *Raging Bull*, Russel Crow dans *Gladiator*, Brando dans la série du *Parrain*, McQueen dans *Bullitt*, mais j'étais prêt à en

débatte.

Le rideau métallique s'ouvrit finalement sur une vaste pièce, au calme olympien. Au sol, un parquet strié de larges planches rustiques, duquel émergeaient quatre piliers façon Eiffel, supports d'un plafond en stuc richement paré.

Une jolie fille à l'accueil me désigna Peter Zergan. Il était en contemplation devant une grande toile, probable fleuron de sa galerie de *Lafayette*.

Je me sentais fébrile. Toutes ces années à vouloir coincer Kendrick. Avec parfois le doute de mener une croisade inutile, épuisante. Voire injuste, dans mon aveuglement à serrer un type qui, après tout, avait été blanchi par la justice. Et j'étais là, à l'instinct, à prendre la vague, sans réussir à palper où elle me conduirait. Désir de revanche ? Défi à la tolérance posthume prônée par ma mère ? Manque de confiance dans ceux qui menaient la nouvelle accusation ?

Un peu de tout ça, guidé par une petite voix, qui parlait parfois à mon insu, comme cette demande de droit de visite à Saint Quentin. Et là, je venais de traverser le pays, avec l'espoir fou que ce psy – une sommité internationale aux dires de mes recherches – puisse, d'une manière ou d'une autre, se souvenir d'un détail, quarante ans après les faits, ou plus simplement, confirmer ma profonde conviction.

Je l'observais, au fur et à mesure que je m'approchais. D'emblée, il me parut sympathique. Soixante-quinze ans bien tassés, le sourire aux lèvres, les yeux rieurs du gamin émerveillé qui a trouvé une bille dans un bac à sable. Un bras replié sur la hanche, l'autre caressant une barbiche de Méphistophélès. Ses chaussures bicolores en cuir finissaient un pantalon mauve. Une cravate à pois jaunes tranchait avec la chemise fuchsia. Le béret bleu marine semblait avoir été vissé sur son crâne. Un scarabée au soleil, dévoilant le prisme de ses couleurs, loin du tout noir cher aux psychiatres auquel je m'attendais. Et puis, pas donné à tout le monde – Hell's Angels mis à part – il avait la classe avec ses bagoues.

J'étudiai la cible de son regard. De l'expressionnisme abstrait, œuvre d'un peintre qui n'y avait pas été de main morte lui aussi avec les pigments. Ça provoque toujours ce type d'effet les premières fois, même pour un initié. Après tout, l'art est le seul billet pour l'éternité.

D'énormes caisses en bois étaient éventrées sur le sol. D'une gestuelle de danseur de tango, je balayai du pied les lettres de protection en polystyrène qui jonchaient le sol.

— Bonjour, c'est moi qui vous ai appelé de San Francisco ce matin. Thelonious Avogaddro. Vous savez... le dossier Kendrick.

Il semblait dans l'évanescence, l'insaisissable et parut contrarié que je l'interrompe. Je lançai alors une phrase convenue pour faire genre, histoire de briser la glace.

— Van Gogh disait qu'il y avait plus à peindre dans les yeux d'un homme que dans une cathédrale.

Il me dévisagea, puis il reporta son attention sur la toile.

— Qu'en pensez-vous ? Ça vient d'arriver. Direct de New York.

Sa voix nerveuse s'insinuait dans des espaces temps très courts. Je pris la pose.

— Assez inspiré de Basquiat. L'artiste est jeune. J'y vois une révolte contre les méfaits d'Internet.

Il émit un petit sifflement.

— Pas mal. Si vous aviez eu un million de dollars sur vous, vous auriez fait l'affaire de votre vie. D'abord parce que je vous l'aurais laissé à moins et...

Il s'empara d'un catalogue sur l'une des caisses, et, une bonne dose de bagout aux lèvres, me montra un tableau du même genre. Je l'imaginai capable de convaincre n'importe quel critique d'art d'aller s'acheter des pinceaux.

— ... Cette toile a été vendue le double en décembre dernier.

Chaque hiver, le salon Art Basel Miami devenait la plaque tournante de l'art contemporain mondial. S'y côtoyaient professionnels et un melting pot de célébrités de la mode, du cinéma, du show-biz qui n'y connaissaient rien, mais qui tenaient à être là où « ça se passe » tout en réchauffant leurs vieux os au soleil.

— Sans façon, je suis daltonien.

Ma réplique déclencha un sourire. Je mentais à peine. Une « dyschromatopsie d'axe rouge vert » me gênait depuis ma plus tendre enfance, sans qu'elle soit réellement rédhibitoire dans ma manière d'apprécier le chatoiement de la vie. Hormis pour mon estomac, qui ne partageait pas l'idée que les cerises étaient mûres toute l'année. Mais je ne m'attardai guère sur ce point. Surtout face à un ex-psychiatre.

Il essaya alors de me jauger, par petites touches, comme un fleurettiste.

— Vous appréciez la peinture ?

— Beaucoup. Tout autant que la musique.

Je tâchai de l'amener sur mon terrain de prédilection, histoire d'attirer sa sympathie. Il me fallait ces infos sur Kendrick.

— Quel genre ?

Il caressait sa barbichette.

— Le blues. Et le jazz.

Ses yeux s'éclairèrent. Bonne pioche.

— Pas étonnant, avec votre prénom.

— Bien sûr. Pour autant, je ne me souviens pas avoir aimé une autre musique avec autant de passion. J'ai bien écouté du classique, de l'opéra. Non sans émotion. J'ai aussi eu ma période pop et west coast.

Mais, j'aime cette musique de la vie, de l'instantané, de l'oppression. Le blues et le jazz ont été une cure thérapeutique pour les Noirs.

Il me semblait que je devenais trop lourd, là, dans la transition à son ex-activité, même si c'était la vérité de l'histoire. Par chance, il saisit la balle au bond. On échangea alors de longues minutes sur l'aspect freudien du jazz, sur la névrose des musiciens noirs, qui tirait son origine de la succession de tensions dans laquelle avait été placée leur communauté.

— Le jazz est une forme de thérapie. Il ne guérit pas, mais il canalise, conclut-il. Êtes-vous musicien ?

— Il m'arrive de chanter dans un groupe, de temps à autre.

Et mes lèvres fredonnèrent un « Fly me to the moon » des familles. Zergan se mit alors à claquer des doigts, pour battre la mesure. Il mima des pas de danse, puis éclata de rire.

La glace était brisée. Il m'entraîna à l'étage au-dessus. Une pièce lumineuse, à l'espace pensé. Un bureau de cuir et de bois faisait face à un divan crème, encadré de deux fauteuils années 40, confortables. Le tissu sonore de la rue nous parvenait, étouffé.

Zergan s'approcha d'un meuble bas qui cachait un petit frigo, s'empara de deux verres à pied et d'une bouteille de chardonnay. Trois minutes après, des vagues alcoolisées d'une remarquable couleur miel nappaient les parois.

— Alors, Doc, heureux dans votre nouvelle vie ?

— Appelez-moi Peter, je vous prie. Je l'ai toujours vécue, en fait. Même si j'ai soutenu un doctorat sur les comportements criminels qui m'a valu une certaine réputation, l'influence de la peinture sur la psychiatrie ne m'avait jamais laissé indifférent. L'étude des travaux d'Ernst Kris, ceux de Freud sur Léonard de Vinci et Michel-Ange, m'a conduit à être un des cofondateurs de la société internationale de psychopathologie de l'expression. Toutes les maladies psychiques se retrouvent chez Van Gogh, Munch, Géricault, Goya... Devenir galeriste était dans la logique. Même si les plus fous se cachent chez mes acheteurs ! Et puis, ça me permet de voyager, de prendre du bon temps. Je pars d'ailleurs après-demain à Paris.

Comme un être dont on dit qu'il a connu l'enchantement, il eut un sourire amusé, et ajouta.

— Mais, dites-moi, pourquoi vous intéressez-vous autant à ce Kendrick ?

Le ton était celui d'un homme bien disposé.

— Comme je vous le mentionnais au téléphone, je suis détective. Je suis à la recherche d'éléments. Il se pourrait qu'il y ait un lien entre deux affaires. Deux meurtres similaires, à plus de quarante ans d'écart. Qui me touchent... disons... de très près.

— Quelles sont les victimes ?

— Deux femmes. Poignardées. La première, deux ans après que vous ayez vu Kendrick.

Il m'observa un long moment. Non pas pour peser le pour ou le contre, mais plutôt pour tenter de comprendre d'où lui venait cette forme de bienveillance qu'il manifestait à mon égard.

— Les règles de déontologie appellent des exceptions. Du reste, je ne suis plus en activité. Et ces idiots du conseil de l'Ordre n'avaient qu'à m'acheter des toiles !

Il fit pivoter son fauteuil, puis s'empara d'un épais dossier posé sur le rebord d'une bibliothèque aux belles reliures, dont il détortilla la lanière de cuir qui le cintrait.

— Attendez... je l'avais retrouvé après votre appel... voyons voir...

Il déplaçait des documents.

— Voilà mon compte rendu de l'époque. Vous avez de la chance, je n'étais pas obligé d'en rédiger un. Mais, même après tout ce temps – et Dieu sait si j'ai vu passer des drôles de types – je me souviens que j'en avais ressenti le besoin. Tellement j'avais été frappé par la perversion sous-jacente de l'individu. Il était juste venu pour un certificat à la demande d'un juge, mais n'a pas pu s'empêcher de faire le malin, et de me raconter une partie de sa vie. C'est rare qu'un patient me fasse peur et me mette aussi mal à l'aise.

Je m'emparai des trois feuillets et me concentraï. Rapidement, des termes abscons entravèrent le bon déroulement de ma lecture : *« Efflorescences passionnelles », « ambivalence autour des figures féminines », « défenses (pseudo ?) obsessionnelles », « Toute-puissance mégalomane dans laquelle les consommations de produits ont leur importance (Vient ce jour en ayant fumé du THC cf conjonctives) », « Cherche un partenaire à sa hauteur (non merci !!) », « Très souvent projectif et interprétatif mais sans revendication sthénique », « Droit de tuer avec son père », « Psychopathologie aigüe de perversité narcissique chez les parents (conflits permanents) ».*

Zergan dut s'apercevoir de ma gêne, car il se lança dans une explication vulgarisante.

— J'ai relu mes notes, après votre appel. Kendrick était un animal à sang froid. D'une froideur maîtrisée. Mais avec une bonne dose de séduction, dans la voix et le regard. Le genre à essayer de devenir tout de suite copain, à décocher des petits sourires complices, à se pencher vers l'avant pour marquer l'intérêt qu'il vous porte, à citer des poètes. Il avait attaqué d'entrée en m'affirmant qu'il aimait la psychiatrie.

— Sous entendu, nous sommes sur un pied d'égalité.

— Exactement ! Il était très attaché à cette notion de surpuissance, d'être au-dessus des autres. Il était totalement mégalomane, en ce sens. Mégalo, car parcours raté et incapable de se l'avouer. Le tempérament à rechercher des situations qui lui confèrent une maîtrise

sur l'autre. C'est un psychorigide, qui ne revient pas sur ces certitudes.

Il avala une gorgée de vin. J'y voyais un peu plus clair, mais rien n'indiquait qu'il ait pu être un criminel. J'essayai d'orienter Zergan.

— Vous évoquez son ambivalence autour des figures féminines.

Il se frotta les mains, comme s'il était heureux d'aborder ce point. Selon lui, c'était le point clé : Kendrick idéalisait les femmes tout en les rejetant. Elles semblaient trop propres et trop sales à la fois. Il y avait une violence terrible lorsqu'il en parlait, exacerbée par une jalousie malade, qui suggérait une homosexualité latente refoulée. Zergan affirmait que sa mère avait fortement contribué à tout ça.

— À l'entendre, elle avait tout d'une perverse narcissique. Du reste, il bégayait quand il l'évoquait. Elle l'a utilisé à ses propres fins, ne cessant de le dénigrer, de l'humilier, de rejeter ses angoisses sur lui. Le traitant de sous-homme. Et ce, depuis sa plus tendre enfance. Plusieurs fois elle est venue le chercher en pleine nuit, lui disant qu'elle devait partir, divorcer, à cause de la violence du père, que sa naissance aurait été au cœur des conflits permanents qui gangrenaient le couple. Je crois qu'elle le traitait comme un objet. Elle lui faisait prendre des bains glacés, enfin... toutes sortes de sévices.

Sans pour autant le dédouaner, il y avait de quoi devenir fou avec des parents pareils. Comprendre si Zergan savait de quoi elle était morte vint sur le tapis.

— Ah, j'ignorais qu'elle n'était plus de ce monde. Je vous rappelle que je n'ai vu Kendrick qu'une seule fois.

Je me mordis les lèvres, puis évoquai les orgies sexuelles, partagées avec ma sœur, sans évoquer le lien de parenté.

— Mais c'est tout à fait ça ! Il avait été à bonne école. Il pouvait ressentir une grande jouissance à faire souffrir. Avec un fort sentiment d'impunité. Je crois me souvenir que son père était un type tout-puissant, qui le sortait à chaque fois des situations délicates où il se mettait.

— Exact. Il est toujours en vie.

— Le grand classique. La figure du père autoritaire, qui punit son fils avec des colères froides. C'est très destructeur. Quand on frappe, c'est qu'on aime, vous comprenez ? Là, rien. C'est ce que j'ai voulu évoquer dans mes notes, avec ce « droit de tuer ». Il me semble me rappeler qu'il menait son fils à des chasses au chevreuil. Ce « droit de tuer » était leur seul moment de complicité. Et il lui imposait de regarder l'animal agoniser lentement.

— Personne n'est venu vous demander d'apporter votre expertise ?

— Non. De toute manière, cela n'aurait pas changé grand-chose. Vous savez à cette époque, nous, les pys, étions souvent attaqués par les avocats adverses. Alors, on remettait des rapports plutôt... neutres. Nous n'avions pas la confiance de la population. Des serial killers

comme Kemper et Mullin, considérés comme sains d'esprit par des hôpitaux psychiatriques, ont été reconnus coupables d'une vingtaine de meurtres. Mais bon, autre temps, autres mœurs. Je vous écrirai un témoignage.

Je fis mine de trinquer pour le remercier et, pour une raison inexpliquée, l'image de Suzan Moore traversa mes pensées. Il fallait que je l'informe de l'importance de ce type de psy, en sus des profilers usuellement consultés dans les crimes en série.

— Mais, dites-moi, enchaîna-t-il. Elle ne vous est pas étrangère, cette victime.

Il se précipita dans ma gêne.

— C'était votre petite amie ? Non, je suis idiot, vous étiez trop jeune... C'était... Ah, c'était votre sœur, n'est-ce pas ? Pourquoi ne pas me l'avoir dit tout de suite ?

Je ne répondis pas. C'était difficile de lui faire comprendre que je ne souhaitais pas utiliser sa mémoire pour l'attendrir, lui arracher son sentiment profond. De toute façon, la lassitude sur mon visage sembla largement explicite, puisqu'il n'insista pas.

— Elle sortait avec lui au moment du drame, avouai-je du bout des lèvres.

— Vous m'avez dit qu'elle avait été poignardée.

— Quatre coups de couteau. Regardez cette photo.

Il l'examina attentivement.

— Hum, parfaitement disposés en croix... Ça sent une grande maîtrise.

Les clichés passaient entre ses mains.

— Et la deuxième victime ?

— C'est aussi un coup de couteau dans la poitrine. Un Miyabi. Une marque japonaise. Il était apparemment encore drogué.

Il se leva, resservit les verres à un niveau convenable, puis s'approcha de la fenêtre. Le regard perdu dans les reflets qui transperçaient le vin, il semblait chercher l'inspiration.

Puis il se retourna, l'air grave.

— Vous voudriez donc savoir si ce Kendrick pourrait être l'auteur de ces meurtres...

En même temps que la gorgée alcoolisée, son verdict me plomba l'estomac.

— Oui, sans aucun doute. Kendrick est un assassin en puissance ! Et avec ce que je vais vous écrire, je ne donne pas cher de sa peau.

Une serviette de l'hôtel autour des reins, je me reposai sur un matelas confortable. Juste au bord de l'une des trois piscines du Sétai, disposées de façon contiguë, et de températures d'eau différentes. Il fallait que je me remette de notre après-midi d'amour. À peine la

porte de la chambre franchie, Patricia et moi nous étions retrouvés sur le lit, à nous enlever nos vêtements comme des collégiens impatients.

Notre week-end improvisé s'annonçait sous les meilleurs auspices. Patricia parcourait le bassin de son crawl élégant. Dans son sillage, un vent tiède qui se fauflait entre les palmiers lissait les vaguelettes. Elle s'extirpa de la piscine, sécha sa longue chevelure brune, puis vint s'allonger à mes côtés.

— Ça va, ma princesse ?

Un sourire en coin qui se transforma en mimique amusée.

— C'est ridicule, mais j'adore quand tu m'appelles comme ça...

Puis elle joua avec son iPod.

— Tiens, Thelonious, écoute ça.

Elle me tendit ses écouteurs. Le jazz était mon mur porteur, et j'étais réticent à découvrir d'autres univers. Non pas que je les estimais moindres, mais j'avais encore tant à apprendre de ma musique fétiche.

— C'est quoi ?

— Écoute ! Tu verras.

Une voix incroyable, sensuelle, à la tessiture rauque, le sismographe d'une vie de douleurs. Entre Sarah Vaughan et Ella Fitzgerald.

— Qui est-ce ?

— Amy Winehouse.

Elle me fit écouter sa playlist, avec une remarque amusée et plutôt juste, selon laquelle j'étais un dinosaure du jazz qui ferait mieux de découvrir d'autres pâturages.

Nous sortîmes dîner sur Ocean Drive à la Marea pour son risotto de première, aux gambas. Puis nous décidâmes de prolonger ces instants complices. On enchaîna alors les mojitos de bar en bar, et les fous rires. J'aimais le suave de ses lèvres brillantes de rhum, la douceur de sa peau. La voir à mes côtés, sentir sa « verticalité », la manière bien à elle d'être ancrée dans la vie, malgré sa démarche dégingandée qui lui donnait une allure folle. La sérénité qu'elle dégageait, et sa croyance en un avenir dans lequel elle souhaitait mordre à pleines dents.

Nous gagnâmes la plage. Assis côte à côte, à nous laisser envahir par le souffle de l'océan qui, tel les naseaux d'un animal, répandait un air salé, chaud et protecteur. Elle posa sa tête sur mon épaule. Pour une des toutes premières fois, je la sentais profiter pleinement de l'instant, elle qui avait plutôt tendance à se projeter dans un lointain futur. Ses cheveux vinrent me caresser le cou. Je me sentis alors comme un récif – jusque-là échoué – que de douces gorgones ramenaient à la surface.

— Thelonious, où en es-tu de ton enquête ?

— J'avance. Lentement, mais sûrement. Je sens que je tiens le bon bout. Ce sera bientôt fini, avançai-je, sans réelle certitude.

— Tu sais, cette histoire de vivre ensemble...

Patricia abordait le sujet de nos rares dissensions. J'avais besoin

d'espace, de me sentir libre, lui avais-je plusieurs fois expliqué. Le manège de ma vie, où les chevaux ressemblent à des dragons, les voitures sont sirènes hurlantes et la queue du Mickey est souvent ensanglantée, prenait trop d'espace.

— On peut remettre l'idée à plus tard, enchaîna-t-elle. Même si ça m'est difficile à accepter. Vivons comme ça, à nous voir deux-trois fois par semaine. J'ai compris ton besoin de faire le tri dans tout ce qui t'est arrivé. Mais il y a une chose que...

Elle balaya sa chevelure. Je n'ignorais pas qu'en me faisant cette concession, elle serait encore plus exigeante. Une tension soudaine s'empara d'elle.

— Ce... C'est cet espèce de détachement que tu montres. Sur nous, sur la mort. Je... je ne sais pas, quoi, mais ton père vient de disparaître et tu...

Elle cherchait ses mots.

— Je ne semble pas si affecté que ça, coupai-je. C'est ce que tu veux dire ?

Elle hocha la tête, comme gênée.

— Comment te dire, Princesse... Depuis mon jeune âge mon parcours est jonché de cadavres. Des rebus de la société à qui j'ai offert leurs derniers billets. Mais surtout des proches. Un paquet de proches. Alors je fais comme si. J'avance, l'échine courbée, sans me retourner. À vivre au jour le jour, en essayant de ne pas trop m'attacher, tant les ruptures sont brutales à chaque fois. Ce qui m'intéresse avant tout, c'est de vivre pleinement l'instant. Nous sommes là, tous les deux, en amoureux, dans un cadre idyllique... On verra bien ce qui se passera plus tard non ?

Une poignée de sable s'égraina entre mes doigts. Les mots vinrent tout seuls.

— J'avais des rapports formidables avec mon père. Il m'a inculqué un tas de valeurs. Il m'a surtout élevé dans une pensée animiste ramenée d'un voyage en Afrique. Ça l'avait profondément marqué, prendre la mort comme elle vient, sans regret. Limite se réjouir pour le défunt qui s'en va vers un monde meilleur. Et regarder devant.

— Mais c'est le contraire de ce que tu as dit juste avant, s'agaça-t-elle ! J'ai l'impression que tu vis avec tes cadavres plus qu'avec moi. Regarde, tu es là, à t'échiner à faire revivre une vieille histoire de quarante ans. Tu ne crois pas qu'il serait grand temps de lâcher prise ?

Elle se leva brusquement, tendue, et fit quelques pas vers la plage. Je demeurai là, hésitant.

Devant son mutisme, je me décidai à la rejoindre. L'envie de lui préciser que j'étais aussi bien avec elle que tout seul – un sacré compliment de ma part – me traversa l'esprit, mais il n'était pas certain que ce fût la formule qu'elle attendait.

— Je te donne pas tort, lui soufflai-je en la prenant dans mes bras. Mais, là, il s'agit de ma sœur, de quarante ans de souffrances. Je vais réfléchir à ce que tu m'as dit, car je n'ai pas envie de tout gâcher. Je ne me suis jamais senti aussi bien qu'en ce moment. Quand tu es là. Accorde-moi encore un peu de temps. Il faut que j'aille au bout de cette enquête, que je referme enfin tous ces cercueils. Après je me sentirai mieux. Libre.

Elle sembla se détendre, puis se retourna.

— Ok. Mais ne tire pas trop sur la corde, Thelonious. Elle est plus fragile qu'elle n'y paraît.

Nous nous réinstallâmes sur le sable. Le silence qui suivit fut incantatoire, rythmé par le bruit du ressac, et bientôt par nos baisers.

Nous regagnâmes l'hôtel aux alentours de 2 heures du matin.

Une fois dans l'ascenseur, Patricia, joliment débraillée, ses sandalettes à la main, plongea ses magnifiques yeux en amande dans les miens. Elle allait me dire quelque chose, mais se ravisa, puis s'approcha de mon oreille.

— Tu en as des cicatrices, Thelonious, a-t-elle murmuré en glissant un doigt sur ma joue râpeuse. Mais je dois reconnaître que j'aime bien les types avec des cicatrices. Et ça faisait longtemps que je n'avais pas ressenti ça.

Je ne m'y attendais pas du tout. J'ignorais si elle attendait une réponse, mais je me surpris à en chercher une, au fond de mon cœur.

Et comme chaque fois qu'il m'était donné de plonger dans le nirvana, un grain de sable survint.

Mon téléphone sonna la fin de la récré.

Brutalement.

Je me souvenais des foyers que je provoquais dans le fond du jardin. Planqué derrière un muret, pour éviter les remontrances des parents. À faire griller une poignée d'allumettes sous les feuilles mortes, les brindilles et lichens. À m'extasier devant les premiers craquements, l'incandescence, et la poussée des sèves qui éclataient en bulles verdâtres. À m'exploser les poumons à force de les attiser. À apprendre qu'il fallait une certaine entropie, une concentration minimum de bois, pour que le feu parte enfin.

Ébahi par la sorcellerie, le sentiment primitif de la maîtrise de ce pouvoir. Amusé par la débandade d'insectes qui ne comprenaient pas. Les yeux, le nez, la gorge irrités et brûlés par les odeurs âcres, vivifiantes, qui infiltraient aussi mes poumons.

Les brasiers de mon enfance.

C'est ce qui me vint en premier à l'esprit, tandis que ma Mustang approchait de la colonne de fumée noire, qui s'échappait de la maison de mon père. Le vrombissement de l'hélicoptère de la chaîne locale KBHK qui tournoyait tel un vautour, me parvenait, étouffé.

Je me garai n'importe comment, à proximité du périmètre de sécurité. Je bousculai la bande de badauds amassés et franchis le cordon de police, les jambes flageolantes. Les événements me parvinrent au ralenti, tant mon cerveau refusait ce spectacle de désolation.

De la villa ne restaient que des éléments épars, carbonisés. Comme soufflée par un dragon dopé au kérosène. Tous les bardeaux et les façades s'étaient consumés. Les poutres noircies de la charpente, stable statufié en vestige inutile, présentaient l'allure craquelée caractéristique d'une peau de crocodile. La majeure partie du toit en tuiles de cèdre était en lambeau. Les baies vitrées avaient explosé, ne laissant au bord que des lézardes sur les débris de verre, recouverts de graisse. La cheminée centrale en pierres, enduites de suie épaisse, et quelques chambranles qui tenaient tant bien que mal des linteaux de fenêtres calcinées, se dressaient, fantomatiques. Au sol, une couche de cendres et de charbon était imbibée de flotte imprégnée de l'âtre puant. D'épaisses colonnes bleutées s'échappaient encore en plusieurs endroits.

Mes pas s'approchèrent de quelques mètres, sur un sol brûlant. Des éclats de voix me donnaient des ordres, incompréhensibles. Une dizaine de pompiers en combinaison, casqués, masque sur le visage, s'affairaient, certains munis de haches.

Agrégé par un vent tourbillonnant, un panache de scories vint

m'envelopper de ses miasmes, provoquant une violente quinte de toux. Il faisait très chaud. Une mélasse malodorante dégoulinait sur mon front, dans mon dos. Mes yeux pleuraient et je suffoquais. Je soulevai mon tee-shirt, puis le plaçai devant ma bouche et mon nez. Une nausée violente me gagna alors et je rendis mes tripes.

Je m'essuyai d'un revers de manche, et reportai mon attention sur la brigade. Trois de leurs camions rouge et blanc, sirènes hurlantes, éteignaient de leurs lances les derniers foyers.

Je titubai et m'appuyai à un poteau encore brûlant. Je retirai aussitôt ma main gauche en hurlant. Celui qui semblait être le chef se précipita vers moi. Les yeux cernés, le visage gris barré d'une moustache, coiffé de son casque « firefighter » et de sa frontale. Il m'enveloppa d'une veste ignifuge, me fit reculer et passa alors un bras sur mon épaule, compatissant.

— Y avait-il quelqu'un dans la maison ?

KO debout, je compris à peine ce qu'il me demandait.

— Monsieur, y avait-il quelqu'un dans la maison ? hurla-t-il.

Ma tête se secoua de gauche à droite, et j'eus un geste las.

— Il est déjà incinéré. Ailleurs.

— Quoi ? Qui est incinéré ? Pouvez-vous répéter ? Monsieur ?
MONSIEUR !!

Je revins à moi peu après, la bouche pâteuse. Le large marchepied d'un des camions me servait de fauteuil. De ma main valide, je tentai d'enlever de mon visage la couche de suie. L'autre, cernée d'une gaze, me lançait affreusement.

Le chef des pompiers me tendit un gobelet.

— Tenez, buvez ça. Ce sont des vertiges assez fréquents en la circonstance. Rien de grave pour votre paume. Juste une brûlure au premier degré.

La gorgée alcoolisée me râpa la glotte et coula en cataplasme salvateur.

— On a le contrôle depuis ce matin. On vient de circonvier les derniers foyers. Aucune maison du voisinage n'est touchée.

Ses informations cheminaient dans la brume de mon cerveau, désordonnées.

— Mais que, que... Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Un voisin nous a prévenus. Le feu a démarré hier, vers minuit. Nous étions sur les lieux sept minutes après, mais il y avait des départs d'incendie partout. On n'a rien pu faire. Tout s'est embrasé d'un coup. On a lutté toute la nuit.

Forcément l'œuvre de Kendrick et de ses salopards, qui avaient une première fois mis à sac la maison pour dérober les preuves. Ils m'avaient certainement espionné jusqu'à mon départ pour Miami,

puis, sans s'embarrasser de fioritures, avaient entrepris de m'intimider et de réduire le dossier à l'état de cendres. La question de Queenan sur les documents, en présence de Clinton et Flanagan, me revint en mémoire. Je leur avais répondu qu'ils étaient cachés à la maison.

Il y avait une taupe dans leur entourage, ce n'était pas possible autrement.

Une envie de meurtre me saisit. La colère en oxygène. Ils avaient touché à mes souvenirs bénis, réduit à néant les efforts de mes parents qui s'étaient évertués à bâtir et choyer ce havre de paix. Il me fallait fuir l'endroit au plus vite, et les aligner. Un par un. Leur ouvrir le ventre et faire rôtir leurs tripes sur les braises encore fumantes.

Les explications du chef pompier me parvinrent alors, par bribes, en échos lointains : « Quatre foyers, attisés par les fenêtres ouvertes, et des trous faits sciemment dans la toiture pour créer des appels d'air. » « Il y a eu des accélérateurs. » « Odeur d'essence tenace. » « Des coulures sont tombées entre les solives du parquet. » « Départ aussi dans la penderie. » « Il fallait que ça brûle très vite. Ils ont fait des mèches avec les draps. Et dans le garage, près des bidons. » « Impossible pour nous de l'arrêter. »

— Monsieur Avogaddro ?

Je levai la tête. Face à moi, un homme brun, de corpulence moyenne, les yeux cerclés de lunettes rondes en écaille, habillé d'une veste en cuir noir, d'un pantalon de velours beige et chaussé de solides Ridgway. Probablement l'enquêteur de la société d'assurances, déjà sur place comme il se devait en pareil cas.

Il posa à ses pieds une sacoche de cuir épais, fermée de deux languettes de cuir, puis me tendit une main que j'acceptais.

— Vous avez appelé la compagnie hier soir.

Mon coup de fil, depuis le Sétai, juste après avoir été prévenu par la police, me revint en mémoire. Peu avant, Paul Kerkorian m'avait transmis les coordonnées de l'assureur de mon père. Il semblait sincèrement touché de ce qui s'était passé, et, choqué, il insista pour que je vienne discuter un jour avec lui.

L'expert s'isola avec le chef pompier. La suite des événements ne m'était pas inconnue. Selon la procédure standard, il commencerait par les abords, puis concentriquement de l'extérieur vers l'intérieur. Puis, il se focaliserait aux endroits les plus brûlés, ceux où en toute logique les feux avaient pris.

Photos, croquis, relevés, réactions à chaud sur un dictaphone, échantillons, viendraient remplir sa mallette. Il attendrait ensuite le procès-verbal du policier responsable des enquêtes incendies dans le district, avant d'évaluer le montant de l'indemnisation.

Je demeurai là, hagard. Mon cerveau tâcha de me ramener au présent, mais tout ce qui me vint, c'était d'interpeller mon père.

Quelle idée, papa, d'avoir construit en planches, et non pas en briques ou en ciment. Il me serait dit, bien plus tard, que le bois était utilisé pour ses vertus antisismiques et pour sa faible conductivité au feu.

L'expert revint, s'accroupit près de sa sacoche, puis me tendit un dossier jaune.

— Je suis navré, mais vous allez devoir me remplir ça.

Le « ça » comportait plusieurs feuillets, dont un pour l'inventaire descriptif des biens mobiliers.

— Vous êtes bien couvert. Vous disposez d'une franchise pour racheter des vêtements, payer un hôtel décent, de quoi vous nourrir. Voici ma carte, je vous propose de passer au bureau demain, pour régulariser, si vous vous sentez en forme.

Je l'entendais à peine. Mon attention restait concentrée sur le trop-plein d'émotions. Il fallait qu'elles ne débordent pas, qu'elles restent dans leur lit. Les canaliser. Thel, garde la tête froide. IL LE FAUT !

— Il n'y a aucun doute sur l'origine criminelle, continua-t-il, mécanique. Si j'exclus un dément et un pyromane, quelqu'un pourrait-il vous en vouloir ?

— Un bon millier d'individus, soufflai-je.

Je me levai, fis quelques pas, puis allumai une cigarette à l'extrémité d'un morceau de bois rougeâtre qui se consumait sur le gazon. Une quinte de toux épouvantable me secoua. J'hésitai à appeler Patricia. Surtout, ne pas l'affoler. J'envoyais alors un texto à Cliff afin qu'il fasse très attention.

C'est alors que Dereck Clinton me rejoignit, accompagné du responsable enquête incendie. Il colla un mouchoir sur sa bouche.

— Quel merdier ! On peut dire que tu les collectionnes. Dieu soit loué, t'étais pas dedans, à ce qu'on dirait.

Le Boss avait le chic pour se pointer quand j'étais en rogne.

— Non, je suis noctambule...

— Putain, Thel, il ne reste plus rien ! S'il y avait eu un cratère, on aurait pu penser à une bombe. Tous tes meubles, souvenirs, papiers, photos, pffftt !

Je me frappai le front avec l'index.

— T'inquiète pas. Tout est là. Gravé. Et personne ne me l'enlèvera.

— Enfin... C'est pas de bol pour le dossier. On vient juste de recevoir la permission de Saint Quentin pour tes visites. Queenan ne voudra plus de ton accord. Fin de la partie, conclut-il, presque satisfait.

La fumée d'une nouvelle cigarette lui envahit le visage.

— Demain. À ton bureau. 15 heures.

— Quoi, demain ?

— L'échange des dossiers.

Un air de surprise barra son visage. Je m'éloignai alors vers la

Mustang.

— Il... Il n'a pas brûlé ? s'exclama-t-il, franchement étonné.

Deux petits coups de poing firent résonner le coffre.

— Il est là. Au chaud.

Il ne goûta pas le jeu de mots. Je mis le contact, enclenchai la marche arrière, puis je m'éloignai.

Sans un regard dans le rétroviseur.

Même pas pour voir les fanaux des sirènes tournoyer, dans un ciel qui revêtait la teinte mordorée d'un Turner.

Suzan habitait dans un petit immeuble cosy, derrière le quartier gay.

J'eus un choc à l'ouverture de la porte. Juchée sur des talons hauts, elle arborait une jupe très courte à motifs qui mettaient en valeur une cambrure telle qu'on aurait pu y poser son plateau du petit déjeuner. Le reste était raccord, dans le genre sexy de bon goût, sous la forme d'un caraco argenté qui laissait clairement voir qu'elle ne portait rien en dessous.

Elle poussa une exclamation devant mon air défait et ma main bandée.

— Que t'arrive-t-il ?

Elle s'approcha et me renifla.

— J'ai mangé trop de chips goût barbecue. Non, sérieusement, on a fait cramer ma baraque.

— Quoi ?

Je lui fis un résumé de la situation.

— J'ai failli annuler notre dîner, mais bon. Je te l'avais promis. Et à vrai dire, je ne savais pas où aller.

Elle m'indiqua la salle de bains, où je tâchai de me reconstruire un visage avenant, dénué de suie.

Ses yeux pétillaient. Elle me fit visiter son studio, décoré de meubles en bambou, et je fis mine de ne pas remarquer les miroirs qui cernaient son lit.

Puis elle me proposa de m'asseoir sur un canapé confortable. Elle me servit alors un verre d'une bouteille de champagne qu'elle avait bien entamée. La gorgée fraîche et alcoolisée me régénéra.

Sur l'écran de sa TV, un journaliste de CNN, basé au Caire, confirmait de sources sûres l'hypothèse d'un attentat du vol Atlantic.

Je recentrai la rencontre sur un strict point de vue professionnel, bien que cela m'eût fait mal de m'avouer les titillements qui me parcouraient.

— As-tu obtenu ce que tu voulais de Flanagan ?

Elle ricana.

— Non, tu avais raison. Ce type est un vrai connard. Il a refusé de

me recevoir. Je lui ai pourtant expliqué que c'était une enquête fédérale, que j'avais tous les pouvoirs... J'ai fait intervenir ma hiérarchie, histoire de lui mettre un coup de massue.

Elle se resservit généreusement et se mit à jouer de ses doigts fins autour de sa coupe.

— Mais dis-moi, Thel, tu ne m'as pas expliqué pourquoi tu étais dans les parages...

Sa voix se faisait de plus en plus rauque, une voix qui partait du sexe.

— C'est une longue histoire, Suzan. Qui a justifié ma mutation à Big Apple. Ma sœur a été assassinée quand j'avais quinze ans.

— Oui, je m'en souviens maintenant. C'était un bruit qui circulait.

— Je connais le coupable. Un pauvre mec, un drogué. Le type avec qui elle s'était mariée. Il l'a massacrée de quatre coups de couteau. Et il vient de commettre un crime similaire. Une autre femme. Demain je vais lui faire cracher le morceau.

— Le serial killer que je recherche a aussi des femmes à son actif.

Je balayai sa remarque de ma main bandée, tandis que de l'autre je faisais glisser des bulles pétillantes dans ma glotte.

— Rien à voir. Mon meurtrier connaît ses victimes et a vécu avec elles. Il a assassiné ma sœur, et quarante ans plus tard il remet ça avec la fille au pair de sa compagne, une riche productrice de cinéma. Et il a volé son fric lorsqu'il a appris que c'était une des victimes du crash d'Atlantic.

— Effectivement... Quel enfoiré ! Je suis navrée pour ta sœur.

Elle me frôla l'épaule. D'un effort surhumain, je soufflai.

— Bon, on les bosse tes dossiers ?

Elle se leva en accentuant son déhanchement, puis revint avec un épais carton qu'elle déposa sur la table basse.

— Voilà, tout est là.

Il y en avait pour des heures à tout éplucher.

— Heu... Tu veux bien me faire un résumé ?

— Ça t'intéresse vraiment ? Tu ne crois pas que tu aurais besoin de réconfort ? Après tout ce qui t'est arrivé... Tu peux rester dormir là ce soir.

Elle prit d'autorité ma flûte des mains et la reposa sur la table basse.

— On a tout le temps, Thel, susurra-t-elle. Je pense surtout que tu as besoin de douceur.

Sa main plongea d'autorité vers mon entrecuisses, tandis qu'elle fourrait sa langue dans ma bouche avec fougue. J'hésitais, entre lutte et abandon. Ses doigts fins se firent de plus en plus experts, dégrafant avec célérité les boutons de mon jean. Elle laissa glisser sa tête le long de mon torse, dans l'idée d'une caresse plus précise. Je pouvais sentir ses seins lourds contre moi. Je me concentrai sur l'image de Patricia,

et, même si par le bon vouloir d'un président, le sexe oral ne constituait pas une tromperie, je ne pouvais lui faire ça.

Je l'interrompis dans sa tentative.

— Suzan, arrête, je t'en prie, trouvais-je la force de lui dire.

La déception balaya son visage. Avant qu'elle ne réplique, je tentai de désamorcer la situation.

— ... C'est pas contre toi. Je... J'ai une femme dans ma vie.

Elle réajusta prestement les fines lanières de son caraco qui avaient glissé le long de ses membres fins, et reprit un masque de fierté.

Je me levai, puis je la pris dans mes bras avant de quitter le studio à grandes enjambées.

Me vint à l'esprit qu'une bonne gueule de bois rendrait mes tâches du lendemain plus faciles à accomplir.

Il y avait toujours le même groupe chez Yoshi's. Il me sembla cette fois qu'il jouait mieux. Ainsi va le jazz, la musique de l'instantané. Il y a des jours avec le groove, et des jours sans. Le paradoxe veut que le jazz se produise en direct. Mais le désir de séduire appelle la facilité, et les plages les plus belles sont gravées en studio.

Je me retrouvai à côté d'un barfly assez sympa. Un blond au cuir épais, sur lequel devaient bien se fracasser deux lames de rasoirs par jour. Le genre à discuter avec tout le monde et surtout avec le verre. Les yeux gris et la peau burinée. Ancien explorateur de fonds marins, il exhibait une méchante morsure de requin au bras. Et quinze victoires, deux défaites pour un nul en amateur, catégorie Welter.

Il buvait tellement vite qu'il essayait les verres. Il s'effondra à quatre cents degrés cumulés de bourbon. Je poussai jusqu'à quatre cent cinquante. Chacun son apnée, et puis, j'étais la puissance invitante.

Mon cheval d'acier me reconduisit vers un motel que m'avait conseillé le serveur. L'impression, palpable, d'avoir pris la bonne décision me rasséra au moment où, mort de fatigue et d'accumulation de stress, mes paupières s'emplirent de nouveau de charbon.

In fine, la nuit n'avait pas été de tout repos. À ruminer ma vengeance, dans un motel sans charme, du côté de la baie. Le dossier sous le lit, la chaise coincée contre la porte, mon Colt 45 à portée de main. Je n'avais fermé l'œil que par à coups. À ce qu'on disait, seuls la mort, la folie et l'orgasme faisaient perdre son identité. Il fallait y ajouter la disparition brutale de plus de cinquante ans de souvenirs.

Les images du brasier et, avec, des envies de meurtre, revinrent à la surface, prégnantes. Je les jugulai. Mon heure viendrait.

Dehors, la brume de mer se dissipait. Le ciel semblait avoir été peint par le même aquarelliste que la veille. J'eus un échange avec Cliff, et le remerciai de sa proposition de venir me protéger que je déclinai.

Puis je joignis Patricia, et lui relatai ce qu'il m'était arrivé. Elle poussa un cri d'effroi.

— Thelonious, arrête cette enquête. Ne vois-tu pas qu'ils vont avoir ta peau ? Tu... Tu veux finir com...

— Non... Je ne finirai pas comme Laura. Je tiens le bon bout. C'est pour ça qu'ils cherchent à effacer toutes traces compromettantes.

Elle me supplia presque.

— Le père Kendrick n'a plus rien à perdre. Il ira jusqu'au bout. À son âge, il s'en moque d'être jugé. Tu ne peux pas lutter seul contre cette armée. Abandonne. Personne ne t'en voudra pour ça. C'est ridicule de jouer au héros.

— Je t'assure que ça va aller, Princesse. Je suis protégé. Tu te souviens de Cliff Cops, dont je t'ai parlé... et j'ai toujours mon 45 sur moi.

Je changeai alors de sujet, et lui demandai des nouvelles de son boulot. Elle finit par me lâcher que l'une de ses dernières réalisations serait mise bientôt en exergue dans un magazine très en vogue. Avant de raccrocher, je lui promis de lui donner quotidiennement de mes nouvelles.

Ricky Tonnot eut la riche idée d'appeler au moment du petit déjeuner. Il avait lu dans la presse locale un condensé de mes malheurs, et il me proposait de venir loger chez ses parents, qui s'étaient absentés une quinzaine de jours.

Je m'arrêtai en route dans un centre commercial, pour prendre quelques effets essentiels, acheter de la pommade pour ma main et boire un café. J'utilisai ensuite quelques ficelles classiques pour rompre une filature, mais personne ne semblait être à mes trousses.

La maison des Tonnot se situait à Berkeley, près de Fairview Park. Une bâtisse de type mexicain, avec son toit de tuiles et ses murs ocre

en béton peint, incrustés d'émaux et de mosaïques. De grandes baies vitrées reflétaient un jardin luxuriant. Les piliers du porche d'entrée, en bois rouge, servaient de tuteurs à des rosiers grimpants.

Ricky vint m'accueillir. Cabossé de partout, voilà l'impression qu'il me donnait. Par chance, son enquête le contraignait lui aussi à rester quelques jours dans les parages. Il me montra la chambre d'amis, spacieuse et claire, dans laquelle je cachai le dossier sous une pile de linge.

Nous allâmes déjeuner à proximité, dans un restaurant qui aurait bien eu besoin de la visite de Gordon Ramsay, tant la nourriture et le service étaient affligeants.

Ricky posa ses yeux cernés de fatigue sur moi.

— Tu t'en sors ?

— J'allais te demander la même chose...

Il essuya ses mains maculées de graisse de travers de porc sur sa serviette.

— La pression est dingue. Cette chute, filmée en direct... Tout le monde me tombe dessus pour avoir les conclusions. Sénateurs, ministère des Affaires étrangères, Mossad...

Il consulta l'état de ses doigts et sembla peu satisfait du résultat.

— Ils ont décollé tranquilles à 10 h 07 de la piste 28, face à l'ouest, au 280. Un vent fort, de droite.

— C'est la route classique ?

— Oui. Pour aller en Europe. Et le passage sur le Golden Gate est féérique. L'avion est encore assez bas. Enfin, j'ai compilé toutes les submissions des parties et j'ai quasiment fini le Blue Book.

Le résultat de la préenquête, en jargon aéronautique. Au fur et à mesure de sa récupération, la carcasse de l'avion était reconstituée dans un hangar, sur le port. Cela prendrait des mois, voire des années.

— Je le publie après-demain sur tous les réseaux. Tous les experts vont se jeter dessus pour le critiquer et tirer la couverture à eux.

— Cette histoire de défaut de sonde qui aurait affiché une vitesse erronée ?

J'avais lancé ça au hasard, sachant qu'il était tenu au secret. Fallait croire que j'inspirais confiance. Il emplît ses poumons d'air, dans un signe de résignation.

— Tu sais Thel, un accident d'avion est toujours la conjonction de plusieurs facteurs. Ce qui n'est pas banal, c'est cet arrêt brutal des communications entre le cockpit et la tour. D'habitude, on entend les pilotes tenter d'identifier le problème, enclencher les procédures d'urgence, envoyer un signal de détresse... Là, rien. Ils étaient à cinq mille pieds, en phase montée. Les instruments se sont figés trente secondes avant de s'abîmer en mer. Après, ce ne sont que des hypothèses...

— Et le présumé tir de missile ?

Le ton fut catégorique.

— Je n'y crois pas. Un missile est généralement guidé par infrarouge, ce qui fait qu'il aurait dû exploser un moteur. Or, c'est la carlingue qui a été sectionnée.

Il commanda des pochettes parfumées, puis il se pencha vers moi et reprit à voix basse.

— Ce que je vais te dire est off. Classifié. J'ai ordre de ne pas le mettre dans mon rapport. Les médias n'en sont pas informés. Il s'agirait d'une bombe embarquée, malgré les contrôles. Donc des complices à l'intérieur même de l'aéroport. Les ordres viennent d'en haut pour qu'aucun média ne relaye les revendications du groupe islamiste. Sur pression de Tel-Aviv, pour ne pas leur faire de la pub. Il y aura bien sûr toujours des fuites. La CIA et le FBI bossent pour une fois main dans la main. Quatre individus auraient été identifiés.

Il décroisa les bras, puis se ressuya énergiquement les mains avec les gazes alcoolisées. Tenir la presse à l'écart était un vœu pieux. Je le laissai venir, tant il donnait le sentiment de vouloir se confier.

— Et il y a un fait étonnant : tu sais, les boîtes noires enregistrent les trente dernières minutes des communications, les bruits de l'appareil et les conversations dans le cockpit...

— Pas plus ?

— Pour une raison simple : il fallait un encombrement intérieur limité afin d'obtenir un compartiment avec le maximum de résistance externe. Une grosse bande magnétique aurait été trop fragile. Le meilleur compromis a été une bande d'une durée de trente minutes.

— Comme celles du Revox de mon père ou d'une minicassette ?

— Exactement. Sauf que celle-ci passe et repasse sur elle-même en réenregistrant chaque fois les nouvelles données. Nous disposons du dernier cycle d'enregistrement d'une durée de vingt-sept minutes et...

Il hésita pour la forme.

— ... Il y avait une troisième personne dans le cockpit.

L'importance de la nouvelle ne me frappa pas de prime abord.

— C'est assez fréquent, non, de vouloir assister au décollage ?

— Oui, c'est un privilège. Mais, depuis le 11 septembre, c'est nettement moins fréquent. On a installé des portes spéciales, etc. On entend ce pauvre Francesco dire « Là, le Golden Gate ». La voix d'une femme a juste le temps de répliquer « On peut mourir après un tel spectacle ! ». Ensuite, plus rien pendant dix-sept secondes. Et tout s'arrête.

La malheureuse ne croyait pas si bien dire. À moins que...

— Son épouse ? tentai-je.

— Non, bien sûr. Et même s'il n'y a rien de menaçant dans le ton de l'échange, FBI et CIA demeurent persuadés que cette femme est la

responsable. Vraisemblablement une kamikaze, d'autant que l'avion s'est sectionné juste derrière le cockpit. Les vidéos des passagers de la salle d'attente sont analysées. Ça ne donne pas grand-chose pour l'instant.

— Elle ne dit rien d'autre pendant les vingt-sept minutes ?

— Non, l'essentiel est entre Ricky et son copilote. Le FBI a écouté la bande des dizaines de fois, mais tout ce qui les intéressait était de savoir à qui appartenait la voix.

— Qu'est-ce qu'elle faisait dans le poste de pilotage ?

— C'est toute la question. Surtout qu'elle n'a pas pu y entrer de force avec les nouvelles normes. En revanche, côté copilote, il y a un fait troublant. Sa mère est libanaise et vit encore là-bas, et il s'y rendait très souvent. Des copains de fac, qui l'ont bien connu, assurent que le gars développait des thèses plutôt pro-palestiniennes. De là à ce que le copi l'ait acceptée au prétexte d'assister au décollage...

Ce fut mon tour d'être l'objet de questions. Je n'éludai aucun détail.

— Tu vas aller le voir en taule, ce Kendrick ?

— Plutôt deux fois qu'une.

— Et pour ta baraque ?

Les événements s'étaient tellement précipités que je réalisai que je n'y avais pas songé. Trop touché pour exprimer ce que je ressentais, je m'en sortis par une pirouette.

— Je n'aimais pas trop la déco.

Je me garai devant le commissariat à l'heure convenue. Queenan et Clinton s'étaient décommandés. L'échange des dossiers, digne des espions de la guerre froide, se déroula dans le bureau de Flanagan une trentaine de minutes après, dans une atmosphère glaciale. Je n'étais plus en confiance, bien décidé de ne pas jouer le jeu à fond.

Je lui avais tout donné. Enfin, presque : le témoignage de Zergan et une photo de Laura restèrent au chaud dans la poche intérieure de mon blouson. Sans bien sûr évoquer ma proximité avec Suzan Moore.

Au moment de partir, Flanagan me prit à part. À croire qu'il dormait avec son cure-dent.

— Dis-moi, mec, paraît que t'as rencontré ce salaud de Kendrick. Putain, mais t'es dans quel camp ?

Tout le monde parlait à tout le monde dans ce dossier. Pire qu'à confesse.

— Le mien. Et devant, il y a un grand panneau « Interdit aux cons dans ton genre ».

Je regagnai le domicile de Ricky après moult précautions. Je me soignai la main, puis m'installai sur la véranda. Par politesse, Delamare fut prévenue de mon choix d'ajouter le meurtre de Laura à l'accusation.

L'épluchage scrupuleux du nouveau dossier commença. Aussi étrange que cela puisse paraître, Flanagan avait fait le boulot.

Howard Kendrick et Cassandra Lassiter s'étaient connus au cours d'une soirée de charité, il y a trois ans de cela. Ils vivaient depuis à Claremont, le quartier chic de Berkeley, dans un vaste appartement, propriété de Lassiter.

Elle, soixante ans, au sommet de sa gloire, brune vaporeuse, bien en chair, un nez aquilin, des lèvres charnues. Je reposai les photos, puis parcourus l'interview de sa secrétaire qui expliquait que sa patronne lui semblait préoccupée ces derniers temps.

Kendrick alternait des petits rôles au cinéma et à la télévision. Les clichés anthropométriques révélaient un type aux airs de vieux beau, probablement très conscient de ce qui faisait vibrer une femme au crépuscule de sa séduction.

Le commissariat voisin avait été prévenu aux alentours de 19 heures, par une copine de Stacy Chapman, la fille au pair assassinée, qui s'inquiétait de son absence. Originaire de Sacramento, vingt-deux ans, elle était réglée comme une horloge, et rentrait tous les jours à 17 heures précises dans son petit studio, à six stations de là.

Je délaissai son dossier pour me concentrer sur la suite des événements.

Une brigade s'était présentée au domicile de Lassiter. La porte d'entrée n'était pas fermée, juste rabattue. Les policiers avaient sonné plusieurs fois, en vain. N'arrivant à joindre personne – le rapport chronologique montrerait que Lassiter était déjà au fond de l'océan – et par peur des conséquences juridiques à franchir un espace privé, l'un d'eux avait eu l'idée de se poster chez un voisin. Il lui sembla apercevoir, au travers d'une fenêtre, une forme allongée, apparemment sans vie.

Ils avaient alors entrouvert la porte, et s'étaient retrouvés dans un grand appartement baigné de lumière, aux meubles de belle facture, les murs enrichis d'une galerie de peintures et de photos contemporaines. Passé la cuisine moderne, et au détour du long couloir égayé d'une moquette épaisse aux rayures seyantes, ils étaient tombés sur le corps de Stacy Chapman, allongé sur le ventre, baignant dans son sang, à trois mètres vingt de l'entrée de la chambre principale. Ils avaient alors immédiatement prévenu la Criminelle, et donc Rupert Flanagan.

Aussitôt arrivé, il avait retourné le corps et constaté la trace d'un coup de couteau dans la poitrine. Il exigea que la Scientifique, déjà sur place, lui fournisse un maximum d'échantillons et que le coroner lui fasse un rapport précis. Sa première indication fut que le couteau présentait une profondeur de lame de trente centimètres, que la victime n'avait pas été violée, et qu'elle avait agonisé en se vidant de son sang.

Il fouilla les lieux, trouvant chéquiers, relevés bancaires, agendas, puis dénicha une liasse de billets planquée sous une pile de pulls. Flanagan mit ensuite aisément la main sur le coffre, ouvert, caché dans une des penderies jouxtant la salle de bains en marbre blanc. Il ne semblait pas avoir été forcé, comme la porte d'entrée, mais il était presque vide. Ne restaient que des papiers. Cependant tout indiquait, aux légères traces de poussière relevées, qu'une pile avait été dérobée.

L'analyse de la vidéo de l'entrée de l'immeuble s'avérait inutile. La caméra avait été débranchée. Une partie de l'équipe ratissait les alentours pour recueillir des informations, et vérifier si d'autres caméras n'avaient pas pu saisir les allées et venues.

Ayant vite appris la disparition tragique de Cassandra Lassiter, son concubinage avec Kendrick, et, après avoir vérifié qu'il ne figurait pas lui aussi sur la liste des passagers, Flanagan tâcha de mettre la main sur lui afin de l'entendre. Il avait laissé des gars sur les lieux du crime, puis, accompagné d'une patrouille, il s'était rendu à Haight-Ashbury, à une adresse qu'indiquait le fichier central.

Ils avaient alors intercepté Kendrick, dans un état second, au

moment où il en sortait. Une fouille rapide montra qu'il était en possession de deux grammes de cocaïne, de mille dollars cash, et qu'il s'apprêtait à prendre un vol quelques heures après pour San Diego, depuis l'aéroport d'Oakland.

Ils l'avaient alors menotté, puis conduit à son domicile. Après une fouille minutieuse de plusieurs heures, trois cent cinquante mille dollars en liasses avaient été retrouvés planqués sous une latte du parquet. Aussitôt envoyés à la banque, qui confirma que les numéros correspondaient avec ceux des billets retrouvés chez Lassiter, sous les pulls, et précisa qu'il n'était pas rare de la voir retirer des grosses sommes.

Kendrick avait alors été emmené au commissariat pour un interrogatoire en règle. Sa position et celle de son avocate Maud Delamare, présente comme l'autorisait la loi, étaient claires : il n'était pour rien dans cette affaire, et était très attristé de la perte de sa compagne, l'amour de sa vie.

Les faits s'étaient alors acharnés contre lui.

Quand Flanagan lui avait demandé ce qu'il comptait faire de l'argent, il était resté dans le flou. Il avait bien évoqué un achat de société dans la pub du côté de San Diego mais, interrogé, le propriétaire assurait que si Kendrick l'avait effectivement contacté, il en ignorait les raisons et qu'en l'état, il n'était absolument pas vendeur.

Une amie d'enfance de Lassiter témoignait que si l'idylle lui avait semblé démarrer sous les meilleurs auspices – tour à tour prévenant, drôle, Kendrick savait se montrer attentionné – la relation paraissait s'être assez vite dégradée. Elle ajoutait que Lassiter lui avait souvent confié qu'il était violent, jaloux, et qu'il lui avait réclamé de l'argent. Toujours selon elle, Lassiter hésitait à le quitter, de peur qu'il s'en prenne physiquement à elle.

Les témoignages des voisins s'avéraient plus accablants. Ils avaient, à plusieurs reprises, entendu de violentes engueulades qui traversaient les murs. En thèmes récurrents, le sentiment de Kendrick d'être écrasé par la réussite de Lassiter, à qui il demandait un rôle dans ses superproductions, son souhait qu'ils déménagent ailleurs, et son besoin d'argent. Tout comme les bruits de portes claquées, de vaisselle fracassée, des éclats de voix, qui laissaient supposer qu'il était véritablement un caractériel.

Une voisine méticuleuse, qui s'était prise au jeu, avait consigné les faits dans un petit carnet. Kendrick avait plusieurs fois quitté l'appartement au milieu de la nuit, notamment celle précédant le meurtre, où il était parti après une échauffourée plus intense que d'habitude.

Enfin, et même si l'arme du crime demeurerait introuvable, quatre

rapports compromettaient sérieusement sa défense.

Tout d'abord le témoignage d'un serrurier expert. Selon lui, la serrure d'entrée du domicile de Cassandra Lassiter n'avait pas été forcée, et le mécanisme était suffisamment complexe pour effrayer l'as des cambriolages.

Ensuite, ses relevés téléphoniques indiquaient un appel émis en direction du portable de Stacy Chapman, une quinzaine de minutes précédant le créneau pendant lequel elle avait été assassinée, appel relayé par une borne située à vingt mètres du domicile de sa compagne. Et ce plus de deux heures après que le monde ait pris connaissance du crash. Dans l'un des procès-verbaux, Kendrick expliquait qu'il y était retourné pour rechercher sa carte bancaire. Il serait entré sans s'annoncer, aurait ensuite saisi son portefeuille dans une de ses vestes accrochée à l'entrée, avant de repartir, sans même jeter un œil dans l'appartement.

J'analysai le plan dessiné par Flanagan. Le couloir dans lequel avait été retrouvée Stacy Chapman n'était pas visible de l'entrée. Il fallait effectuer huit mètres sur du parquet, laisser sur sa gauche le double salon, la salle TV et la cuisine à droite, avant de l'avoir dans sa ligne de mire.

Les conclusions du coroner. L'assassin était gaucher comme Kendrick. Les descriptions sur l'enfoncement de la lame, la convexité particulière de sa section, qui correspondaient à ceux relevés à l'époque sur ma sœur, orientaient à coup sûr vers un Miyabi dont la lame avait pénétré sur trente centimètres.

Le rapport du labo, enfin, et les fameuses traces ADN de Kendrick retrouvées sur la victime.

J'imaginai aisément Queenan, appuyé par les avocats des parties civiles, développer d'autres éléments à charge en les pointant un par un de ses doigts dressés devant un jury médusé :

- Violences physiques et verbales répétées,
- Vengeance devant les refus de contrats cinématographiques,
- Dans un état second, sous l'emprise de drogues,
- L'argent en mobile avéré. Il était plus que probable qu'il connaissait la combinaison du coffre, et qu'il avait lâchement profité de la disparition de sa compagne pour venir la dévaliser, alors qu'elle gisait au fond de l'océan.

Il porterait le coup de grâce en plein prétoire en utilisant des agrandissements des photos de Laura que je leur avais confiées, qu'il superposerait à celles de Chapman, complétées de dessins explicites, sur lesquels, muni d'une grande règle, il martèlerait ses accusations : il était dans l'appartement à l'heure du crime, l'arme était un couteau à chaque fois. Puis le procureur ajouterait d'une voix qui tirait sa gravité des années d'offense faites par le père Kendrick :

– C'est un récidiviste.

Maud Delamare ne se laisserait pas avoir sans combattre, et, me faisant l'avocat du diable, j'imaginai les grandes lignes d'une plaidoirie basée sur des faits enrobés d'un maximum d'imagination :

– L'arme du crime demeurait introuvable.

– L'aller simple pour San Diego s'expliquait par le fait qu'il ne savait pas quand il rentrerait.

– Sa liaison avec Cassandra – passionnée mais était-ce un crime ? – ne devait pas être si désagréable, puisqu'elle durait depuis trois ans.

– L'argent – le mobile – n'en était pas un, vu la position du père, et la somme en sa possession trouvait sa justification par le possible achat de la société de San Diego.

– La certitude de l'horaire d'un crime variait toujours de plusieurs dizaines de minutes, et la configuration des lieux confirmait la version de la carte bancaire oubliée.

– La présence de son ADN dans tout l'appartement se justifiait, puisqu'il y vivait.

– Kendrick ne connaissait pas la combinaison du coffre et ses empreintes n'y figuraient pas. Seules celles de Lassiter étaient identifiables, selon la Scientifique qui s'était basée sur l'un de ses cheveux retrouvé dans la salle de bains.

Bancal, mais il y avait fort à parier qu'une batterie d'enquêteurs fouillaient à l'instant même le passé de Stacy Chapman, pour y trouver des failles.

Et puis, il y avait le témoignage devant disculper Kendrick.

C'était sans compter mon joker : l'écrit assermenté de Peter Zergan.

Et j'avais bien l'intention de m'en servir.

Mon attention se reporta alors sur Suzan.

Elle devait s'être sentie humiliée après ce qui s'était passé l'autre soir. Et je n'avais pas dû paraître comme le plus élégant des hommes. Elle semblait bloquée dans son enquête et je décidais de voir si je pouvais lui donner un coup de pouce.

J'essayais de la joindre à plusieurs reprises, mais je tombais chaque fois sur sa boîte vocale après la première sonnerie. Elle faisait probablement la gueule.

Pour en avoir arrêté plus d'un, je savais qu'un tueur en série agissait souvent par pulsion. Dans la plupart des cas, il était essentiel de retrouver la première victime. Il était établi que l'acte initial, souvent non préparé, donnait de grandes chances de l'identifier.

Les dates évoquées me revinrent en mémoire. Je profitais d'un feu rouge pour les aligner dans l'ordre sur un ticket de parking qui traînait : 1979, 1991 et 2003.

En moyenne une dizaine d'années entre, avait précisé Suzan.

C'est long. C'est...

Une coulée de glace racla ma colonne, au fur et à mesure que l'idée s'insinuait. Je me rangeai en catastrophe sur le bas-côté.

Laura était morte en 1969. Stacy Chapman récemment.

Je me ruai vers le coffre et cherchai fébrilement le dossier Chapman. Absorbé par le compte rendu de son meurtre, je n'avais pas pensé à regarder ses photos.

J'eus un choc devant les papiers glacés : Stacy était le portrait de Laura ! Brune, élancée, les yeux bleus comme...

Je compris alors ce qui m'avait dérangé devant le portrait de la mère de Kendrick réalisé par Warhol : la similitude physique avec ma sœur.

Le psy Zanger avait raison : Howard Kendrick tuait des femmes.

Des femmes qui ressemblaient à sa mère.

Comment n'avais-je pas percuté lorsque Suzan m'avait parlé de ses victimes féminines...

Inutile d'avoir fait le MIT pour comprendre que Kendrick était son serial killer !

Aveuglé par ma cause personnelle, ma revanche, j'étais resté focalisé sur deux de ses crimes.

Je calmai ma fébrilité et décidai de ne pas alerter Suzan à ce stade. Par texto, je m'excusai de nouveau et lui demandai seulement des précisions concernant les crimes déjà identifiés par ses soins. En insistant sur le mode opératoire, et surtout les photos des victimes.

Bref, un maximum de détails.

Et qu'elle vérifie où se trouvait Kendrick au moment de ces homicides.

La sonnerie résonna plus fort que d'habitude. À croire que l'appareil avait saisi l'importance de l'appel.

— Thel, il faut qu'on se voie.

La voix de Cliff crépitait. Ça sentait bon.

— Ok. Rappelle-moi d'une cabine et je te donnerai l'adresse où je suis en ce moment.

Il débarqua une demi-heure plus tard, dans un halo de vétiver qui traduisait un rasage consciencieux.

— Tu n'as pas été suivi ?

— Non ne t'inquiète pas. Dis-moi, t'as l'air préoccupé...

— J'ai failli passer à côté d'un truc énorme sur Kendrick. Mais je te raconterai plus tard. Allez... accouche !

Ses yeux brillaient.

— Rose Cadwell... Elle est vivante !

La nouvelle m'estomaqua.

— Putain Cliff, comment t'as fait !

— Ça a été une longue traque. Elle n'avait pas de famille, n'était sur aucun fichier. Ni sécu, permis, loyers, décès, etc. Les grands esprits étaient avec moi, car j'ai réussi à mettre la main sur un ancien dealer qui se rappelait bien d'elle, et de Kendrick. Il m'a dit qu'elle s'était démontée la tronche pendant des années à coup de dope, et qu'il avait entendu dire qu'elle avait trouvé le salut dans une église, du côté d'Alameda. J'y suis allé, et j'ai fini par trouver une sœur qui m'a parlé d'une Afro-américaine de soixante-cinq ans, de ce blaze-là. L'âge correspond. Ça ne peut être qu'elle. Elle vivoterait en marge, dans une espèce de coopérative agricole, à Oakland.

Une quasi zone franche, inexpugnable. Pour les policiers comme pour les truands de l'extérieur. Une ville que j'avais arpentée de long en large, à mes débuts de policier. Oakland, le parent pauvre de la Californie. Malgré une situation idéale, au cœur de la Baie, avec un aéroport international, un port industriel, trois réseaux ferrés, des autoroutes... C'était aussi le berceau des Black Panthers avec son cortège de conflits raciaux, de crises économiques et de violences. Une fracture sociale et raciale endémique, accentuée depuis peu par l'intensification des immigrations asiatique et hispanique aux dépens de la population noire, contrainte de se réfugier dans des quartiers insalubres, où la criminalité était deux fois supérieure à celle de la Californie : les Flatlands, par opposition aux collines, réservées à l'élite économique. Les épiceries traditionnelles s'étaient recyclées dans la vente d'alcool avec, pour conséquence, une culminance du diabète et

une insécurité alimentaire prégnante. Certains habitants avaient alors réquisitionné des terrains publics pour y développer des minifermes agricoles, dont la production, vendue localement à bas prix, était assurée par des marginaux. Si Rose Cadwell était là, elle ne risquait pas grand-chose, et ça me rassura.

— Elle est à Union Plaza Park, sur West Oakland, ajouta-t-il. Tu verras, c'est un petit jardin où ils cultivent des légumes. Je dois filer. Tu me raconteras ta découverte tout à l'heure. Retrouve-moi là-bas à 16 heures. Vu le quartier, prends ton arme. À toute.

Vivante. Elle était vivante ! Le père Kendrick m'avait raconté des cracks, au bluff.

La forme squelettique du pont Richmond-San Rafael disparut de mon rétroviseur. Je rétrogradai avec ma main valide, puis me garai quelques minutes après en contrebas, le long de la Baie, au pied du mirador caractéristique de Saint Quentin. Un soleil au zénith soulignait au loin le Golden Gate et Alcatraz.

Je passai le panneau d'accueil et me présentai au premier poste extérieur. L'un des gardes analysa l'autorisation sur le papier à en-tête du CDCR, le Département de Correction et de Réhabilitation de Californie, que Flanagan m'avait transmise. Puis, il me fit remplir un formulaire saisi sur informatique. Le tout fut envoyé au bloc Ouest, le moins contraignant, avec le Nord, dans l'attente d'un accompagnateur. Sans le fameux sésame obtenu par Queenan, et selon les règles en vigueur, il aurait fallu que Kendrick lui-même accepte de me rencontrer. Autant dire que ce n'était pas gagné. J'ignorerai, du reste, à quel accueil m'attendre.

Je réajustai mon bandage et grillai plusieurs cigarettes en tâchant de faire le vide. La nouvelle de Cliff revenait en boucle. C'était bien le meilleur des enquêteurs.

Mes yeux se portèrent vers les murs de l'enceinte. En termes hippiques, j'aurais été un « nageur » : un bourrin qui surnage en terrain lourd et gras. Affublé d'une casaque pourpre, prêt à franchir des rivières rouge sang. À attendre le starter dans la stalle de métal froid, les naseaux nerveux, le poulx à cent cinquante et décidé à en découdre avec les pires criminels qui espéraient bien franchir la ligne d'arrivée avec plusieurs encolures d'avance. Un bon paquet d'entre eux était retourné dans ce paddock, de l'écume plein la gueule, une combinaison jaune faisant office de couverture et de la junk food servie sur plateaux en guise d'avoine.

Je tâchai de me remémorer quelques noms d'heureux gagnants, quand un policier m'interrompt. Nous franchîmes le portique de sécurité puis, nous nous engageâmes vers le parking du personnel, jusqu'à l'entrée principale d'un bâtiment, sorte de château fort

médiéval. Après un long parcours fait de couloirs sombres et de sas, il me fit pénétrer dans le parloir, et me pria d'attendre, le temps d'aller le chercher.

L'air surchauffé et poisseux m'oppressait. Je restai volontairement sur le côté, afin de ne pas être visible de l'entrée. L'endroit était une vaste pièce au sol gris, architecturée autour de grands piliers blancs, qui supportaient des blocs de néons. Au pied des fenêtres grillagées, s'étendait une batterie de distributeurs de boissons et de confiseries. Sur un pan de mur, diverses consignes et petites annonces. On se serait cru dans un réfectoire ou la salle d'attente d'un hôpital.

Quelques prisonniers, vêtus de l'uniforme réglementaire bleu ou jaune, discutaient avec des proches, jouaient avec leurs gamins ou se faisaient prendre en photo devant une expo de peinture. Dans ce bloc, la surveillance était prise en charge par les taulards qui s'y collaient à tour de rôle. Je profitai du répit passager pour poser une sourdine sur les chatouillements permanents sur ma poitrine. La peur.

Une poignée de minutes s'écoula. J'avais beau l'avoir récemment vu sur les photos, je n'étais pas totalement certain de le reconnaître. Pourtant, je l'identifiai sans problème au moment où, d'un pas nonchalant, il passa devant moi. Je me tenais à deux mètres derrière lui, en biais. Il s'immobilisa. Une crinière floconneuse blanche, tombant en cascade sur ses épaules, couvrait à moitié les lettres jaunes CDCR de sa tunique bleue. Il était légèrement voûté et, même de dos, suintaient de son grand corps maigre la fatigue ou l'énervement, voire les deux.

Il pivota la tête, semblant chercher son visiteur. La cavalcade dans mes tripes reprit de plus belle. Hébété, je n'étais plus capable de formuler la moindre phrase. Devant mes yeux, l'incarnation de tant d'années de haine.

Je fis glisser plusieurs traits de salive et déglutis péniblement.

— Howard !

J'eus l'impression que ma voix ne portait qu'à quelques centimètres. Malgré tout, il se retourna, lentement. Les quarante années n'avaient pas glissé sur lui sans laisser d'accrocs visibles. Ses yeux globuleux, fixés comme des phares de Harley sur son visage émacié, se posèrent sur moi, déclenchant un étonnement qui creusa encore plus profondément en vagues les rides de son front.

— Howard, c'est moi, Thel.

Il hésita à s'approcher, tel un gamin tiré sur une aire de jeu par quelqu'un avec qui il n'avait aucune envie de s'amuser. Une arrogance hautement conflictuelle s'empara alors de lui. Ses lèvres, minces et pâles, s'animèrent. Par réflexe, il entoura d'une main une croix en bois massive qui pendait sur son torse.

— Thel ? Thelonious Avogaddro ?

Il s'approcha, suffisamment pour que je puisse sentir sa forte odeur corporelle, puis il me dévisagea.

— Putain, mais c'est bien toi !

Il me désigna tout en prenant la petite foule à témoin.

— Hey ! C'est le salopard qui m'a poursuivi pendant des années !

Les quelques regards se détournèrent. Ils avaient mieux à faire. Il reporta alors son attention sur moi.

— Débarrasse le plancher ! maugréa-t-il, d'un ton dégagé de toute forme de componction.

Je passai outre. Mes yeux l'analysèrent aussi sûrement qu'un portique d'aéroport. Toute sa personne empestait le sarcasme.

Sur un ton calme et bienveillant qui me surprit, j'y allais franco, concentré uniquement sur Laura.

— Dis-moi ce qui s'est passé avec ma sœur !

Un rire sans drôlerie secoua ses cordes vocales. Puis il me toisa, et interrompit sa succession de ricanements respiratoires, presque maladifs.

— Putain, mais dégage ! croassa-t-il. Gardien ! Gardien !

Un homme se pressa en notre direction. L'attention se focalisa de nouveau sur nous.

— Ramène-moi à ma cellule !

Incrédule, le garde hésitait.

— Ramène-moi, bordel !

Kendrick le poussa d'autorité par l'épaule, jusqu'à la sortie du parloir. Il se mit alors à fredonner du Tennessee William : *« Après que vous ayez couché ensemble pour la première fois, sans l'avantage ou le désavantage de toute connaissance antérieure, l'autre vous dit très souvent, parlez-moi de vous-même, je veux tout savoir de vous... »*

Avant qu'il disparaisse de ma vue, je criai.

— Je peux t'éviter la piquûre ! Dis-moi ce qui s'est réellement passé avec Laura, et je garde pour moi tous tes autres meurtres.

Pour toute réponse le cliquetis des serrures, puis le silence, pesant.

Je rallumai mon portable, le message de Patricia se déclencha dans la foulée. Sa voix mi-inquiète, mi-langoureuse demandait de mes nouvelles, surtout après l'incendie.

Je passai en route un coup de fil à Maud Delamare. D'abord surprise, elle accepta de me voir et on se donna de nouveau rendez-vous chez Pappy's.

Elle était déjà là, en train de siroter un coca, un plat de chips de légumes devant elle. Des vagues de lumière balayaient sa blondeur artificielle comme la surface d'une rivière, et ajoutaient du brillant à des lèvres tout juste enduites d'un rouge carmin. Comme Hitchcock,

les grandes blondes glaciales me faisaient toujours de l'effet. Autour, une nuée d'étudiants s'empressaient de rejoindre leurs cours.

Je passai commande d'une bière, et attaquai sans préchauffage, en résumant la situation et ce que j'attendais d'elle. Sans évoquer bien sûr, ma découverte sur Howard Kendrick. Peut-être même en ignorait-elle la terrible réalité.

Elle grignota le temps de la réflexion, passa délicatement sa langue sur les quelques miettes qui encombraient ses muqueuses, puis posa son regard brun doré.

— En somme, après avoir donné le dossier de votre sœur à la police, vous me demandez d'intervenir auprès de mon client, pour qu'il accepte de vous recevoir de nouveau. J'avoue que j'ai apprécié votre coup de fil qui me prévenait de votre position, c'est très gentleman, mais malgré tout, je suis assez peu encline à vous rendre service. Qu'est-ce que je gagnerais en échange ?

J'avais mûrement réfléchi ma réponse pendant le trajet.

— Je détiens un témoignage accablant de Peter Zergan. Un psy que votre client a été forcé de consulter il y a plus de quarante ans... Une injonction thérapeutique.

Elle marqua le coup

— Le proc ne l'a pas encore.

Une copie du document du psy atterrit sous son nez.

— Si Kendrick joue le jeu, ce doc n'aura jamais existé. Mon marché tient vingt-quatre heures.

— Mais que cherchez-vous, in fine ?

— Qu'il m'avoue, d'homme à homme, comment il a tué ma sœur.

Je dus faire quelques détours par précaution pour rejoindre Union Plaza Park, sur West Oakland. Un bastion de pauvreté, aux murs écaillés. Je coupai le moteur à l'angle de Peralta et Hannah, face au panneau de métal jaune, orange et vert, annonçant le City Slicker Farms.

Un jardin luxuriant, de la taille d'un terrain de foot, s'étendait en triangle. Sorte de part de tarte aux herbes, posée au milieu d'une nappe salie de façades d'usines et de rues défoncées qui dégageaient un relent d'ordures ménagères.

Cliff m'attendait, un café à la main. Il eut droit à un résumé de ma découverte sur Kendrick.

— Le salopard ! L'ignoble crotale !

— Je ne vais pas le louper, crois-moi.

— Laisse-m'en un peu, que je me régale aussi...

— Bon, elle est là ?

— Oui. Une des employées me l'a confirmé.

— Tu l'as vue ?

— Non, non. Je t'attendais.
— Tu sais à quoi elle ressemble ?
— On m'en a fait la description à l'église. Je crois qu'on ne pourra pas la louper.

— T'as pas été suivi ?

— Non, ne t'inquiète pas. J'ai bien vérifié mes arrières.

Nous entrâmes dans le jardin public. Sur la gauche, un bâtiment gris et blanc en lattes de bois abritait l'administration. Autour, des allées verdoyantes, reliées par des tuyaux d'irrigation. Tomates, courgettes, pommes de terre, herbes aromatiques, poussaient dans des bacs alignés. Le bruissement du vent s'accompagnait d'effluves poivrés. Des travailleurs nous jetèrent un regard inamical. Plusieurs hommes à vélo, tirant des remorques chargées de légumes, s'apprêtaient à livrer le quartier.

Au détour d'une allée, nous aperçûmes une femme afro-américaine, obèse, un sécateur à la main, installée sur une chaise-vélo. D'un geste du menton, Cliff me fit comprendre que c'était elle.

Difficile, effectivement, de passer à côté. Pas loin de l'équation rêvée par un congrès de nutritionnistes en mal de cobayes, à savoir une taille minimale réglementaire corrélée à un poids maximal autorisé pour cette même taille.

Son corps, un empilement de plis gras cascadeant recouverts d'une robe à fleurs élimée, était posé sur deux troncs éléphanterques qui écrasaient des tongs à semelle épaisse. Le dénuement de ses habits ne semblait pas la gêner. L'allure qu'elle dégageait était celle d'une vieille mère maquerelle. Dans l'hypothèse où elle accepterait de témoigner, la première chose qui me vint à l'esprit était que ça allait me coûter une blinde pour la relooker.

Paradoxe, elle maniait les coupes avec la dextérité du jardinier du Château de Versailles.

— Rose Cadwell ?

Elle tourna vers nous un visage marbré et rubicond. Sa peau café au lait congestionnée tranchait avec l'orage capillaire grisâtre qui couvrait son crâne. Son regard de fille de nulle part était cerné de bistre et de mélancolie. Même le Dr House n'aurait rien pu faire pour elle.

— C'est pourquoi ?

Elle avait la voix de Bessie Smith. Rauque, éraillée.

— Nous souhaiterions vous parler d'une vieille affaire.

— Z'êtes de la police ?

J'arborai le sourire compatissant d'un vendeur d'assurances, après le passage d'un typhon.

— Non, pas vraiment. Laura Avogaddro était ma sœur.

Elle s'essuya le front d'un revers de manche, dévoilant une auréole

de sueur dans laquelle aurait pu boire une volée de moineau.

— Connais pas !

— Laura Kendrick, si vous préférez ! tonnai-je.

Devant ma fébrilité qui n'annonçait rien de bon, Cliff reprit intelligemment les questions à son compte, d'une voix douce, dépourvue d'émotion. Il lui glissa sa carte de visite qu'elle enfouit dans sa veste, sans même jeter un œil dessus. Je ne détachai pas mon attention de son regard, d'où se dégageait une aura de tragédie et de mystère.

— Et Howard Kendrick, Rose, ça vous dit quelque chose ?

Elle tressaillit.

— Pas vraiment.

Le mouvement de ses yeux témoignait du contraire. Elle laissa retomber ses bras grasseyés le long de sa chaise et nous gratifia d'un sourire triste.

— Vous d'avez confondre avec une autre.

Elle se replongea dans son jardinage.

— Rose, reprit-il en lui exhibant sous le nez son vieux témoignage, avec sa photo. C'est bien vous, non ?

Elle détourna le regard, gênée. Il laissa s'écouler une poignée de secondes.

— Nous aimerions savoir si vous confirmez toujours la version que vous avez donnée à l'époque.

Ses doigts potelés se mirent à trembler.

— Laissez-moi, j'ai du travail.

Cliff s'accroupit, de façon à être à sa hauteur.

— Vous étiez une superbe fille, Rose. Mince, belle. C'est la dope qui vous a mise dans cet état. Qui a salopé votre vie. La dope que vous vendait Kendrick ! Il vient encore d'être arrêté pour meurtre. Nous savons que vous êtes devenue croyante et repentie, alors dites-nous la vérité.

Elle demeura hésitante, de longues minutes. Puis, une ombre traversa son visage. Je compris alors que Cliff avait croisé l'espace d'un instant l'armure qu'elle revêtait chaque jour. Elle pivota sa tête, pour vérifier que nous étions seuls, puis murmura.

— Cet Howard... Je... Je n'arrive même pas à lui en vouloir !

Une plainte qui venait des entrailles, profondément. Elle joignit ses mains en une prière.

— Que Dieu me pardonne, trouva-t-elle la force d'articuler.

Un cri déchirant jaillit alors de sa gorge, et son corps fut secoué de sanglots.

— Je... je n'sais pas. J'ai trop honte. Quarante ans que j'porte ce fardeau.

J'eus envie de lui rétorquer que ce n'était pas quand on avait fait

dans sa culotte qu'il fallait serrer les fesses, mais juste avant. Cependant je m'abstins, laissant le charme de Cliff agir. Il sortit une fiole de sa poche.

— Tenez, avalez ça. Ça vous remontera.

Elle s'en saisit et but une longue rasade.

— Il vient de récidiver, Rose. Une femme, comme vous. Une innocente. Pour voler de l'argent dans un coffre. Et il risque de s'en sortir encore.

Elle se mit alors à parler, de façon désordonnée. Les mots sortaient de sa bouche comme un oued en crue.

Howard Kendrick et elle s'étaient rencontrés à peu près à la même époque que Laura. Elle couchait avec lui, de temps à autre, contre des doses, en cachette de ma sœur. Bien que malsain, il avait un charme sulfureux qui ne la laissait pas non plus indifférente. À force, elle était devenue assez proche. Un soir qu'il était stone, sa confession soudaine l'avait bouleversée. Elle s'en souvenait comme si c'était hier. Il s'était plaint de ses parents, qui le persécutaient depuis son plus jeune âge, sa mère surtout, évoquant de multiples violences conjugales. Il avait aussi lourdement insisté sur la radinerie maladive de son père, qui ne lui donnait rien.

Rose déroula les souvenirs, de plus en plus soulagée. Howard Kendrick l'avait appelée en catastrophe la nuit du meurtre de Laura, vers six heures et demie du matin. Il était affolé, répétant en boucle « je viens de la tuer, je viens de la tuer », avant de raccrocher sans aucune autre explication. Plus tard dans la journée, Kendrick l'avait rappelée pour lui demander de produire un faux témoignage, précisant qu'elle était restée avec lui toute la nuit du meurtre, contre l'assurance d'avoir sa dose régulière.

— Et puis il m'avait promis du pognon. Que c'était son vieux qui allait lui donner pour l'aider sur c'coup-là. Ça m'a étonnée, vu leurs rapports.

Démunie et en manque, elle n'avait pas été longue à se laisser convaincre. Elle s'était alors retrouvée quelque temps après dans le bureau de Delamare pour formaliser son témoignage, en échange d'une transaction qu'elle devait conclure quelque temps après.

— Les flics m'ont plusieurs fois mise sur le grill. Mais j'ai rien lâché, précisa-t-elle, l'air bravahe.

Après sa relaxe, Kendrick s'était montré fuyant. Il continuait bien à lui offrir des doses, mais elle n'avait reçu que la moitié de la somme promise, soit cinq mille dollars cash.

— Et quand j'ai réclamé le reste, Howard m'a dit qu'il ne me le donnerait pas. Que le procès était déjà passé, et que si je me plaignais, je tomberais pour parjure, voire que des hommes de main s'occuperaient de mon cas.

- L'avez-vous revu ensuite ?
- Plus jamais. Il m'a complètement laissée tomber.
- Ça me brûlait les lèvres de lui demander ce qu'elle savait de Laura, mais j'avais trop peur de la réponse. Cliff posa la question cruciale.
- Accepteriez-vous de témoigner ? Au moins par écrit ? C'est très important.
- Elle secoua négativement la tête.
- Ce... C'était il y a trop longtemps, dit-elle sans conviction.
- D'un signe, je signifiai à Cliff de ne pas insister.
- Vous avez ma carte, Rose. Au cas où vous changeriez d'avis.

Je rallumais mon portable. Deux messages m'attendaient.

Maud Delamare précisait qu'Howard Kendrick acceptait de me rencontrer.

Celui de Suzan fut plus long et plus précis. En résumé, et d'une voix maîtrisée dans laquelle pointait encore un fond de rancœur :

— Les trois victimes, trois femmes, étaient, dans l'ordre : une de cinquante-deux ans retrouvée morte dans sa voiture du côté de Mount Shasta, au nord du pays. Deux coups de couteaux. Une de trente deux ans à son domicile vers Modesto, dans l'ouest. Un seul coup. Enfin, une autre de vingt-trois ans, retrouvée dans une décharge à proximité de Los Angeles. Cinq coups mortels.

— Points communs entre les victimes : elles se faisaient poignarder au milieu de la nuit, avec une arme d'une profondeur de vingt centimètres. Enfin, celui ou celle qui portait les coups fatals était gaucher.

— Après vérifications des fichiers et bases de données, Howard Kendrick ne s'était jamais trouvé à proximité de ces trois victimes.

Elle en concluait qu'il n'était pas le serial killer recherché.

Le souffle me manqua. Incrédule, je réécoutai le message tandis qu'une main invisible continuait de presser mon diaphragme.

J'accusai le coup et tentai de faire bonne figure.

— Navré, gars. Je pensais que cette Rose Cadwell nous lâcherait le morceau, fit Cliff, dépité.

Je posai mes yeux sur lui. Surtout positiver, ne pas rester sur de mauvaises nouvelles.

— Je pense qu'elle va parler. Tu l'as bien ébranlée. On ne peut pas gagner à tous les coups. Je suis assez frappé par la croyance qu'elle dégage. C'est une femme bien, qui porte un trop lourd fardeau. Elle finira par craquer, et ça ne servait à rien de la brusquer davantage.

— On aurait pu au moins l'enregistrer avec nos portables.

— Cela n'aurait pas eu de valeur devant les tribunaux.

— Bon, je vais en remettre une couche et retourner la voir demain. Que vas-tu faire de ta découverte sur Kendrick ?

— Je viens...

Les mots sortirent difficilement.

— Il ne serait pour rien dans les trois autres meurtres.

Cliff eut une moue compatissante et passa son bras sur mes épaules.

— Mais, on le tient, là. Crois-moi.

Il ne croyait pas si bien dire.

Un homme noir en salopette bleue qui courait en provenance du jardin, s'arrêta alors à l'entrée et nous interpella, les mains en porte-voix. Je vérifiai d'un geste qu'il s'adressait bien à nous.

— Oui, vous ! Rose vous fait dire de venir demain matin à 10 heures. Elle aura ce que vous voulez.

Une joie discrète barra nos visages, mais ça bouillonnait dans mes viscères. Enfin une preuve concrète, laquelle, additionnée au témoignage de Zergan, apportait un autre joker de poids. Les planètes s'alignaient enfin favorablement.

Kendrick était cuit.

— La chance est avec nous, murmura Cliff.

— La chance n'a rien à voir là-dedans. C'est toi qui as été très bon.

— Que vas-tu faire maintenant ?

Je réfléchis un long moment, pesant le pour et le contre.

— Ça m'emmerde, mais je suis obligé d'en parler. Au moins à Clinton, pour qu'il informe le proc. Je n'ai pas d'autre choix que de me joindre à leur accusation. Je ne peux y aller seul. On a fait le taf. Jamais le proc et ses équipes n'auraient trouvé ça. Le témoignage est juste pour moi la confirmation de ce que j'ai toujours su. Il a surtout de l'importance pour eux, juridiquement. Et puis, on pourrait être accusés de rétention de preuves, toi surtout. Je ne veux surtout pas que tu sois éclaboussé dans cette affaire. Mais je leur imposerai de dévoiler le témoignage au dernier moment, pour déstabiliser Delamare au procès. Ça me laissera le temps de cuisiner Howard. Et puis, je conserve celui de Zergan dans ma manche, au cas où.

— Mais tu cherches quoi en fait ?

Il ne me fallut pas longtemps pour répondre.

— Que Kendrick me crache le morceau. Il n'y a que ça qui compte. Le reste... la piqure, l'enfermement à vie... les jurés en décideront.

Dereck décrocha tout de suite. Il eut droit à un résumé assez sec de notre trouvaille et de ce que j'attendais de lui.

Il me jura de ne rien dire à Flanagan. Déjà que ça me faisait mal de leur apporter Cadwell sur un plateau...

J'aurais été bien avisé, cette fois, de lire l'horoscope en me levant.

Tout s'annonçait pourtant bien. La déception du message de Suzan avait été en partie effacée par le témoignage à venir de Cadwell, ma main était pratiquement guérie, des vents nocturnes avaient nettoyé le ciel jusqu'à lui rendre son bleu originel, et Cliff m'attendait avec un café et des scones, sur le coup de neuf heures et demie, à un bloc de l'entrée de la ferme.

Nous nous apprêtions à rejoindre Rose Cadwell. Soudain, des sirènes se firent entendre à deux blocs de là. Incrédules, nous écoutions le rapprochement du tintamarre quand une ambulance, suivie d'une voiture de patrouille gyrophare allumé, se gara à quelques encablures de nous. Une sourde angoisse me gagna.

J'expédiai ma cigarette d'une chiquenaude rageuse, et m'approchai d'un des sergents à qui j'exposai mes états de service. Tout en le questionnant, j'essayais de calmer une évidence qui gagnait du terrain. Putain Thel, tu le savais, tu le savais ! Comment as-tu pu être aussi négligent, me reprochai-je intérieurement.

Mon sang ne fit qu'un tour, avant même que l'officier ne rentre dans le détail.

— On vient de nous prévenir. Un meurtre. Quelqu'un a été tué par balle ! Trois types. Des Blancs. Ils ont pris la fuite.

Cliff et moi nous ruâmes pour arriver derrière un attroupement. À coups d'épaule rageurs, on se fraya un chemin au milieu de badauds consternés, épouvantés.

Elle gisait au milieu d'un bac de légumes, un vilain trou en plein front. Du sang maculait sa chevelure en mèches rougeâtres, entremêlées d'esquilles osseuses. La chaise-vélo était à moitié renversée sur elle. Cliff m'aida à la dégager, puis je m'accroupis près du corps et posai les doigts sur sa carotide.

Trop tard.

La mort de Rose Cadwell remontait à une heure environ, pas plus. Le sergent arriva peu après, et m'entreprit.

— Vous la connaissiez ?

Il me fallut faire du hors-piste pour me faire entendre, au milieu d'un fond sonore de psalmodies, et je lui declinai nos identités.

— C'était un témoin important. Bouclez à tout hasard le quartier.

Tandis qu'il s'affairait, je la fouillai, en vain. Pas d'aveux écrits. Je me redressai, les tempes en feu. Aveuglé par l'enquête, par le désir de vengeance, j'avais commis une imprudence. Alors, une pièce du puzzle, effrayante, se mit en place dans mon crâne.

— Putain, pas lui, maugréai-je à voix basse. Pas lui !

— Pas elle, tu veux dire ? objecta Cliff.

Je vis alors qu'il comprit.

On recula d'un cran, tandis qu'ils installaient le périmètre de sécurité. Cliff me balança un regard entendu. Je me ruai vers la Mustang, puis démarrai sur les chapeaux de roue.

Pendant que je conduisais, mâchoires serrées, l'angoisse d'avoir envoyé cette pauvre Rose vers une mort certaine m'étreignit aussi sûrement qu'un étau.

Le commissariat de Berkeley apparut vingt minutes après. Le flic de faction réalisa à mon regard qu'il était inutile de m'opposer la moindre remarque.

J'avalai les marches quatre à quatre, puis ouvris violemment la porte de Dereck Clinton. Il fut saisi d'un mouvement de panique et, avant que le moindre son ne sorte de sa gorge, je contournai le bureau et l'attrapai par le col pour le décoller de sa chaise.

— Quoi... que... ? bafouilla-t-il.

Sa peur ruisselait en gouttes épaisses.

— Espèce de salopard !

Je lui mis une belle droite. Il tomba à la renverse, dans un vacarme épouvantable. Je me baissai et le relevai violemment, déchirant au passage la couture de sa veste, au niveau de l'épaule. La rage me guidait. Elle prenait autant sa source dans cette ignominie, que dans la trahison faite à l'amitié que lui portait mon père.

Je l'empoignai de plus belle. Du sang pissait le long de sa bouche.

— Enfoiré ! Putain, quand je pense que t'étais un pote de mon père ! Combien il te paye, le père Kendrick ?

Ses yeux globuleux entamèrent une folle sarabande.

— Ma... Mais tu es fou, geignit-il.

C'est à ce moment que Rupert Flanagan surgit, l'arme au point. Je l'interpellai immédiatement d'un geste du bras, rageur.

— Ne bouge pas ! Il nous a trahis ! Il raconte tout au père Kendrick ! Ils viennent de tuer Rose Cadwell !

Je bousculai de nouveau Clinton.

— Ce dossier que tu n'arrêtais pas de réclamer... Tu as cru à la version qu'il était à la maison, hein, enfoiré ! Et il n'y avait que toi qui savais que je partais pour Miami ! T'aurais dû voir ta gueule quand je t'ai dit qu'il n'avait pas brûlé, puisque qu'il était dans le coffre de la Mustang.

Je lui flanquais une droite, au niveau de l'œil, qui l'envoya valdinguer.

— Il n'y avait que toi au courant pour Rose Cadwell ! Tu as à chaque fois bavé à Kendrick, qui a lancé ses sbires faire place nette.

Un autre coup au foie le coupa en deux. Il s'agenouilla au sol, sonné, l'arcade gauche tuméfiée. Flanagan, qui ne savait quelle posture adopter, me mit en joue.

— Putain, Thel, arrête tes conneries ! Lâche-le ! protesta-t-il.

Je continuai, pris par ma rage.

— Rupert, regarde son téléphone ! Là, sur la table. Regarde ! Vérifie qui il a appelé après 18 heures hier soir.

Il hésitait.

— Putain, vérifie ! Il est de mèche avec eux ! Il les a certainement contactés après mon coup de fil, qui lui précisait l'endroit où Rose Cadwell travaillait. Ils y ont été ce matin, pour la flinguer.

Finalement, il s'approcha du portable posé sur le bureau. Il allait s'en saisir, quand Clinton, d'une voix geignarde, l'interrompit.

— Ce... Ce n'est pas la peine.

Il se releva péniblement. Son nez pissait le sang de plus belle. Il s'assit sur le rebord du bureau, et appliqua sa manche pour arrêter l'hémorragie. Flanagan lui tendit un mouchoir que Clinton vrilla en mèche, avant de l'introduire dans une narine. Le calme revint peu à peu.

Des marais de sa vie, rejaillit alors l'étouffant secret.

— Quarante ans à servir le pays et je n'ai plus un rond pour ma retraite. J'ai tout perdu en bourse... pffft... J'allais finir ma vie comme un minable.

Je l'observai, l'envie de l'achever sur place. Il renifla bruyamment. Les veines gonflées s'enchevêtraient autour de son cou, comme des lianes.

— Le père Kendrick m'a promis cent mille dollars si je le tenais au courant de l'enquête, cent de plus si j'arrivais à soustraire le dossier et à l'informer de toute nouveauté de votre côté. Thel, je te jure que je n'imaginais pas qu'ils iraient jusqu'au bout.

Il se passa la main sur son visage.

— Quand j'ai appris qu'ils avaient brûlé ta baraque, j'ai compris qu'ils pouvaient aller loin. Mais pas au point de tuer pour un dossier.

Lui, l'habitué des grands fonds, semblait définitivement échoué sur le sable.

— T'iras raconter ça au juge ! Allez, Rupert, fous-lui les menottes, ajoutai-je sur un ton adouci, maintenant que le destin nous avait rendus complices.

Le courage d'avouer à Flanagan que, la haine m'aveuglant, c'était lui que j'aurais dû prévenir hier, me manqua. Il s'approcha, légèrement hésitant, garde baissée, incrédule à l'idée d'arrêter son propre patron.

Tout se passa alors très vite.

Clinton tendit brusquement la main vers le pistolet de Flanagan. Il

s'en saisit, puis le retourna vers lui.

Il pencha alors la tête, s'enfonça le canon dans la bouche, et, malgré les efforts désespérés de Flanagan, tira.

Je m'ébrouai quelque peu en arrivant au parloir. Dans un optimisme confondant, j'avais omis de mettre la capote et une averse imprévue m'avait saucé.

Un radiateur à peine tiède accueillit mon blouson, puis je me servis un thé vert bien chaud à la machine. Un quotidien qui traînait meubla mon attente. Rien sur la mort de Rose Cadwell. Une Black flinguée à Oakland relevait du pléonasme.

La une titrait sur la localisation de quatre individus d'origine iranienne, alors qu'ils s'apprêtaient à franchir la frontière canadienne. Retranchés dans un chalet, ils étaient fortement suspectés d'être impliqués dans le crash du vol Atlantic. Les forces spéciales avaient mis en place un blocus. L'imminence du dénouement s'annonçait.

En page six, quelques lignes d'une version arrangée de la disparition tragique du chef Clinton, de la police de Berkeley. Une histoire de coup de feu malencontreusement parti, tandis qu'il nettoyait son arme. Même chez les flics, l'imagination se perdait.

Un quart d'heure déjà que le garde était parti chercher Kendrick. L'incarnation de ma haine se faisait attendre. Peine perdue, tant je me tenais prêt à visiter les catacombes de son âme, bien décidé à aller jusqu'à l'os.

De l'autre côté de la fenêtre, le rythme étouffé du quotidien des prisonniers me précipitait dans mes pensées. Tout allait se jouer maintenant, et ça me plaisait de construire un destin autour de ces improvisations des derniers moments, où tout bascule.

Mon esprit emprunta d'autres chemins de traverse. Mon père, mon fils Tom. Laura, ma mère. Et toutes les femmes que j'avais mal aimées.

Et maintenant Patricia.

Pris par les événements, je ne l'avais pas appelée depuis quarante huit heures. Patricia qui m'ancrait dans la réalité. Patricia qui entrouvrait une porte trop lourde pour moi, laissant filer une tendre lumière. J'aurais tant voulu qu'elle soit là, à me soutenir, en ce moment où quarante années allaient rouler comme des dés.

Le grincement de lourdes grilles qu'on ouvre m'arracha à mes rêveries.

Kendrick se présenta enfin. La tête d'un dépressif sur lequel les antidépresseurs n'avaient plus d'effet, les cheveux blancs attachés en catogan, le corps noueux tissé de muscles secs.

Il vint vers moi, d'une démarche d'automate, puis avisa une chaise qu'il tira. Après l'avoir enfourchée, il resta assis sans rien dire pendant quelques instants, sa croix en bois pendant par-dessus le dossier, sans

une seule fois soutenir mon regard. Ses joues pâles creusées lui conféraient l'allure d'un spectre. Il était agité de tics nerveux. Le manque, probablement, bien qu'il puisse se fournir sans problème dans la prison.

Finalement, il rompit le silence, un défi ravageur au fond des yeux.

— Mon avocate m'a conseillé d'accepter de te revoir. Je ne comprends pas bien à quoi ça va m'avancer.

Un mur, plus épais encore que ceux qui l'emprisonnaient.

— À soulager ta conscience, peut-être. Et accessoirement, t'éviter la piqûre.

Il se frotta nerveusement les mains, mal à l'aise.

— Je lui ai mis un marché en main, enchaînai-je. Elle a dû t'en parler, non ?

Il opina.

— Tu veux la vérité sur Laura, c'est ça ?

J'interprétai sa question comme une lézarde dans son hostilité.

— Oui, et je ne sortirai pas d'ici sans l'avoir. Et puis, surtout, ne viens pas me faire chier avec des tirades poétiques ! Juste les faits. Rien d'autre. Sinon, je balance le témoignage de Zergan aux flics.

Il sembla sur le point de lancer une remarque acerbe, mais se ravisa. J'avançai mes pions.

— T'as une idée de ce que vaut l'avis d'une sommité dans la psychiatrie criminelle ? Il insiste lourdement sur ta propension à la récidive. Ajoute les photos de Laura morte aux éléments du meurtre de Stacy Chapman...

Il tressaillit légèrement. J'enfonçai le clou, maniant le mensonge sans vergogne.

— Je t'offre une dernière chance. Sinon, même ton père ne pourra rien pour toi.

Sa remarque me surprit.

— Pfff, il n'a jamais eu la moindre considération pour moi.

— Pourtant, il vient de s'occuper de ton cas.

Il se borna à afficher une mine contrite.

— Comment ça ?

— Tu n'es pas au courant ? Ses sbires ont eu Rose Cadwell hier matin. Une balle en plein front.

La nouvelle le fit tressaillir et il demeura bouche bée.

— Que... Quoi ? Rose ? Elle est morte ?

— Arrête de jouer au con, Howard. Elle allait témoigner contre toi. Ces enfoirés lui ont fait sauter le caisson et ont cramé ma baraque. Tout ça pour éliminer les traces de ce vieux procès qui pourrait être gênant pour toi.

Une once de sincérité traversa son regard noir.

— Je te jure que je ne savais pas ! J'ignorais même qu'elle était

encore en vie.

— T'as qu'à demander à ton père...

Il répliqua avec sarcasme.

— Mon pauvre Thel, si tu savais...

— Si je savais quoi ?

Il prit un air sombre. Le martelé de ses mots, alors, m'effraya.

— La jalousie, la haine entre mes parents, leur folie sont les anges qui ont veillé sur mon berceau. Mon père est une crapule qui m'a fait vivre l'enfer. Depuis ma plus tendre enfance. Lui et... lui et ma mère m'ont utilisé comme un punching-ball, au milieu des coups qu'ils s'envoyaient. Il a beau jeu d'essayer de m'aider maintenant... Il ne s'est jamais occupé de moi. Toujours à me rabaisser... C'est sa puissance qu'il veut encore tester dans ce procès.

Son regard se déroba.

— Et le procès pour te sauver la peau une première fois, c'est quand même lui qui a casqué pour Delamare, non ? Et il a mis les moyens.

— Tu ne peux pas comprendre.

— Comment ça ?

Ses mots eurent du mal à s'extraire de sa bouche.

— Il... Il avait une dette.

— Quelle dette ? De quoi parles-tu ?

Il s'emmena à nouveau dans son silence. Je repris alors mon marteau-piqueur pour élargir la brèche.

— En tout cas, il a fait flinguer Rose pour sauver ta peau.

Je repris d'une voix plus douce.

— Elle m'a tout raconté, Howard, jusqu'à ton appel affolé la nuit où tu as avoué avoir tué Laura. Allez, dis-le moi, en face.

L'énervement, alors, me gagna.

— Sois un homme, pour une fois, nom de Dieu ! Putain, allez, crache le morceau ! Ça restera entre toi et moi.

Les minutes de silence se fondirent entre elles. Je me levai.

— Comme tu voudras. Garde !

Un geôlier vint à ma rencontre. Je fis alors semblant de m'engager vers la sortie.

— Attends ! Rassieds-toi, glapit-il.

Je hochai la tête vers le garde, qui recula, puis me réinstallai en face de Kendrick.

— Qu'est-ce qui me prouve que tu tiendras parole ?

Presque une supplique. Je pris le temps avant de lui répondre, car tout se jouait maintenant.

— T'as pas d'autres choix que de me faire confiance, si tu ne veux pas ressembler à une poupée vaudou avec une grosse aiguille plantée dans le bras. C'est maintenant ou jamais. Ça fait quarante ans qu'on se connaît, toi et moi. Tu sais que j'irai jusqu'au bout.

La machine à sarcasmes sembla dérailler. Impossible de savoir ce qui se tramait dans le silence qui suivit. Je ne le quittais pas des yeux. Une longue séquence, aux arêtes arides.

Il me fixa soudain, l'air grave.

— Ah ta sœur... je l'ai tellement aimée. Ce... c'était passionnel. Je... j'ai cherché après partout une femme qui lui ressemblait.

Je me retins de lui cracher à la figure qu'il l'avait entraînée dans ses addictions.

— Tu veux savoir si je l'ai tuée...

Il croisa les doigts en une prière.

— Oui, j'ai tué ce soir-là.

Son aveu fut alors si faible, que je dus le deviner aux mouvements de ses lèvres. L'envie de lui sauter à la gorge m'emplit de nouveau, mais je me réfrénaï.

— Je l'ai tuée, reprit-il d'une voix geignarde.

Il déglutit difficilement.

— Mais, ce n'était pas Laura...

Sa mâchoire se mit à trembler.

— C'était ma mère !

Puis il fondit en larmes.

Une multitude de questions vinrent alors en rafale. Mais, et bien qu'il semblât ne plus avoir de courant, je le laissai venir et misai sur ses dernières étincelles.

— Laura et moi étions à la maison ce soir-là. On avait pas mal picolé et pris un bon shoot. On planait, quand mon père a appelé, affolé.

Mes réflexes de flic revinrent instantanément. Le diable se nichant dans les détails, il n'y avait qu'en posant des questions précises qu'on pouvait confondre la véracité d'un emploi du temps.

— À quelle heure ?

— Aux alentours de 2 heures du matin. Il m'a dit qu'il fallait que je vienne absolument. Que ma mère et lui étaient sur le point de s'entre-tuer, qu'elle avait beaucoup bu, qu'elle menaçait de s'ouvrir les veines. Je l'entendais hurler en arrière-plan. Je me suis rhabillé, ai laissé Laura à demi-inconsciente et j'y suis allé. La seule...

Il se moucha.

— La seule chose que je n'arriverai jamais à me pardonner, c'est d'avoir oublié de fermer la porte d'entrée quand je suis parti en catastrophe. Bon Dieu, je m'en veux encore, si tu savais...

— Tu veux dire que tu ne l'avais pas fermée, ou laissée entrouverte ?

— Entrouverte, répondit-il, l'air penaud.

Je l'encourageai, concentré au possible.

— Que s'est-il passé ensuite ?

Il semblait rassembler ses pensées.

— Putain j'étais stone. Je ne sais même pas comment j'ai pu conduire jusqu'à là-bas. Quand je suis arrivé, mon père saignait du bras. Ma mère tenait un couteau taché de sang. Hagarde. Elle avait un gros coquard à l'œil gauche et des traces de coups sur la mâchoire. Elle...

Il hésita.

— Elle s'est dressée d'un coup en me voyant, et s'est jetée sur mon père en hurlant, la lame en avant. Il a esquivé...

— De sa chaise roulante ?

— Non bien sûr. À l'époque, il marchait encore. Il m'a alors gueulé : « tue-la ! », « tue-la ! », « elle est dingue ! » Ce... C'était l'affolement. Je n'ai pas réfléchi. Elle... Elle m'avait fait tellement de mal, elle aussi. Je... je n'étais pas dans mon état normal. Il a continué à crier. J'ai... j'ai attrapé un cendrier et j'ai frappé ma mère à la tête. En retombant, elle a eu le coup du lapin sur la table basse. Elle est morte

instantanément...

— Quelle heure était-il ?

— Il devait être 3 heures du matin. Trois heures et quart, dans ces eaux-là.

Le coroner avait établi la mort de Laura aux alentours de trois heures et demie.

— Décris-moi la scène.

— Putain, il y avait du sang partout. Sur la table, le tapis. Mon père s'est vite ressaisi. Il a regardé le corps, sans une once de pitié. Il m'a pris par les épaules et a essayé de me calmer. Puis il m'a ordonné d'aller chercher un torchon et de lui faire un garrot.

J'avais la sensation de perdre pied.

— Mais qu'est-il alors arrivé à Laura ?

— Mais je n'en sais rien, Thel, rien ! Je te le jure.

— Je ne te crois pas !

Il se mit alors à me supplier.

— Putain, mais c'est vrai ! J'étais affolé. Je me suis enfui de la maison pour rejoindre Laura. Mon père me gueulait après pour que je reste.

— Il était quelle heure ?

— 4 heures, approximativement. Je suis arrivé et... je l'ai vue, gisante, par terre, dans la cour. Au pied de notre escalier. Je me suis approché. J'ai vu du sang partout... je ne comprenais pas. Je l'avais laissée tranquille, dans notre petit salon, shootée. Je... j'ai paniqué. J'ai compris alors que tout m'accuserait, car c'est vrai qu'on s'engueulait souvent, avec ta sœur. Je me suis fait un film... j'étais stone, putain, STONE !

Il demeura muet quelques instants, puis me lança.

— Va me chercher un coca à la machine, s'il te plaît.

Il était comme un jouet qu'on pouvait remonter avec une clé. Il but goulûment, puis s'essuya les lèvres d'un revers de manche.

— Je suis revenu chez mon père. Vers 5 heures 30. Il avait emballé le corps dans le tapis, mis le cendrier dans un sac plastique. Je me suis effondré quand je lui ai raconté comment j'avais retrouvé Laura. Il n'y croyait pas, au début. Je bafouillais tellement qu'il a même pensé que c'était moi qui l'avais tuée. Il m'a filé un pain... Il s'est alors calmé quand il a réalisé que je ne racontais pas de conneries. Je voulais tout avouer à la police, mais il a refusé. L'honneur des Kendrick, m'a-t-il martelé. Comme quoi il était un homme en vue, que pour sa réputation il fallait que personne ne sache ce qui était arrivé. Je lui ai dit qu'il ne pouvait pas me faire ça. Tu sais ce qu'il m'a répondu, l'enfoiré ?

Il déglutit.

— Que le ciel était avec nous. Que ma mère avait tellement crié sur

les toits qu'elle allait partir, qu'il serait facile de le faire croire. Qu'il ferait disparaître le corps, et qu'il fallait détourner d'éventuels soupçons ailleurs. Que la mort de Laura tombait à pic. J'étais désespéré, mais il avait une telle emprise sur moi... On a chargé le corps de ma mère dans son 4 × 4. Je ne sais pas ce qu'il en a fait ensuite. Après, il a acheté les témoignages qu'il voulait et fait disparaître toutes les preuves de mes arrestations pour addiction. Il était tellement puissant à cette époque... Putain, c'était lui le responsable de toute cette haine !

— Mais les gardes du corps n'ont rien vu ?

Il m'expliqua qu'il n'en avait pas à l'époque.

— Il pense depuis peu qu'on va s'en prendre à sa fameuse armoire. Quel fou !

— Il t'a alors suggéré de mouiller un faux témoin, et c'est tombé sur Rose Cadwell.

— Oui, il m'a demandé si quelqu'un pouvait me servir d'alibi. Rose et moi, avions... une aventure de temps à autre. Je savais qu'elle était dans le besoin. Le fric, la dope. Mon père m'a assuré de ne pas m'inquiéter, qu'il lui filerait du blé, qu'il paierait un super avocat pour me sortir de là. Tu connais la suite. Toi et ta famille ne pouviez pas obtenir réparation. Il était trop puissant.

Un silence s'installa. Pesant. Sa version des faits s'insinuait comme un poison lent, dont je refusai qu'il m'emplisse les veines. S'il disait vrai, l'assassin de Laura courait toujours, et c'était juste impossible à entendre.

Je tachai de me ressaisir. Kendrick avait subi des transfusions de Machiavel depuis son plus jeune âge.

Ce fut plus fort que moi.

— Je ne te crois pas ! Et n' imagine pas que tu vas t'en sortir comme ça !

Ses mots me parvinrent alors en rafales.

— Putain ! Mais tu débloques ! T'as qu'à aller questionner mon père ! hurla-t-il. Je n'ai pas pu tuer ta sœur car je tuais ma mère cette nuit-là ! Tu comprends ? Tu m'as harcelé pendant des années, mais ce n'était pas moi ! Et je n'ai tué personne d'autre ! Surtout pas Stacy... surtout pas elle !

Il s'écroula de nouveau en sanglots. Je demeurai là, hébété, au milieu de ce qui me semblait être une mauvaise pièce de théâtre antique. Ses yeux rougis exprimaient un chagrin mâtiné de fatalisme. Je réalisai alors qu'il n'avait pas tort sur un point : en avoir le cœur net était d'aller cuisiner le vieux. Le temps était venu de lui faire rendre gorge.

— Parle-moi de Stacy Chapman, justement.

Il haussa difficilement les épaules, comme écrasé d'une chape.

— Maud Delamare m’a fermement conseillé de ne pas te répondre sur ce sujet. L’instruction est en cours et elle prépare la défense. On a... une pièce maîtresse.

Je pris la mine de celui à qui il ne fallait pas la faire.

— Arrête tes conneries ! Tu es quand même très mal barré. Je ne vois vraiment pas comment tu vas t’en sortir, avec tous ces éléments à charge. Rien que ton ADN sur elle...

Il sursauta, puis s’emballa.

— Putain, Thel, moi aussi j’ai perdu des êtres chers. Toute ma vie. Déjà deux, rien que dans cet avion. Sans compter...

— Sans compter quoi ?

— Rien, rien.

— Sans compter quoi ?

Il avala le fond de sa canette, faisant rebondir plusieurs fois sa pomme d’Adam, les yeux dans le vague.

— Tu sais, un séjour derrière les barreaux, ça remet les idées en place. Oui, j’étais border line avec Cassandra, mais je ne l’ai jamais frappée. Jamais ! Quand je pense qu’elle a dû être aspirée dans le vide... J’ai appris que l’avion s’était sectionné juste derrière son numéro de cabine de première classe. Ça a dû être terrible. Terrible...

Dans un cri déchirant, il assura qu’il regrettait les comportements passés. Qu’elle était une chic fille. Il prit la canette et se frappa le front avec, en geignant que ce n’était pas possible. J’avoue qu’alors ma détermination se fissura.

— Qui est l’autre personne que tu as perdue dans l’accident ?

— Francesco. Francesco Grangier, le pilote.

Je marquai un temps d’arrêt.

— Quoi ? C’était ton pote ?

— Je l’ai connu il y a bien longtemps. Son père était un copain du mien. Je lui ai sauvé la mise une fois, lorsque nous étions adolescents. Il s’était fait chopé avec un paquet d’herbe et j’avais tout pris sur moi. Il ne l’a jamais oublié. Il m’a ensuite aidé dans mes galères. On se voyait de temps en temps, avec Cassandra. Ils sont devenus proches, au point qu’il faisait office de confident. Tu vois, quand ça allait mal entre nous, c’est à lui qu’elle parlait et il me faisait passer les messages. Il était cool, réfléchi... Lorsqu’elle partait faire des longs voyages pour son boulot, il se débrouillait pour être le pilote du vol. Comme cette fois-ci.

Je décidai de ré-accélérer le flot de questions, misant sur la fatigue qui suintait.

— Mais, tu étais bien chez elle pendant le meurtre de Chapman ! Tu avais appris que son zinc s’était crashé, et tu en as lâchement profité !

— Non, hurla-t-il. Je n’ai été au courant que dans l’après-midi ! J’étais repassé chez nous pour...

— Pour ?

Il baissa les yeux comme un chien battu.

— Je peux rien dire...

— Putain ! Arrête de jouer au con ! Comment ça, tu ne peux rien dire ? Et l'argent retrouvé ? Ta fuite programmée pour San Diego ?

Il éructa.

— Ce n'était pas une fuite ! J'avais prévu de racheter un studio de créa.

— Sauf que le gars, bien qu'il confirme ton appel, n'était au courant de rien !

Il s'énerva de plus belle.

— Normal ! C'est ça le business. Tu prends rendez-vous, tu te pointes avec une montagne de cash, et tu emportes l'affaire !

Je passai outre, tant la version tenait moyennement la route, et j'enchaînai. Ne pas le lâcher. Surtout pas.

— Et le coffre ? La serrure de l'entrée ?

— Putain, je sais pas, moi !

Il était de nouveau au bord des larmes, le visage ravagé. Le trop plein d'émotions finit par diluer mes forces. Je me levai pesamment.

Kendrick inclina la tête, de l'inquiétude au fond du regard.

— Que vas-tu faire ?

— Il y a trop de zones d'ombre dans tes explications. Tant pis pour toi.

Je me levai alors, et fit de nouveau signe au garde.

— Ne pars pas !

Il s'approcha et me glissa dans l'oreille.

— Cassandra et moi avions... enfin... on avait décidé d'un commun accord de nous séparer !

— Pourquoi ?

Il recula, du défi plein les yeux.

— Parce que...

Et là, il se mit à me hurler à la face.

— Parce que... Stacy et moi, ça a été un vrai coup de foudre !

L'effet de surprise marcha à plein.

— Et Lassiter n'a rien vu ? bredouillai-je.

— Si, elle avait des doutes. Et justement, la veille de son départ, je lui ai tout avoué. D'où cette terrible engueulade entre nous dont témoigne la voisine.

Puis, il partit dans un long rire dément conclu par :

— Tu n'as pas remarqué que Stacy était le portrait craché de ta sœur !

Et il s'écroula, tremblant de tout son corps. J'étais désemparé, comme lui, mais pour d'autres raisons. Il expliqua que c'était le début de leur relation, et que le secret avait très bien été gardé jusque-là.

J'en profitai pour contre-attaquer.

— Mais tu étais à son appartement au moment du crime. Les relevés téléphoniques sont formels.

Répondre lui demanda de gros efforts.

— C'est vrai que j'y étais, finit-il par avouer. Je venais d'apprendre l'accident. J'étais désespéré. J'y suis retourné. Stacy avait décidé d'aller récupérer toutes ses affaires. Après le départ de Cassandra, bien sûr. Je n'avais pas mes clés. J'ai appelé Stacy pour qu'elle vienne m'ouvrir. On... on s'est serré dans les bras. L'émotion, la tristesse... Elle m'a dit que des proches viendraient sûrement et qu'il ne fallait pas qu'on nous voie dans ces circonstances... De toute manière, j'avais ce vol le soir pour San Diego. Je suis reparti chez moi, et je me suis fait une ligne, tellement ça m'avait secoué.

J'abrégeai le dialogue, las de cette logorrhée.

— Tu pourrais te reconvertir dans l'écriture de scénarii. Tu as de l'avenir là-dedans. Dommage que ta compagne ne soit plus de ce monde.

En reprenant la voiture, le cœur lourd, j'eus bien du mal à définir les dissonances qui m'animaient.

Puis je compris alors la carte maîtresse de Delamare.

Une arme qu'elle assénerait comme à son habitude au dernier moment, pour prendre tout le monde de court :

Un témoignage qui préciserait qu'Howard aimait Stacy Chapman et qu'il était prêt à tout quitter pour elle.

Dans ce cas, il n'avait aucune raison de la tuer.

La tour caractéristique du *Chronicle* apparut au bout de ma calandre. Je me garai tant bien que mal sur Market Street, à deux blocs de là.

Paul Kerkorian m'attendait dans la pièce qui avait tant de fois servi aux bouclages de la une, auxquels participait mon père. Il occupait un poste d'administrateur honorifique.

Il s'avança vers moi et m'étreignit. De petite taille, le cheveu rare, la peau marbrée de taches de vieillesse, il émanait de lui une force peu commune, malgré son âge avancé. Comme si son identité avait été pour toujours sculptée dans le bois de ses origines, le séquoia californien, puis longuement durci par les vicissitudes.

Je pris instinctivement la chaise qu'occupait mon père autour de la grande table ovale. Une certaine fébrilité rayonnait aux alentours. Le *Chronicle* devait tenir un scoop.

— Paul, je n'ai pas eu le temps vraiment de te remercier pour la messe, les papiers etc. Enfin, tu vois.

Ses yeux translucides reflétaient les tensions de son existence.

— Ça me fait chaud au cœur que tu viennes me voir, Thel. Je... J'ai toujours pensé que tu ne m'avais pas vraiment à la bonne.

J'avalais d'une traite une gorgée du café qu'il m'avait proposé.

— Tu avais raison de le croire. C'est à moi de m'excuser. Tu sais, j'avance depuis pas mal de temps sur cette enquête, et je comprends mieux ce à quoi tu as dû faire face à l'époque. Je... je regrette de t'avoir jugé incapable de le faire condamner.

Un voile de soulagement traversa son visage.

— J'en ai même voulu à mon père de t'avoir choisi, renchéris-je.

Son franc sourire dévoila une dentition refaite.

— Tu sais, j'adorais tes parents, ta sœur, toi. Cet échec a été très dur à encaisser. Ton père était comme un frère pour moi. Un homme fidèle, tu sais... tu lui ressembles beaucoup. Même courage, même posture... Il avait la faculté de mordre intensément chaque seconde que la vie déroulait devant lui. Comme s'il était un sursitaire de ce monde.

— Mais, pourquoi a-t-il accepté aussi facilement le verdict ? Il n'y avait pas moyen de faire appel ?

— Fallait voir ce qu'on avait en face, Thel. Le procès était inéquitable. On aurait toujours perdu. Le père Kendrick tenait toute la ville. Et puis...

Il cherchait ses mots en se frottant le pouce et l'index.

— Ton père était un légaliste. Il y avait au fond de lui quelque chose qui lui disait qu'il serait redevable à ce pays qui l'avait accueilli, qu'il

devrait un jour en payer le sang. D'une façon ou d'une autre.

— Un père émigré et artiste, c'est doublement fragile, acquiesçai-je. Je voudrais te demander une faveur.

— Demande-moi ce que tu veux !

— J'ai toujours ses dessins dans mon coffre.

— Ils n'ont pas brûlé ? Quelle joie !

— Justement, je me disais... Enfin, j'aimerais bien que tu les compiles en un recueil.

Il se leva et m'étreignit. L'émotion lui bloquait les cordes vocales. Puis il me raccompagna. En chemin, je m'arrêtai sur la une du *Chronicle* prévue pour le lendemain. Une grande photo floutée d'une femme, avec un titre « Vol Atlantic : la CIA et le FBI identifient la kamikaze ! Des complicités à bord ».

— Ça y est ? Ils l'ont trouvée ?

— C'est notre exclu ! On la balance maintenant sur *Reuters*. Ton père aurait été fier. Surtout qu'il y a eu un black-out du gouvernement. Mais on a un informateur au FBI. La femme du mollah Jabbar assassiné l'année dernière en Jordanie, aurait fait circuler sur Internet des menaces écrites de représailles. N' imagine pas une femme avec la burka. Elle est cultivée, a étudié à Oxford, et a repris le combat de son mari. C'est le MI5 qui les a mis sur la piste. Et comme par hasard, la CIA a découvert qu'elle séjournait au Liban à peu près au même moment que le copi du vol. La photo de la une est extraite des caméras de l'aéroport, le jour de l'embarquement du vol Atlantic. Elle y occupait sous un faux nom une cabine de première classe. Ses quatre complices s'occupaient de la logistique.

— Les quatre à la frontière canadienne ? Ils ont avoué ?

— Tu n'es pas au courant ?

— Heu, non. Ma radio est bloquée sur une fréquence jazz et je suis assez concentré sur Kendrick. Je viens du reste de passer des heures à Saint Quentin.

— Une breaking news, tombée il y a cinq heures. Ils sont trois à s'être fait sauter le caisson dans leur chalet pendant l'intervention du SWAT. Le dernier en a été empêché de justesse. Il paraît qu'il a été passé à tabac et il a fini par avouer la manière disons... extraordinaire, employée. Figure-toi que le responsable du service de restauration à bord qui est activement recherché, est leur complice.

— Mais comment ont-ils rentré la bombe à bord ?

Il eut un rire sarcastique.

— Dans un gâteau...

Je m'exclamai.

— Tu n'es pas sérieux !

— Et pourtant, si. Le gâteau de première classe est souvent un roulé à la crème de marron. Les passagers adorent ça, paraît-il. Sauf que...

Il laissa un temps, pour mieux m'étonner.

— Sauf que la crème de marron a le même aspect sous les rayons, que l'explosif C4. Identique ! Au point que les contrôles ne s'arrêtent plus dessus !

Malgré le drame de la situation, force était d'apprécier l'astuce.

— Mais, et le détonateur ?

— C'est là que le responsable du service de restauration à bord entre en jeu. Le gars est passé ni vu ni connu comme d'habitude avec son portable et un chargeur, dans lequel il y avait de minuscules détonateurs. Il était dans la carlingue pour faire son boulot, placer la nourriture. Là, les hôtesse s'affairent un peu partout, à ranger les produits. Le type a récupéré le gâteau et a branché les détonateurs et le portable trafiqué qui a donné l'impulsion. Ensuite, il a quitté tranquillement l'avion. La terroriste à bord n'avait plus qu'à prendre son iPad par exemple, et enclencher la bombe via le portable au moment voulu. Si le gars n'avait pas avoué, nous ne l'aurions jamais su.

— Et le copi est de mèche ?

— On ignore encore son rôle. Le type arrêté n'a pas encore livré tous ses secrets.

Cliff me rejoignit, sur le coup de 15 heures. Il écouta attentivement ma proposition, tout en mesurant les risques. Finalement, il me donna son accord.

— Tu es certain que tu veux m’accompagner ?

— Oui, je pense que ces gars ont besoin d’une bonne leçon.

— C’est une petite armée qui nous attend.

— Oui, mais tu m’as dit qu’ils ne se sentaient pas en danger. Justement. L’avantage est pour nous.

— Passe alors me prendre à 23 heures. Ma Mustang est trop visible et le moulin fait un barouf d’enfer. Au fait, t’auras le produit pour la viande ?

— T’inquiète pas. Vieille technique apache. Et je prends une échelle.

Je m’assurai plusieurs fois que rien ne manquait à notre plan, quand Ricky entra.

— Comment vas-tu ?

— Je n’en ai aucune idée, répondis-je.

Il sourit, puis croisa les bras, satisfait.

— Ça y est, j’ai remis le Blue Book. Et tout ça pour rien avec la news du *Chronicle* ! Putain de presse d’investigation... En tout cas, chapeau ! La cause de l’accident et la troisième personne dans le cockpit sont désormais identifiées.

— On est sûr de ce dernier point ?

J’avais lancé ça, mélange d’instinct et de tout ce que j’avais vécu ces dernières heures. Il me dévisagea comme si j’avais proféré une insanité.

— Bien oui. C’est la terroriste ! Elle occupait la cabine 6D sous le nom de Jane Smith, à une fausse adresse. Inutile de te dire qu’il y en avait des milliers à contrôler... Et qui veux-tu que ça soit d’autre ?

Je ne le savais pas trop moi-même. Mais comme tout bon flic, je croyais aux coïncidences.

Il me fallait d’abord vérifier quelques points.

— Tu aurais un plan de l’avion et la liste des passagers ?

Il gagna son bureau en maugréant et revint avec un plan roulé qu’il étala en le calant avec des livres. La carlingue était annotée de termes techniques, et le nom de chaque passager figurait à la place qu’il avait occupée.

L’avant de l’avion était la cible de mon attention. Le consul Schlomo Cohen occupait la cabine de première classe 7B. Ses deux gardes du corps les A et C, la terroriste la 6D, et Cassandra Lassiter la 5A. En

entrant sur la gauche, à quelques mètres du poste de pilotage, juste devant un éclair rouge cisailant qui schématisait l'endroit de la rupture.

— Ricky, tu as été pilote. Tu as souvent emmené des proches dans le poste de pilotage, non ?

Il acquiesça.

— Bien sûr. Avant le 11 septembre, c'était fréquent. Là, on n'accepte que des amis en règle générale. Mais où veux-tu en venir ?

Je réfléchissais à haute voix.

— Ce serait assez raccord avec l'enregistrement, quand Grangier lui demande de voir la beauté du Golden Gate.

Je tirai le fil.

— Si cette personne était... disons, très proche de toi et qu'elle avait des confidences à te faire, aurais-tu matériellement le temps d'en discuter avant que le zinc décolle ?

Il haussa ses sourcils broussailleux.

— Quand tu es commandant de bord, oui. Tu arrives au moins une heure trente avant. Mais le plus gros est accompli par le copi : plan de vol, pleins de carburant, données météo, liste des passagers, etc. Tu surveilles la check-list. Tout est quasiment prêt vingt minutes avant de décoller.

— Il y a-t-il un moment où tu peux t'isoler avec ladite personne ?

Son front se plissa, signe d'une intense réflexion.

— Difficile. Si c'est important, tu n'en discutes pas en cabine. Les autres passagers, les hôtesse... enfin, ça fait du monde qui peut entendre.

— Et dans le cockpit ?

— Là, c'est possible. Surtout, si tu l'as invitée à y être. Et à un moment donné, le copi devra forcément s'absenter pour effectuer sa visite pré-vol, faire le tour de l'avion. Tu te retrouves alors seul avec la personne.

— Et là, tout est enregistré ?

— Bien sûr. Le copi teste toujours l'enregistreur de conversations, ce qui lance un cycle de trente minutes sur une bande magnétique sans fin, qu'on utilise sur ce type d'appareil. L'allumage du moteur peut aussi activer la bande. Mais à quoi penses-tu, Thel ?

Je me pris le menton dans la main. L'association d'idées prenait corps.

— C'est une supposition. Juste une possibilité. Il y a de fortes chances pour que la troisième personne soit Cassandra Lassiter et pas la kamikaze. Et si Cassandra lui avait fait des confidences, Francesco Grangier n'était pas sans ignorer que tout se serait effacé, et ré-effacé pendant la durée du vol.

Il sembla dubitatif, à la limite de l'énervement.

— Tu te fourvoies, Thel. C'est la kamikaze qui était dans le cockpit. Certes elle occupait la cabine 6D sous un faux nom, mais je te garantis qu'elle était dans le cockpit ! À l'avant, avec les pilotes ! Avec son copilote complice !

Fatigué comme il était, et soulagé de la résolution de l'énigme, il me semblait perdre en objectivité. Je décidai d'y aller à fleuret moucheté.

— Pardonne-moi de ne pas en être aussi certain. À moins qu'on nous ait caché des choses, et aux dernières nouvelles ce n'est pas le cas, le lien entre elle et le copi n'est pas définitivement établi. Ok, ils ont été au Liban au même moment. Mais qu'est-ce que ça prouve ? Le type arrêté ne l'a pas évoqué. Qui te dit qu'elle n'est pas restée tranquillement sur son siège pour déclencher l'inéluctable ? Se payant même le luxe de défier le consul ?

Il éructa.

— Putain, j'en sais rien moi, de ce qui se passe dans la tête d'une illuminée ! Elle voulait peut-être prévoir exactement à quel moment l'avion serait au niveau du Golden Gate, pour donner encore plus de portée à leur acte. « On peut mourir après un tel spectacle »... C'est assez clair, non ?

Je le laissai se calmer quelque peu. Tous ses arguments avaient du poids, mais c'était plus fort que moi, d'aller au bout de mes intuitions.

— La cabine 6D est collé au hublot droit. J'ai vérifié : la route aérienne passe au-dessus, légèrement à gauche du Golden Gate. Ça veut dire qu'elle avait vue sur lui. Donc, pas besoin d'aller dans le cockpit pour ça. Est-on certain que c'est la voix de la femme du mollah ?

— Heu... Là, je dois t'avouer que non. Le FBI et la CIA n'ont aucun enregistrement d'elle.

— Ok, donne-moi plus de précisions sur le fonctionnement d'une boîte noire.

Il répondit d'une voix passablement fatiguée.

— Elle enregistre deux types de données : le FDR, pour Flight Data Recorder, pour la vitesse, l'altitude, la pression, les moteurs, etc. Et le CVR, pour Cockpit Voice Recorder, qui garde les échanges et l'environnement acoustique du poste de pilotage. L'original des vingt-sept dernières minutes est à mon bureau, comme pièce à conviction.

— Tu pourrais me le passer ? Juste quelques heures. Que je l'écoute.

D'un geste, il me fit comprendre que je lui demandais de franchir une ligne jaune.

— Ça t'apporterait quoi ?

Je jouai alors sur la corde sensible.

— Je n'en sais rien. Un détail, que sais-je...

Il souffla un bon coup, puis me donna son accord du bout des lèvres. Je lui plaquai alors une méchante bourrade amicale.

— Retrouve-moi demain en fin de matinée au laboratoire du service scientifique de la marine. Sur le port. C'est là-bas qu'ils ont les engins les plus perfectionnés pour l'écoute. J'y ai un copain qui bosse pour la Défense nationale. Un spécialiste du son et de la propagation des ondes. C'est avec lui que je procède à toutes les écoutes pour les enquêtes. On y a passé un bon moment avec le FBI, sans rien trouver à cette bande.

— Dernier point, je te prie. Fais-moi préparer une copie du dernier échange entre Grangier et votre présumée terroriste. Sur CD ce serait bien.

L'excitation d'être sur une bonne voie me rasséra. Il fallait que j'en informe Patricia.

Je raccrochai après l'avoir couverte de baisers, puis je m'isolai quelques heures dans la chambre, pour prendre des forces.

Le plan exposé à Cliff était jouable, mais pas waterproof. Il me fallait de l'action.

Pour atténuer les faux espoirs accumulés.

Cliff coupa le moteur de sa station wagon, à une centaine de mètres de la maison de Kendrick, sur l'étroite voie d'accès. Nous étions à deux jours de la pleine lune, et on y voyait comme en plein jour, ce qui n'arrangeait pas nos affaires. Il brancha sa CB sur la fréquence policière. Rien ne s'annonçait dans les parages, juste les crachouillis d'une intervention au loin du côté de Carmel.

Des vagues de froid léchant une mer ardoise s'insinuaient entre les pins. On procéda à une rapide revue du matériel : échelle et sac de viande, Colt 45 pour moi et couteau de chasse pour Cliff.

— T'as un flingue ? chuchotai-je.

— Tu sais bien que j'ai horreur de ça.

— Oui, mais bon, j'ai vu au moins trois gardes à l'intérieur. Et il y a le vieux, son homme de confiance, le majordome et un ingénieur en génétique, au sous-sol. Je pensais que t'aurais pris un arsenal à la Rambo !

— Ça n'en fait que trois d'expérimentés. Et on a la ruse et l'effet de surprise. Tiens, mets-toi aussi de ça.

Il me glissa une boule d'une pâte brune, que j'étais comme lui sur mon visage. Je faillis éclater de rire quand, une fois grimé, Cliff présentait des yeux globuleux dignes d'un masque de carnaval.

— Rien qu'avec la tête que tu as, ils vont s'évanouir. Il n'y a pas de doute !

Il haussa les épaules et s'attacha un bandeau autour de la tête. Paumes ouvertes vers le ciel, il se mit à prier en dialecte indien. Appelle les dieux, Cliff. J'espère qu'ils répondront, car on va en avoir sacrément besoin. Puis il s'éloigna pour inspecter les abords.

Une dizaine de minutes me fut nécessaire, le temps de m'échauffer les muscles. Il y avait un paquet de temps que je n'avais pas fait d'exercice, et l'alcool et la fatigue agissaient en raidisseurs. Quelques voitures passaient en surplomb, dans un chuintement soporifique.

Cliff revint, un léger sourire aux lèvres.

— Ils sont trop sûrs d'eux. Les caméras ne pivotent même pas. Elles sont juste braquées sur l'entrée principale.

— Si tu le dis... Bon, on y va. N'oublie pas que la maison des gardes jouxte le parking. T'as bien mesuré les risques ?

— Je me sens affûté comme un lynx. Tu te rappelles toutes ces branlées qu'on a mis dans notre carrière ?

— Je ne parlais pas que de ça.

— Quoi, alors ?

— Je suis à la retraite. Toi tu bosses encore, et tu as une future

femme à gâter. Si ça se passe mal, Kendrick peut porter plainte.

Il ricana.

— Thel, plus personne ne soutient ce type. Et encore moins le proc qui l'a dans le pif. Allez, on y va.

— Tiens, tu vois, là. L'angle mort des caméras que j'avais repéré à l'aller. C'est là qu'il faut placer l'échelle.

Dos plaqués au mur, nous le longeâmes. Il devait faire dans les trois mètres cinquante, plus haut que dans mon souvenir. Cliff enfila des gants, sortit les morceaux de viande, jaugea le sens du vent et les balança par-dessus.

Moins d'une dizaine de minutes après, quelques jappements et grognements se firent entendre. On patienta ainsi une bonne demi-heure, immobiles. Cliff imita alors le bruit d'un oiseau de nuit, qui se répercuta de l'autre côté de l'enceinte, avec pour seul écho un silence absolu.

Il apposa l'échelle. Je grimpai le premier, colt en main, avec l'impression que les battements de mon cœur s'entendaient jusqu'à Spindrift. Je passai légèrement la tête. Devant moi, un point de vue imprenable sur le parc, haché des scintillements argentés de l'océan, et la maison en contrebas. Pour unique vibration, le silence.

J'inclinai le regard pour jauger le sol en aplomb, puis en direction de la guérite de sécurité. Un homme lisait un magazine, sous une lumière jaunâtre digne d'un tableau de Hopper. Face à lui, la pulsation paresseuse des quatre écrans de contrôle.

Ma tête pivota vers la gauche, vers le hangar et la maison attenante dont je supposais qu'elle abritait le reste de la troupe. Quelques minutes furent nécessaires pour estimer les distances.

J'enjambai alors précautionneusement le mur, puis me laissai choir. La réception fut brutale. Une douleur aiguë traversa mon talon d'Achille droit. Un cri de souffrance me fit mordre le poignet. Puis je rampai afin de laisser la voie libre pour Cliff. Il tracta l'échelle et la reposa à l'intérieur de l'enceinte. Un geste lui fit alors comprendre mon infortune.

Il m'aida à me soulever, et me plaqua le dos contre l'enceinte. Il palpa ma cheville, cela me fit sursauter. D'un coup de lame, il trancha une bande dans le bas de mon pantalon, me déchaussa, puis enserra fortement l'articulation avant de relacer ma chaussure.

Il m'enjoignit de rester là. Je le vis disparaître derrière les haies, son couteau à la main. Il revint quelques minutes après, et, par ses signes, je compris que les chiens étaient hors course pour un bon moment.

Je tentai quelques pas en boitillant. Les élancements étaient à peine supportables. Cliff m'indiqua alors qu'il prenait l'initiative. Je ne voyais vraiment pas comment on allait s'en sortir, diminué comme je l'étais.

Il avança alors à pas de loup, jusqu'à la guérite. Sa science de pisteur faisait merveille. D'un bond, il sauta sur le garde qu'il assomma d'un coup de crosse. Puis il se pencha sur les câbles du système de visionnage, qu'il arracha d'un geste bref. Je le regardai faire, admiratif. Nous ne risquions plus d'être enregistrés. Ça me donna un coup de boost, tout d'un coup. On y était, et autant aller au bout.

Il revint au pas de charge et s'engagea alors en tête. Je le suivis, à une dizaine de mètres, en claudiquant et en serrant les dents. Il se faufila sans m'attendre entre les calandres des véhicules garés, puis arriva près de la porte d'entrée de l'annexe.

Je couvrais les arrières, planqué à l'abri des regards. Tout semblait calme. Muni d'une minilampe, Cliff inspectait la serrure. Je m'apprêtais à le rejoindre quand j'aperçus une forme athlétique se placer derrière lui, qui appuya le canon de son arme contre sa nuque. Le vent se fit l'écho étouffé de ses paroles.

— Alors, sucker, lâche ton couteau ! T'avais pas prévu que j'pissais souvent la nuit.

La voix de l'escogriffe qui était venu me menacer chez moi, qui avait probablement foutu le feu à ma baraque et tué Rose Cadwell. Cliff s'immobilisa et laissa choir sa lame. L'énergumène le plaqua ensuite violemment contre le mur et entreprit une fouille en règle. Je le tenais dans ma ligne de mire, mais je risquai d'atteindre Cliff.

De longues secondes s'écoulèrent.

— Hey, Magnum ! criai-je, à l'instinct.

Il pivota brusquement et relâcha instinctivement sa prise. Cliff effectua alors une rapide rotation. Du tranchant de la main, il lui asséna un coup de toutes ses forces. Le gorille s'effondra comme une masse. Je m'approchai en boitillant tandis que Cliff était déjà sur lui, ses grosses mains autour du cou de taureau. Il commençait à serrer.

— Tiens, connard, ça c'est pour Rose Cadwell.

— Ne le tue pas ! soufflai-je.

Je me baissai, puis l'assomma alors d'un coup de crosse violent sur la tête, qui se répercuta dans un bruit mat. J'acquis alors la certitude qu'il avait son compte pour un bon moment.

Soudain, des lumières s'éclairèrent dans l'annexe. Les autres hommes de main avaient dû entendre du bruit et émergeaient de leur sommeil. Il nous fallait faire vite.

Cliff se saisit promptement de son couteau et défonça la porte d'un coup de pied rageur. Nous entrâmes dans une pièce sombre, qui faisait office de vestibule. Sur la gauche, un rai de lumière filtrait sous la porte. Nous l'ouvrîmes de concert à coups d'épaules.

Tout juste sorti de son lit, un homme en caleçon pointa son arme. Cliff fut le plus rapide et projeta sa lame qui se ficha dans son

omoplate. Il bascula en arrière, des gargouillis au fond de la gorge. Un autre gorille, le pantalon encore sur les chevilles, leva les bras, l'air ahuri, sans que je sache si c'était le fruit de l'intrusion ou de mon visage noirci, lacéré de grosses gouttes de sueur.

Je m'approchai de lui. Je lui confisquai son attirail. Puis je lui ordonnai de s'allonger, dos contre terre. Cliff se pencha vers sa victime à terre pour récupérer son couteau. Nos visages se croisèrent, incrédules devant la facilité avec laquelle nous avions réussi jusqu'à présent. Je tenais à vérifier s'il y avait d'autres hommes en arme.

Tandis qu'il déchirait les draps pour faire des liens, je m'inclinai vers mon homme au sol et appuyai alors le bout de mon arme sur sa glotte.

— Avec vous deux, le type de la guérite et le mec qui pisse pas droit, il en reste combien ?

Le canon enfoncé lui bloquait les cordes vocales. Ses yeux roulaient encore dans leurs orbites, en plein cauchemar.

— Quatre, articula-t-il difficilement.

— Y compris Kendrick ?

Il fit oui de la tête.

— Ils sont où ? Allez répondez !

Je relâchai quelque peu la pression.

— Trois... dans la pièce à côté.

Cliff se précipita. Quelques échauffourées traversèrent la cloison, puis il revint avec l'éminence de Kendrick, vêtu d'un pyjama rayé, le majordome en robe de chambre et celui qui semblait être le chercheur en génétique, en caleçon et pantoufles.

— Thel, tu ne le croiras jamais. Ils étaient planqués dans l'armoire...

— Allez, on va attacher tout ce beau linge.

J'abordai le majordome de Kendrick.

— Indique-moi où est la chambre du vieux.

D'une voix chevrotante, le couard se lança dans une explication rapide.

— Et la clé de la porte principale ?

— Ce... C'est une carte magnétique. Tout est automatisé dans son bunker. Là, dans la petite armoire, à droite de notre entrée.

J'avancai en traînant la jambe. La traversée du parc jusqu'au corps le plus ancien me sembla interminable. Je m'essuyais d'un revers de manche.

Un léger déclic ouvrit le passage. Je pénétrai à l'intérieur, sur le qui-vive. Mes yeux s'habituaient à l'obscurité. Je suivis alors sur ma droite un long couloir, en grimaçant à chaque pas. Je stoppai là, mes sens aux aguets. Tout était silencieux, hormis les palpitations qui m'irriguaient le cou.

J'allumai alors la lampe de Cliff. Devant moi, une lourde porte de bois, décorée de reliefs sculptés. J'éteignis le faisceau, retins ma respiration, puis je l'ouvris précautionneusement, avec l'espoir qu'elle ne grince pas. J'entrai prudemment, à moitié courbé.

Soudain, un bruit sourd.

Je tendis l'arme. Ce n'était que des ronflements. Je distinguai maintenant clairement les piliers d'un lit à baldaquin. J'approchai pas à pas. Les yeux me piquaient. L'éclat métallique du fauteuil roulant m'apparut, de plus en plus précisément. Je plaquai la lampe sous le canon du colt et les orientai vers la couche.

Une forme au souffle régulier se soulevait à un rythme paisible. Je branchai la lampe, un doigt nerveux sur la gâchette.

Le visage de Kendrick apparut, comme dans un mauvais film d'horreur. Il dormait à poings fermés, en position fœtale. La lumière balaya sa table de chevet, puis je soulevai ses couvertures. Il était vêtu d'un survêtement. Aucune arme à proximité. Je rangeai la mienne, et m'assis près de lui. L'envie de le brutaliser me saisit, mais avant, je devais prendre certaines précautions. Surtout ne pas commettre un autre impair, après celui de Rose Cadwell. D'un geste, j'enclenchai l'enregistreur de mon portable. Puis je me mis à le secouer.

— Allez, vieux fou. Je t'offre une petite balade.

Il tressaillit, puis balbutia des mots incompréhensibles. Je l'attrapai comme un enfant endormi et le laissai choir sur sa chaise roulante, dont j'arrachai les fils de la batterie. J'allumai la pièce. L'expression sur son visage montrait qu'il m'avait reconnu.

— Ma... Mais que... Vous n'avez pas le droit. Damon, Damon !

— Si c'est la face de crabe que tu appelles, à l'heure qu'il est, il a enfin un cerveau sur le sommet de son crâne. Allez, en route !

Je le poussai hors de sa chambre. L'adrénaline aidant, ma douleur avait disparu. Par l'ascenseur, nous rejoignîmes le laboratoire. Le commutateur apporta une lumière crue qui nous inonda. Je guidai Kendrick devant l'armoire cryogénisée, puis me plaçai face à lui.

Il semblait avoir pris dix ans d'un coup. Ses joues creusées dessinaient le personnage du *Cri* de Munch. J'empoignai mon arme et la dirigeai vers la réserve d'ADN, en tapotant le verre de mon canon.

J'annonçai alors d'une voix rageuse.

— Ton sbire m'a expliqué qu'elle était unique. Qu'aucune autre ne serait reconstruite. Alors je te donne cinq minutes pour m'expliquer le meurtre de ta femme.

Il fulmina.

— Va te faire foutre.

Avant qu'il ait fini sa phrase, je pivotai et tirai volontairement sur l'équerre du compartiment. La balle arracha un bout de métal avant de se fiche dans le mur en béton. Il se mit alors à hurler.

— NON ! Non ! Ne fais pas ça !

Il tremblait de tous ses membres.

— Alors explique ! Ton fils m'a déjà tout dit, mais je veux ta version !

Ses dents grincèrent.

— Quel petit con ! éructa-t-il.

Par des phrases hachées, dépourvues du moindre sentiment, il confirma alors en tout point la version d'Howard sur le décès de sa mère. Je ne savais plus à quel saint me vouer.

— Qu'as-tu fait de ta femme ?

D'une expression impénétrable, il précisa.

— Je l'ai brûlée. Dans une décharge.

L'énervement me gagna. Le canon de mon arme cognait de plus belle sur l'armature de son fauteuil.

— Tu étais au courant pour la relation de ton fils avec Stacy Chapman, hein ? Bien sûr, rien ne t'est étranger dans ce bas monde...

— Cet idiot ne se rendait même pas compte qu'elle n'en voulait qu'à son fric. Mon fric ! Avec sa gueule cadavérique et ses quarante années de plus, qu'est-ce qu'il espérait ?

Sans le savoir, il venait de cristalliser une idée qui me poursuivait depuis ma sortie de Saint Quentin.

— Ne me dis pas que tu as essayé de t'en débarrasser ! Elle n'avait pas sa place dans ton armoire, c'est ça ?

— Mais, non ! Et comment aurais-je pu de ce fauteuil ? C'était une fille intéressée. Il fallait être con ou amoureux pour ne pas s'en rendre compte !

— Espèce de salopard ! Tu l'as tuée oui ou non ?

La colère alors m'asphyxia. Si ma sœur n'avait pas croisé la route du pauvre type qu'il avait engendré, elle serait là, encore vivante. Laura... Bon sang !

— Mais c'est toi l'assassin de Laura ! Putain de malade mental ! Tu as effacé les deux filles avec lesquelles ton fils voulait faire sa vie. Des sosies de ta propre femme !

En un éclair, revinrent les images de la peine de mes parents, la vision de notre maison en cendres, le visage de Rose Cadwell, la tête déchiquetée de Dereck Clinton. Ce type avait avalé plus de sang que Dracula.

D'un revers, je lui fracassai la moitié de son dentier avec le canon de mon arme. Puis je l'empoignai, et le soulevai de son fauteuil.

— C'est toi, ordure ? C'est TOI ??

Des sons inaudibles s'échappaient du gargouillis de bulles sanguines. Je le laissai choir, puis reculai alors d'un bon mètre, mon colt au bout de mon bras tendu, sa tête en ligne de mire. Il s'affola et de peur, trouva la force d'articuler.

— Hon ! Hon ! C'est pas moi. Ne fais pas ça ! Te donnerai ce que tu voudras ! Hon !

La réflexion l'emporta sur ma colère. Je me surpris à faire corps avec la version de ce qu'il s'était passé cette nuit-là. Le vieux n'avait pu tuer Laura : il était auprès de sa femme le soir fatidique, en train de s'engueuler avec elle, avant qu'Howard n'arrive. Mais ça ne l'innocentait en rien du meurtre de Stacy Chapman, pour lequel il avait pu mandater ses gardes du corps. Je n'essayai pas d'en savoir plus, d'instinct, je compris que le vieux ne lâcherait pas le morceau. À Flanagan de finir le boulot.

Je décalai l'arme légèrement.

— Tu es un monstre. Un vieux fou. Tu mériterais que je t'en colle une en plein front.

Il se mit à s'agiter sur son fauteuil, en tentant de s'approcher de moi. Devant ses yeux ébahis, je décalai au dernier moment la mire. Je fis feu à plusieurs reprises sur la porte vitrée. Chaque bruit de douille sur le béton s'accompagnait des chuintements du fréon qui s'échappaient en écharpes glacées.

— Hon ! Hon ! Pitié ! Rebouche les trous ! Je te donne ma fortune !

Je le laissai là, sans aucun remord. Au moment de prendre l'ascenseur pour rejoindre Cliff qui surveillait les autres comparses, il se passa alors une chose incroyable. Kendrick se leva, à l'énergie, tremblant de tous ses membres, puis s'étala pesamment sur le sol.

Il se mit alors à ramper comme une limace vers l'armoire. Je jetai un dernier regard vers la scène pathétique. Tendue désespérément vers le haut, son bras décharné tentait de colmater l'un des orifices par lequel s'évanouissait son rêve de grandeur.

Puis sa main retomba, et il se mit à pleurer comme un enfant.

— Et ne t'avise pas de porter plainte, lui criai-je en brandissant mon portable avant de m'engouffrer dans la nuit. J'ai enregistré notre discussion.

Une bonne dose de café fort me remit d'aplomb après un sommeil agité par le rire démoniaque de Kendrick sénior qui était venu me hanter une partie de la nuit.

Suzan Moore m'avait laissé un message pour me demander des nouvelles de l'enquête.

Flanagan répondit à la première sonnerie.

— Va chez le père Kendrick, et vérifie un truc.

— Tu crois que ce qui s'est passé avec Dereck va changer quoi que ce soit entre nous ?

Inutile de lui préciser que je haïssais aussi cette forme de destin qui nous avait rendus complices. Mais j'avais besoin de lui, de ses enquêteurs. Du rouleau compresseur de la machinerie policière, même avec des abrutis à sa tête. Avancer seul me pesait de plus en plus.

— Décide-toi vite si tu veux te targuer d'avoir arrêté l'assassin de Chapman.

Il eut droit à un résumé des derniers événements, et je lui demandai de contrôler les emplois du temps de tous les gardes du corps de Kendrick.

— Rupert, c'est pas du sûr à cent pour cent. C'est juste une hypothèse. Alors si tu veux pas y aller, envoie au moins une équipe. Les gars de Kendrick... disons... devraient se montrer coopératifs. Et méfie-toi de ce qu'ils pourraient raconter à mon sujet. Il semblerait qu'ils aient une imagination débordante...

Je raccrochai, puis lui confirmai ma demande par texto. Il serait obligé de se bouger.

J'arrivai en fin de matinée au laboratoire de développement du service scientifique de la Marine. Un bâtiment sécurisé, sur le port, à l'existence insoupçonnable. Ricky vint me chercher et les trois militaires de garde daignèrent me faire entrer.

Il me présenta son copain expert au look d'espion bulgare, le parapluie en moins. Il était convenu qu'on procéderait à l'analyse complète à 15 heures.

Ricky avait fait réaliser une copie sur CD de la dernière minute des conversations dans le cockpit, afin que je puisse me rendre dare-dare à la prison de Saint Quentin à midi, et obtenir ainsi les réactions de Kendrick.

— ...

— « Là, le Golden Gate

— ...

— *On peut mourir après un tel spectacle ! »*

Je stoppai le CD de Ricky.

Howard Kendrick n'hésita pas une seule seconde.

— Oui, c'est Francesco et Cassandra, bafouilla-t-il.

Il se leva et fit quelques pas. Puis son propre cas l'absorba de nouveau.

— Et mon père ? Tu l'as vu ? Il t'a expliqué ? Tu me crois maintenant ?

J'en avais marre de jouer au chat et à la souris et d'être baladé entre le fils et le père.

Je chassai ma lassitude et reposai mon regard sur lui, à l'affût du moindre signe. Des cernes bistre coiffaient les replis sous ses yeux. Il semblait avoir pris dix ans de plus, tout d'un coup. Seul point sur lequel j'étais d'accord avec le vieux, Stacy Chapman ne pouvait en vouloir qu'à son argent.

— Alors ?

Je rétorquai, sans trop de conviction.

— Tu as bien piqué le pognon de Lassiter dans le coffre...

Il eut l'air franchement énervé.

— Mais non, elle me l'a donné ! Crois-moi.

Il défit un chewing-gum de son emballage et se mit à le mastiquer. Puis, comme s'il avait eu le don de deviner que mes soupçons s'étaient portés ailleurs, il me prit de court.

— Sors un peu de ta haine et de ton aveuglement, et imagine que je dise vrai ? Qui aurait pu tuer Laura ?

Je le dévisageai, m'attendant au pire. Le mensonge était son oxygène.

— Écoute-moi bien, Thel. Je me suis posé la question pendant des années pour savoir quel était l'enculé qui avait tué cette fille qu'on chérissait tous les deux.

Il avança alors une hypothèse.

— C'était soit un mec de passage, soit un type proche. Je suis retourné à notre studio peu après. Eh bien... le voisin qu'on avait à l'époque avait déménagé peu avant le résultat du procès. C'était un type du Texas, avec un accent pas possible.

— Et alors ? Quel rapport ?

— Putain, je ne sais pas, moi. Peut-être qu'il s'est barré après avoir fait le coup. Je t'ai dit que je n'avais pas fermé la porte en partant cette nuit-là...

J'écartai les bras en forme d'impuissance. Finalement, l'objectivité me gagna et je finis par lui rétorquer du bout des lèvres.

— Mais alors, pourquoi n'avoir rien dit à la police ?

Il ricana.

— Mais parce que tout le monde me croyait coupable ! Même après l'acquittement. Toi le premier. La question n'a jamais été de savoir qui était le vrai criminel, mais comment j'avais pu en réchapper. D'ailleurs, personne, y compris ta famille, n'a demandé de complément d'enquête.

Force était de constater qu'il n'avait pas tort.

— Dis-m'en un peu plus sur ton Texan.

— Ah, tu vois que tu me crois maintenant !

— Pas de conclusions hâtives, Howard. Donne-moi juste les faits. Et tâche qu'ils soient précis, pour une fois. Son âge, ce qu'il foutait dans la vie...

Il souffla une bulle de gum qui éclata en partie sur sa lèvre supérieure.

— Ouf, ça fait un bail... On le connaissait pas bien. Je me souviens qu'il rentrait tard. Il était... cuisinier, je crois. Oui, c'est ça. C'était un cuisinier.

— Dans quel genre de resto bossait-il ?

— Je ne suis pas sûr, mais il me semble l'avoir aperçu un jour dans une camionnette... Attends voir... avec des inscriptions... Un truc de pâtisserie, je crois. Oui, des lettres en feu peintes.

— Quel âge avait-il ?

— Le mien à l'époque, je pense. Ou pas très loin.

— Tu te souviens de son prénom ?

Sa réponse fut soudaine.

— Non, ça remonte à trop loin.

— Pas d'autres détails ?

Il fit non d'un mouvement du menton. Il n'y avait aucune nécessité de faire durer l'entretien. Je me levai, et décidai alors de porter une estocade, histoire qu'il dorme mal, lui aussi.

— Tu n'as jamais imaginé que ton père était derrière la mort de Stacy ?

Le bâtiment pointait sa façade blanche. Je me garai sans trop de difficulté et allai au devant de Ricky, qui m'attendait sur les marches. Je l'informai de l'identification de la passagère mystère, ce qu'il eut du mal à accepter dans un premier temps.

Puis on rejoignit son copain expert, lequel s'installa derrière une batterie d'éléments de mesures et d'un analyseur de forme rectangulaire, connecté à deux baffles de haute précision. Dans le labo, capteurs, oscillateurs, colonnes et sculptures de verre, étaient reliés à une multitude de fils de couleurs, aussi emmêlés qu'un plat de spaghetti.

Il se saisit de la bande et la fit glisser dans un appareil sophistiqué.

— Je la relie aussi à un égaliseur pour gommer le souffle. Le son sera plus clair.

J'observai, admiratif, sa dextérité et sa précision. Un Glenn Gould de l'acoustique.

— Voilà, c'est prêt. On peut y aller. Je déroule depuis le début comme pour les autres ?

Ricky acquiesça d'un hochement de tête désabusé. Dans un réflexe commun, nous nous penchâmes vers les baffles. L'émotion grimpa alors d'un coup. Aussi loin que remontaient mes souvenirs, je n'avais entendu témoignage plus émouvant, la voix de Neil Armstrong mise à part. Ricky donnait des explications, au fur et à mesure du déroulement des dernières vingt-sept minutes fatidiques.

— ...

— *AU1148 pour SF départ. Départ Chico, altitude 6 000 pieds.*

— C'est la tour de contrôle. L'avion vient de quitter son satellite. Il débute le roulage.

— *Bien reçu AU1148.*

— ...

— *Hey, Bill, on est assez lourds, hein ?*

— Le copilote. Bill Murray.

— *Il nous faudrait la 28 droite sur toute la longueur.*

— *... Prévoyez la 28 droite...*

— ...

— *Sur la 28 droite...*

— ...

— *Tu vas nous faire ça aux petits oignons, Bill.*

— ...

— *Freins en surchauffe. Demandons un arrêt de quinze minutes.*

— Il y avait un avion lent devant eux, ils ont dû freiner en

permanence pendant le roulage.

— *Ok. Rappelez quand vous êtes prêts.*

Ricky nous expliqua que le silence de ces quinze minutes pendant lesquelles l'avion était à l'arrêt, était dû à leur concentration sur l'indicateur de freinage.

— *Prêt à rouler.*

— ...

— *AU1148... Roulez pour le point d'arrêt 28 droite.*

— *Bien reçu.*

— ...

Les bruits de roulage devinrent plus audibles. L'ingénieur rouquin rééquilibra le fond sonore.

— ...

— *Tout le monde est bien attaché ? On y va !*

— ...

— *AU1148... Vous voulez Whisky 10 ou vous voulez la voie Roméo...*

— ...

— *Il nous faut toute la piste.*

— ...

— *Ok donc vous roulez pour Roméo, AU1148.*

— ...

— *1148, alignez-vous, 28 droite.*

— ...

— *On s'aligne et on maintient sur la 28 droite, 1148.*

— ...

— *1148 piste 28 droite. Le vent est du 260 pour 15 nœuds. Autorisé décollage.*

— *1148 décolle, en 28 droite. On y va, poussée décollage.*

Le bruit assourdissant du biréacteur emplit la bande, répercuté avec tant de fidélité et de précision, que je m'attendais à voir notre salle trembler. Autour de la table, l'angoisse monta d'un cran, même pour Ricky qui l'avait déjà entendue à plusieurs reprises.

— *V1.*

— ...

— La vitesse critique. Une fois dépassée, il faut poursuivre le décollage quoiqu'il arrive.

— ...

— *Rotation.*

— *Là, le zinc s'arrache de la piste.*

— ...

— *Vario positif.*

— ...

— *SF départ, AU1148. On passe à 2 000 pieds. Cap 280 puis virage vers le nord. On monte vers 6 000.*

— *Bien reçu, AU1148.*

Un clac métallique me fit sursauter. Ricky me calma d'un geste.

— *La manette de trains.*

— ...

Une vibration sourde, puis le silence.

— *La rentrée des volets.*

— ...

— *Putain, Bill, ça secoue. Sors-nous de là !*

— ...

— *On va avoir une belle percée sur le Golden Gate.*

— ...

— *Là, le Golden Gate.*

— ...

— *On peut mourir après un tel spectacle !*

— ...

Puis, plus rien. Pour des raisons toujours inexplicables. Je me redressai, le dos en sueur.

— Voilà, les dernières vingt-sept minutes, précisa Ricky d'une voix chargée d'émotion. Tu vois, on n'apprend rien. Mais grâce à toi, nous avons identifié la voix de Lassiter. Je vais prévenir le FBI.

Pendant que Ricky s'isolait, je me tournai vers l'ingénieur, un type qui me semblait plutôt réceptif.

— Ne croyez-vous pas qu'elle ait été dans le cockpit avant le début de cet enregistrement ?

— Si, forcément. Pour des raisons de sécurité, quand on assiste à un décollage, on ne peut entrer dans le cockpit qu'avant le début du roulage.

— Et là, vous êtes bien d'accord qu'il y a de fortes chances qu'ils se soient parlé et que leur conversation ait été enregistrée au cours du premier cycle de la bande.

— Naturellement.

Ricky arriva dans notre dos.

— Ça y est, le FBI est prévenu. Vous en êtes où ?

— Votre ami voudrait savoir ce qui s'est dit dans le cockpit pendant les minutes qui précèdent ces dernières vingt-sept minutes fatidiques.

Ricky eut l'air franchement étonné.

— Mais c'est impossible de toute manière, asséna-t-il.

Je renfilai le costume d'emmerdeur qui m'allait si bien.

— Sur certaines bandes du Revox de mon père, il arrivait d'entendre entre deux morceaux, et de manière très ténue, des enregistrements précédents...

— Quand bien même, Thel... qu'est-ce qui te fait penser que

Lassiter aurait fait des confidences à Francesco ?

— Trente ans de métier, Ricky. Les gens ne savent pas tenir leur langue. C'est ça qui fait bosser les indics et le système.

Je lui racontai alors que Lassiter venait de s'engueuler violemment avec son mec, un pote de Grangier, et que je l'imaginais assez bien se confier à lui au cours du voyage. Probablement au début du vol, à chaud, avec la possibilité de s'isoler avec lui. Elle aurait ensuite assisté au décollage sur le siège invité. Une fois arrivée, tout le monde se précipitant dehors, les pilotes restant pour la check-list finale, elle n'en aurait pas eu le temps.

La crédibilité du raisonnement sembla l'interpeller. Je déroulai.

— Quelle est la durée de rotation d'un pilote sur un vol pareil ?

— Trois jours. Et Grangier était effectivement programmé pour l'aller-retour.

Lassiter devait passer quinze jours en Europe. Si elle avait un message à faire passer à Kendrick, c'était le bon choix.

Ricky tenta de conclure.

— Et on ne saura jamais.

Je me renfrognai.

— Pas forcément, releva l'expert en acoustique.

Je l'aurais embrassé. Ricky fronça les sourcils.

— Comment ça ?

— Votre ami a une bonne idée. Il y aurait peut-être un moyen, ajouta-t-il.

— Je croyais que ce n'était pas possible ! Que les cycles se réenregistraient les uns sur les autres ? s'énerva Ricky.

Il eut une mimique finaude.

— C'est vrai. Mais, on pourrait tenter d'utiliser la rémanence de la bande magnétique. Ces fameux sons enfouis accumulés les uns sur les autres qu'il arrivait à votre ami d'entendre sur les bandes de son père. On pourrait tenter de récupérer ce qu'il y a « en dessous ».

Il nous expliqua alors qu'à l'aide d'une batterie de filtres sonores, on pouvait essayer de raviver l'enregistrement précédent, de faire ressortir la sous-couche.

— En revanche, il y aura beaucoup de souffle et ça va gratter. Ce sera pas tip top au niveau son, mais c'est jouable.

Ricky l'observai, interloqué.

— Mais pourquoi ne nous avoir rien dit ?

— Personne ne me l'a demandé ! Vos gars du FBI étaient concentrés sur la reconnaissance de la voix, pas sur ce qui s'était passé avant. Et puis, dites, c'est pas évident à faire. J'en ai pour quelques heures à tout régler. Ça ne se fait pas en claquant des doigts.

Je lui fis alors part de mon hypothèse.

— Ce qui m'intéresserait, ce sont les discussions éventuelles entre le

commandant et la passagère présente dans le cockpit.

J'attendais dehors, à griller des cigarettes, assis sur les marches. Fébrile comme un futur père devant la maternité. Ricky me rejoignit.

— Tu crois qu'il y a une chance ?

— Ce mec est passé par le MIT et a été biberonné par Steve Jobs.

— Mais pourquoi personne n'y avait pensé ?

— La force de l'habitude. Et de bosser de plus en plus sur des boîtes numériques. En général, les trente dernières minutes suffisent amplement. D'autant que le plus important pour nous, ce sont les données de l'enregistreur des paramètres de vol et des données systèmes, électricité, hydraulique, navigation, etc. J'avoue que je n'y aurais pas pensé. Et le FBI encore moins.

L'image du Revox familial se profila, une manière pour mon père de nous avoir mis sur la voie. Puis je tentai de dédouaner Ricky.

— Et vous n'aviez pas tout entre les mains, notamment les relations entre Kendrick et Lassiter.

— Au fait, je ne t'ai pas demandé pourquoi tu boitais.

— Oh, c'est rien. Une légère déchirure au talon d'Achille. Je suis passé à l'hosto avant de venir.

— Bon, je te laisse. Je vais aider notre petit génie à identifier les bruits ambiants.

L'appel du commissariat m'arracha à mes rêveries. Un jeune sergent se présenta et déroula un rapide compte rendu.

— Flanagan vous fait dire qu'ils sont clean. Tous les emplois du temps ont été vérifiés. Le vieux Kendrick et ses sbires ne sont en rien responsables de l'assassinat de Stacy Chapman. Et, euh...

— Quoi ?

— Enfin... ça me gêne car on m'a parlé de vous. Vous étiez une légende quand vous bossiez ici, à ce qu'il paraît. Enfin, Flanagan vous fait dire qu'il a beaucoup apprécié que vous nous ayiez dérangés pour rien. Il avait l'air assez fumasse.

Ricky vint me chercher un bon quart d'heure après. Malgré la souffrance, j'entrai dans le labo à grandes enjambées. L'expert s'affairait encore sur des réglages. Un son étouffé et nasillard sortait des baffles.

— « *Pull up* » « *Terrain* » « *Wind sher* »

— C'est quoi ?

— L'ordinateur de bord répond à l'un des pilotes qui teste les alarmes. On n'a pas pu filtrer ces voix, car elles ont à peu près la même fréquence que les voix humaines, mais il y a beaucoup de parasites, des grésillements. Parfois même plus de son. On est au début du vol. Grâce à votre idée, on aura près d'une heure complète : les vingt-sept qu'on connaît, et celles-ci récupérées. J'ai monté le son, mais il faut tendre l'oreille.

L'expert renchérit.

— Vous entendrez l'hôtesse qui vient et dit « cabine prête », les échanges avec la tour et les annonces aux passagers, les discussions entre pilotes. En revanche, j'ai effacé tous les bruits ambiants : manette de train, cran manette de volet, moteur de trim, les conditionnements d'air et aussi le quatre cents hertz du circuit électrique.

Une fascination vaguement inquiète me submergea. Je m'assis face aux sorties audio, le cœur battant la chamade, le sentiment d'être le voyeur d'une intimité morbide.

— Voilà, c'est là que ça commence. Toute la partie qui a été effacée.

— ...

— *Commandant, vo... amie est là.*

Une voix féminine. Ricky me souffla qu'elle appartenait à la chef hôtesse. Je tendis l'oreille.

— ...

— *Hey... Cassandra. Bienvenue à bord. J'en ai pour trente secon...*

Francesco Grangier.

— ...

— *Bon Bill, tout est nickel là... la check-list. On a le créneau de décollage dans... quart d'heure. Peux-tu... laisser une dizaine de minutes s'il te plaît ? Va voir s'il y a d'autres jolies filles en première.*

Bill se mit à rire, gaiement.

— ...

— *Je... reux de te voir.*

— ... aussi.

— *Tu pars combien de temps ?*

— *Quinze jours. Paris, puis Rome... festival... film.*

— *Et Howard, comment il va ?*

Un silence.

— *... coute... décidé de se séparer... officialisé à mon retour d'Europe... trop dur... était irascible. Toutes ses histoires avec... parents... Tout remonte à la surface.*

— *Ah... navré... est à la maison ?*

Il y eut alors une plage assez audible.

— *Heu... non, pas vraiment. On a... une sérieuse dispute hier soir. Il est tombé amoureux de Stacy, la jeune fille au pair... tout avoué... me quitter pour la rejoindre.*

— *Que... Quoi ? Mais, il... être son père !*

— *... je m'en doutais... fou d'elle. Il paraît qu'elle ressemble à cette Laura, son grand amour...*

— *Mais dis-moi... comment... comment quelqu'un comme toi... enfin, je veux dire...*

— *... avec un type comme lui ? Il est arrivé à un moment de ma vie où... enfin, tu vois... Je me retrouvais toujours avec le même genre d'hommes... dans le cinéma. Lui était différent, cultivé, insaisissable. Et puis... touchée par son passé... tout ce qu'il a enduré. Je me... que j'arriverais à le changer mais je n'en pouvais plus de tout ça. Et puis, il sniffe beaucoup trop.*

— *... te rend pas triste ?*

— *Non... la fin depuis des mois. J'espère qu'avec le temps... bon termes. Tu... quand ?*

— *... soixante-douze heures... une rotation... vais l'appeler... mon retour.*

— *... pas évident que tu y arrives... devait partir à San Diego. Il est sur un projet de rachat dans la pub. Comme... veut rien demander à son père, il avait besoin que je lui avance des fonds... trois cent cinquante mille dollars... me les a demandés quatre jours avant de m'annoncer son histoire avec Stacy... Mais bon... compte conclure le deal en débarquant chez le vendeur avec une mallette pleine.*

— *Ok. Eh ben... con de gâcher tout ça !*

— *AU1148. Confirmez... prêts dans cinq minutes pour votre créneau ?*

— *Bon, Cassan... à nous. Je suis heureux que tu... core un décollage dans le cockpit. Je préviens Bill qu'on y va.*

D'un signe bref, je fis comprendre à l'ingénieur de cesser l'écoute.

J'inspirai profondément, le temps que la scène finale se raccorde aux bobines qui avaient tant défilé en cauchemars de mes nuits blanches.

Les jambes flageolantes, au bord de l'apoplexie, je pris conscience de ces quarante années envolées à la vitesse de scories emportées par une tempête.

Une seule voix pouvait me réconforter.

— Princesse... Ce n'est...

Incapable de poursuivre, je fondis en larmes.

— Que se passe-t-il, Thelionius ? hurla-t-elle.

Ce que j'avais été incapable de m'avouer jusque-là sortit d'un trait.

— Ce n'est pas Kendrick qui a tué Laura ! Je... J'ai eu un mal fou à m'en convaincre... Et il n'a pas tué Stacy Chapman, non plus. Je viens d'en avoir la preuve, explosais-je.

Elle attendit que je me calme.

— Mais, comment ?

Je reniflai profondément, puis lui résumai la situation. Sa voix se fit alors plus ferme.

— Thel, arrête. Tu ne pourras jamais trouver l'assassin de ta sœur. Tu veux continuer à gâcher ta vie en poursuivant tes fantômes ? Rends-toi à l'évidence. C'est fini.

— J'ai perdu quarante ans ! maugréai-je, entre deux sanglots. Quarante putains d'années, obsédé par un type qui n'est pas coupable...

— Non ! Thel, tu ne peux pas dire ça ! Toutes ces années ont fait de toi l'homme que tu es maintenant. Arrête de te dire que c'est un échec. Et puis n'oublie jamais que ce Kendrick est un vrai salopard, c'est lui qui a entraîné ta sœur dans cet enfer.

Et comme un chant du cygne, je m'engouffrai dans une suggestion à laquelle je ne croyais plus.

— Le véritable meurtrier de Laura ne courra plus longtemps, ça tu peux me croire. Je ne peux pas le laisser s'en tirer.

Elle me fit alors sentir sa nervosité.

— Il faut que tu arrêtes, Thel ! Je te parle de nous, là. Il faut... il faut que tu choisisses. Maintenant. Ou tu continues ton chemin de croix, ou...

Je pris sa remarque de plein fouet, ne sachant que répondre.

Elle reprit d'une voix plus douce.

— Il y a toujours une justice, ne t'inquiète pas. Il finira par payer. Tôt ou tard. Allez, rentre maintenant. J'ai besoin de toi, de nous.

— Lai... Laisse-moi quelques minutes. Le temps d'accuser le coup. Je te rap...

Elle raccrocha brutalement avant moi.

Sonné, je sortis du labo et m'adossai au grillage. Je dépliai la lettre de ma mère.

« ... pour que la sagesse qui est en toi comprenne que la vraie force de l'être humain réside dans le pardon », écrivait-elle.

Quarante années de certitudes venaient de voler en éclats, et je ne me ressentais plus la force de recommencer à zéro.

L'assassin de Laura était toujours dans la nature, et ce serait un clou supplémentaire à ma croix, pour le reste de mes jours.

J'eus alors une pensée pour mon père, puis je réussis finalement à me convaincre qu'il m'aurait aussi dicté ce choix.

Patricia avait raison.

Je n'avais effectivement plus rien à faire ici.

Je composai son numéro.

Il était grand temps que je regarde droit devant.

La Mustang filait en direction de l'aéroport. Cliff avait accepté de m'accompagner. Sa chevelure épaisse, retenue par une casquette des Lakers, défiait un soleil ardent.

Je me garai devant le terminal réservé aux lignes internationales. J'empoignai mon sac qui contenait quelques effets personnels, et les cendres de mon père.

Cliff m'interpella.

— Évite le gâteau aux marrons.

— C'est bon, le type s'est fait choper.

Un flash spécial relayait l'information en boucle et il semblait quasi certain qu'aucune connexion n'existait entre la terroriste et le copilote. Seul le hasard avait voulu qu'ils se trouvent au Liban en même temps.

— Alors, tu reviens quand ?

— Je l'ignore. Hier soir j'ai vu le mec de l'assurance pour la maison. Le chèque va mettre six mois. Faudra ensuite que je m'occupe du terrain, que je le fasse déblayer. Puis, je le vendrai certainement.

— Qu'est-ce que tu vas faire de ta caisse ?

Je l'étreignis, la gorge nouée.

— Je me suis dit qu'il n'y avait qu'un sang indien comme toi qui pouvait la dompter. Et puis, imagine-la avec quelques rubans de gaze... Je n'ai plus rien ici, à part des souvenirs. Tiens, voilà les clés. Je sais que tu t'en occuperas bien. Et, quand je reviendrai... disons que tu me la prêteras !

Il écarquilla les yeux.

— T'es dingue !

— C'est maintenant que tu t'en rends compte ? Ah ! au fait, avant que je n'oublie.

J'extirpai une enveloppe épaisse, qui contenait une copie de l'enregistrement et une note manuscrite détaillée. Il avait fallu l'accord du juge, Ricky insistant sur le fait que ça allait innocenter un homme.

— Veux-tu bien déposer ça pour moi, je te prie.

Il s'en saisit.

— Mais... C'est l'adresse de Delamare, l'avocate.

Les mots de tolérance, que ma mère avait prônés dans sa lettre, resurgirent à la surface.

— Tous les cauchemars ont une fin, Cliff. Même pour des gars comme Kendrick.

— Tu es sûr de ce que tu fais ?

— Je n'ai plus aucun doute sur son innocence.

Je lui tendis ensuite une feuille pliée en quatre.

— Tiens, tu donneras ça aussi à Suzan Moore. Son adresse est à l'intérieur. Dis-lui que ce sont mes dernières réflexions sur le serial killer qu'elle recherche. Et ne me demande pas pourquoi je n'y vais pas moi-même.

Je le pris de nouveau dans mes bras, puis tournai les talons.

Je ne sus jamais ce qui traversa son regard à ce moment-là, mais une vague de chaleur bienheureuse couvrit mes épaules.

Épilogue

Patricia penchait sa tête sur mon épaule. L'été indien balayait d'un léger vent nocturne les courts de Flushing Meadows.

J'aimais bien le tennis, et ça m'avait pris comme ça, de l'amener voir des matchs. Nous étions installés ensemble depuis deux mois, et, pour une des rares fois de ma vie, il me semblait toucher du doigt la notion du bonheur.

Plus bas, sur le central, la nouvelle coqueluche du circuit masculin. Un gaucher – décidément – français de vingt ans, César Bourgois, issu des qualifications, et qui se retrouvait en quart de finale contre Devin Crotzer, un Américain retors.

Mon portable détourna mon attention, alors que Bourgois venait de breaker dans le deuxième.

Cliff.

Je plaçai ma main de façon à étouffer ma voix.

— T'es en panne ? !

Il ricana.

— Non, elle roule. En sept mois, pas un seul problème.

Cliff n'était pas le genre à appeler pour rien. Je pris une profonde inspiration.

— Quel bon vent t'amène ? chuchotai-je, les muscles soudainement contractés.

Il se racla la gorge.

— Je t'appelle en fait de la part de Suzan Moore. Il y a eu de l'eau dans le gaz entre vous, ou quoi ?

Mes yeux pivotèrent instinctivement vers Patricia, bien que je n'eus rien à me reprocher. Elle était absorbée par la partie.

— Euh, non. Pourquoi ? Elle m'en veut ?

— Faut croire. Je lui avais suggéré de t'appeler, mais elle a préféré passer par moi. Une sacrée nana, mon gars. Figure-toi qu'elle fait la une ici : elle a chopé son serial killer, il y a trois jours. Du côté de Fresno.

Un flux d'adrénaline me parcourut.

— Ne quitte surtout pas !

Je me levai promptement, puis dévalai les travées quatre à quatre pour sortir.

— Vas-y, c'est bon.

Les acclamations du stade me parvenaient, étouffées.

— Le mec a été chopé pour homicide. Un gaucher. Il... Il a avoué. Quatre meurtres. Quatre femmes. Toutes poignardées. Il utilisait une

arme analogue à chaque fois. Un couteau de cuisine. Le type agissait par pulsion, en moyenne tous les dix ans.

Le visage de Laura réapparut alors dans ma mémoire. Bien plus grand que le tableau des scores.

— Et Moore te fait dire qu'elle l'a coffré, grâce à tes indications.

J'avais effectivement aligné les trois dates, 1979, 1991, 2003, auxquelles j'avais rajouté l'année de l'assassinat de Laura, 1969, en intégrant l'hypothèse que ma sœur eût été la première de la série. Puis, j'avais complété la liste du meurtre de Stacy Chapman. 1969, 1979, 1991, 2003 et maintenant. Soit le fameux écart d'une dizaine d'années entre les crimes. Faisant fi des apparences trompeuses, j'avais tenté d'analyser les similitudes ou les différences entre les cas.

Point commun entre tous : un homme gaucher, mobile, n'agissant que dans l'État de Californie, adepte du couteau.

— Il paraît que tu lui as conseillé de regrouper les quatre premiers meurtres, et d'isoler celui de Chapman.

En y regardant de plus près, il y avait d'un côté des crimes de nuit, au même créneau horaire, à l'arme blanche de vingt centimètres, et de l'autre, un Miyabi à la lame plus profonde, puis deux effractions simultanées de jour, l'entrée et le coffre, pas à la portée du premier venu.

— C'est Kendrick qui m'a mis sur la voie, Cliff. Il avait évoqué un cuisinier texan qui habitait à côté de leur studio. Le type aurait même eu une camionnette avec des lettres en feu peintes.

— Effectivement, elle a repris le listing de tous les locataires à l'époque pour le retrouver. Elle a ensuite screené ses fichiers bancaires. Il se trouvait toujours à proximité des crimes. Deux personnes ont même décrit la camionnette dans le meurtre de 79. L'erreur de ce connard a été de louer à son vrai nom le studio jouxtant celui de ta sœur. Il a précisé qu'il était rentré tard ce soir-là, qu'il avait vu la porte entrebâillée... Que la vision de ta sœur à moitié nue et stone... Enfin, tu devines la suite... Son premier crime... Il aurait juste été entendu en tant que témoin à l'époque par un jeune flic. Sans plus...

Fébrile, je posai une question sans grand intérêt, histoire de gagner du temps et percevoir si le goût amer qui m'emplissait la bouche était du soulagement, ou la déception d'avoir échoué dans la promesse que je m'étais faite devant la tombe de ma sœur.

— Il s'appelait comment, ce salopard ?

— Bishop. Curren Bishop. Il a soixante-huit ans.

Je levai la tête. Comme souvent au-dessus de Flushing, un jumbo passait dans un vacarme assourdissant. Peut-être que tout là-haut, dans la cabine de pilotage, s'échangeaient d'étonnants secrets.

— Et il n'est pour rien dans le meurtre de Stacy Chapman ?

— Non. Tu avais bien vu le coup. Autant il a avoué pour les autres, autant il refuse de porter le chapeau pour celui-là. Et il n'a pas la carrure d'un cambrioleur de talent. Il se raconte d'ailleurs que Flanagan serait sur une piste. Interpol aurait signalé un meurtre similaire à Tokyo. Effraction sophistiquée, meurtre au Miyabi et vol dans un coffre au domicile d'un couple fortuné.

Il y avait des criminels qui avaient encore de beaux jours devant eux.

— Ok. Tu veux me faire plaisir ? Fais passer le message à Kendrick.

Je le remerciai de son appel puis, jambes flageolantes, je regagnai mon siège en profitant d'un changement de côté.

Patricia leva vers moi son regard tendre.

— Tout va bien ?

C'était la question.

En fait, je me sentais plus léger. L'impression qu'une couenne épaisse venait de me quitter, comme après une mue.

L'assassin de ma sœur avait été débusqué, et, à la réflexion, je ne pouvais rêver mieux que ce fût par quelqu'un que j'avais formé. Au fond, Patricia avait raison : tout finit par se payer.

De là-haut, Laura avait, d'une certaine manière, permis d'arrêter ce salopard.

Mais c'eut été trop long de lui expliquer.

— Nickel. À combien ils en sont, Princesse ?

Remerciements

Thelonious Airways remercie chaleureusement

Claire Le Meur,
Sophie Aslanides,
Marie-Pierre Sangouard,
Anne Bergeret,
Christel Roels,
Catherine Auclair,
Marie-France Rémond,
Joëlle Hézard,
Naja Baldwin,
Emmanuelle Hardouin

Béatrice Cantet pour son indéfectible soutien.

Ses commandants de bord,
Éric Tonnot, pour ses précisions de vol.
François Grangier, qui a mis à ma disposition sa profonde connaissance des enquêtes accidents, et qui m'a grandement aidé avec son histoire – authentique – du roulé à la crème de marron.
Son psychiatre de bord Pierre Zanger, qui a su, en des termes clairs, m'éclairer sur les pulsions d'un serial killer.

Sidonie Dumas, en souvenir d'un formidable voyage.

Mes enfants Joséphine, Oscar, César, et une pensée pour mon aîné Achille, futur pilote de ligne.

Écrit au cours d'escales à Ghisoni, Málaga, Miami, Paris, Abu Dhabi, Valescure et au Grand Café Fanfare de Giethoorn.

Avant de retirer la passerelle,
retrouvez-moi sur

Du même auteur

La Note noire, Éditions du Masque (2009)
Prix du 1^{er} roman policier du festival de Beaune.

À pas comptés, Éditions Michel Lafon (2011), Versilio (2014)
Finaliste du prix de la Plume de Cristal.

Lames de fond, Éditions Glyphe (2013), Versilio (2014)
Finaliste du prix du meilleur Polar francophone
et Prix Centaure noir du Salon du polar 2013
de Noisy-le-Roi.

© Éditions Versilio, Paris, 2014

Couverture : © Wahaus / iStock / Peshkova

www.versilio.com

Pour tout savoir sur l'actualité de l'auteur,
rendez-vous sur

www.chriscostantini.com

EAN : 978-2-36132-096-6

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Table of Contents

Page de titre	
Chapitre 1.	
Chapitre 2.	
Chapitre 3.	
Chapitre 4.	
Chapitre 5.	
Chapitre 6.	
Chapitre 7.	
Chapitre 8.	
Chapitre 9.	
Chapitre 10.	
Chapitre 11.	
Chapitre 12.	
Chapitre 13.	
Chapitre 14.	
Chapitre 15.	
Chapitre 16.	
Chapitre 17.	
Chapitre 18.	
Chapitre 19.	
Chapitre 20.	
Chapitre 21.	
Chapitre 22.	
Chapitre 23.	
Chapitre 24.	
Épilogue	
Remerciements	
Du même auteur	
Copyright	